

B E T S Y

L'HÉRITIÈRE

NOUVELLE VAUDOISE

PAR URBAIN

OLIVIER



S A M I Z D A T

Betsy l'héritière: nouvelle vaudoise par Urbain Olivier (1810-1888) fut publié initialement en 1878. Les italiques proviennent de l'édition originale et, à moins d'avis contraire, il en est de même des notes. Des accents ont été ajoutés aux majuscules.

[NdE = Note de l'Éditeur]

Issu d'une famille protestante de La Sarraz et d'Eysins, **Urbain Olivier** est né le 3 juin 1810 à Eysins. Il épouse en 1832 Louise Prélaz, fille de médecin, sa cousine germaine. Mobilisé, il écrit un *Journal de la campagne de Bâle* (1831). Il fut également clerc de notaire (1832) et syndic d'Eysins (1838). Régisseur du domaine des Saint-Georges, à Changins et Duillier (1839-1861), il s'installe à Givrins en 1842, où sa femme a hérité d'un petit domaine. Il prend part à la guerre du Sonderbund (1847) et rédige un nouveau *Journal*. De 1854 à 1887, il publie trente-cinq romans et nouvelles, édités dès 1857 par Georges-Victor Bridel. Il décrit son pays natal et ses habitants. Le vif succès populaire de ses œuvres lui permet de vivre de sa plume après 1861, modestement toutefois. Urbain Olivier est décédé le 25 février 1888 à Givrins.

Source : GoogleBooks (domaine public), avec révisions.

La licence GoogleBooks précise : *Make non-commercial use of the files: We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.*

Avertissement : ce document est interdit de revente.

Ebook Samizdat 2014

*«Supposons que cette personne commence par observer les activités chrétiennes qui sont, en un sens, orientés vers le monde actuel. Il trouverait que, sur le plan historique, cette religion a été l'agent par lequel a été conservé une bonne part de la civilisation séculière ayant survécu la chute de l'Empire romain, que l'Europe y doit la sauvegarde, dans ces âges périlleuses, de l'agriculture civilisée, de l'architecture, les lois et de la culture écrite elle-même. Il trouverait que cette même religion a toujours guéri les malades et pris soin des pauvres, qu'elle a, plus que tout autre, béni le mariage, et que les arts et la philosophie tendent à se développer sous sa protection.»**

(CS Lewis — Some Thoughts — 1948)

*«Il serait possible d'affirmer que dans un sens les âges à nous devons notre civilisation chrétienne estimaient moins que nous la civilisation. Sans doute ils ne la sous-estimaient pas, mais lui donnaient simplement une place secondaire. On pourrait dire que cette civilisation a été engendrée comme le sous-produit d'une chose bien plus estimée encore.»**

(John Baillie - What is Christian Civilisation? - 1945)



C'est le coeur qui sent Dieu, non la raison. — PASCAL

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

Chapitre Premier Le grand-père.	2
CHAPITRE II La Sizeronne.	8
CHAPITRE III Betsy et les châtaigniers.	14
Chapitre IV Les deux sœurs.	21
Chapitre V Lydie aux cheveux bouclés	28
Chapitre VI Causerie en travaillant.	35
Chapitre VII Emmanuel-André Stirlin.	40
Chapitre VIII Confidences.	46
Chapitre IX Les épines de cardons.	53
Chapitre X Pâques.	60

DEUXIÈME PARTIE

Chapitre XI Monsieur Tournefort.	68
Chapitre XII Un champ de bataille.	73
Chapitre XIII Un diplomate en blouse.	80
Chapitre XIV Pierre n'en démord pas.	86
Chapitre XV Le cousin Félicien Carraud.	93
Chapitre XVI Deux caractères.	101
Chapitre XVII Lydie et Betsy.	106
Chapitre XVIII Encore Félicien, et Pierre, et Lydie.	113
Chapitre XIX Les découvertes de Pierre.	120
Chapitre XX Opinions contradictoires.	126

TROISIEME PARTIE

Chapitre XXI Visite d'un ancien pasteur.	136
Chapitre XXII La cousine et le cousin Vidoux.	142
Chapitre XXIII La pièce d'or.	149
Chapitre XXIV La vérité avant tout.	156
Chapitre XXV Le grand missionnaire.	163
Chapitre XXVI À la onzième heure.	171
Chapitre XXVII Minuit	178
Chapitre XXVIII Marzilleux-les Combes.	185
Chapitre XXIX Une idée de Pierre.	191
Chapitre XXX Chronique du mois.	199

Cette nouvelle a été écrite pendant l'hiver de 1876-1877. — Les personnages mis en scène sont tous des êtres fictifs, absolument de mon invention. Aucune personnalité, politique ou autre, n'est ici en cause. Ce sont des caractères, ayant leurs opinions, leurs qualités ou leurs défauts, et vivant de leur vie. Lorsque j'ai exposé ma propre pensée, j'ai eu soin de l'affirmer nettement.

Cela dit, j'abandonne mon petit livre au public, désirant que sa lecture puisse être agréable et produise quelque bien.

Givrins, mai 1877.

PREMIÈRE
PARTIE

CHAPITRE PREMIER

LE GRAND-PÈRE.



ur un coteau à pente régulière peu rapide, un homme fossoyait la vigne. C'était un vieillard en cheveux blancs, dont les reins courbés, les bras amaigris, accusaient le poids des années, bien que de fortes mains osseuses et des muscles durcis à l'action de l'air et du soleil annonçassent une remarquable vigueur. De gros sourcils abritaient des yeux noirs encore très vifs et entourés de rides nombreuses. Pour tous vêtements, cet homme n'avait qu'une chemise de bonne toile de chanvre, et un pantalon autrefois bleu, maintenant bigarré de pièces neuves, dont la couleur vive tranchait sur le fond éteint de l'étoffe ancienne. Les pieds chaussés de sabots comme on en porte au canton de Vaud, le vieux vigneron maniait un fossoir, dont les pointes aciérées résonnaient sur les échelas de sapin, chaque fois qu'il frappait avec la tête de son outil pour les enfoncer dans la terre à côté des ceps. La chemise bouffante, tout ouverte devant, laissait voir une large poitrine brune, dans laquelle le jeu de la respiration s'exécutait régulièrement, comme chez un homme au fort de la vie. Les rhumes avaient beau s'y loger de temps en temps, la forte constitution du maître de la place les expulsait au bout de peu de jours. À soixante-quatorze ans, Numa Carraud pouvait encore tenir tête à un bon ouvrier et faire sa tâche aussi bien que lui.

Sur le coteau en question, les vignes *brassées*¹ couvraient des espaces plus considérables que les plantations à la ligne. Encore aujourd'hui on voit, à La Côte vaudoise, d'anciens clos fermés de murs, contenant de ces vignes qui sont là depuis des siècles, et renouvelées seulement au moyen de provignures. Disons, en passant, que ce sont elles qui donnent peut-être le meilleur vin.

1 - Sans alignements.

Celle où piochait Numa Carraud était précisément dans ce goût-là. Mais les ceps y étaient trop rapprochés; le long des sentiers qui la séparaient de celles de deux voisins, Numa avait eu soin d'en mettre le plus possible, sans doute dans la pensée que le passage libre permettait au soleil d'y pénétrer plus facilement que dans le fouillis de l'intérieur. Il résultait d'un tel mode de plantation et de culture, plus de grappes peut-être, mais moins bien nourries; un raisin moins savoureux, vert et plus disposé à pourrir que celui des vignes où les ceps ont un espace raisonnable et un alignement régulier.

On était aux premiers jours d'avril, avec des nuits fraîches, car la neige couvrait encore les pentes supérieures du Jura, et les Alpes, du milieu jusqu'à leurs sommets, étaient aussi toutes blanches. Le matin, avant le lever du soleil, lorsque les vigneron venaient reprendre l'ouvrage laissé la veille, ils trouvaient parfois les échelas recouverts d'une couche de gelée, dont l'attouchement ne contribuait pas à guérir les gerçures profondes que le manche de l'outil occasionne aux mains, entre le pouce et l'index. Ces gerçures sont parfois très douloureuses, saignantes, jusqu'à ce que la peau s'assouplisse et que la plaie se ferme.

Cependant les gazons commençaient à reprendre vie. Ça et là, des touffes de primevères se montraient dans les prés en pleine campagne, et les amandiers avaient fleuri. Mais, sauf dans le milieu du jour, le fond de l'air était d'une fraîcheur presque hivernale. Matin et soir l'ouvrier remettait avec satisfaction le gilet de laine, acheté tout fait au magasin ou tricoté à la maison. Peu d'oiseaux étaient arrivés du midi: quelques étourneaux reprenaient pourtant la route du nord; les ramiers commençaient à roucouler dans les bois, et la grive des vergers, la draine, qui ne voyage pas comme les autres variétés congénères, chantait sur quelque arbre élevé dès qu'un retour d'hiver menaçait la plaine.

La vigne où fossoyait le grand-père Carraud était longue et étroite: il en *menait* la moitié à la fois, mais cette *orne*² était suffisante pour deux ouvriers. Ce matin-là, Numa était arrivé au clos le premier du village. C'était peu naturel, puisqu'il était le plus âgé des nombreux travailleurs qui s'y rendaient comme lui, la houe au bras et la hotte sur le dos. Mais Numa était de la vieille roche, de celle qui, sobre, active et robuste, ne prend que tout juste le repos dont elle a besoin. Toute sa vie, son premier but avait été de travailler pour amasser de l'argent. Et il y était parvenu: c'est-à-dire qu'après cinquante années de travaux souvent excessifs, il avait pu ajouter champ, pré et vigne à

2 - *Orne*: bande de terrain sur laquelle travaillent les ouvriers. Les Savoyards disent *ordonne*.

son patrimoine, et constitué une fortune mobilière considérable pour un paysan. Cette fortune, du reste, avait été déjà fondée par son père. — Le seul fils que Numa avait eu, Benoît Carraud, l'avait aussi bien aidé dans l'augmentation de ses capitaux. À vingt-cinq ans, Benoît avait épousé une fille qui mourut en couche de son premier enfant et lui laissa la jouissance de son bien, dont la nue propriété appartenait à la petite orpheline, nommée Betsy, comme sa mère. Benoît ne se remaria pas. Il capitalisa les revenus qu'il recevait ; puis, dix-huit ans après la mort de sa femme, comme il ramenait seul un char de bois de la montagne, le cheval s'abattit dans un mauvais pas et entraîna son maître dans sa chute. Le char tomba sur Benoît, qui fut trouvé mort en cet endroit, écrasé sous les pièces de bois. Deux ans s'étaient dès lors écoulés. Numa devint le tuteur de sa petite-fille, qui se trouvait ainsi orpheline des deux côtés. Heureusement pour elle, deux sœurs de son grand-père vivaient dans la maison. L'une, la tante Méry, était restée fille ; l'autre, sœur aînée, la tante François, était veuve de François Guignard et n'avait pas eu d'enfants. Elle jouissait d'une rente viagère que lui devaient les héritiers de son mari. — Betsy n'était donc pas seule femme dans la maison. Outre les quatre membres de cette famille disloquée, il y avait avec eux un ancien domestique, nommé Pierre Tochard, qui servait le vieux Numa depuis trente-deux ans et, fidèle imitateur de son maître, s'était fait aussi une petite fortune en plaçant tous ses gages, dont les intérêts des intérêts s'ajoutaient au capital, depuis le premier versement jusqu'au dernier, sans qu'il en retirât jamais un centime.

Vers les sept heures du matin, le jour où commence l'histoire que je vais raconter, Pierre prit son fossoir et allait se diriger du côté de la vigne où travaillait Numa depuis le point du jour, lorsqu'il demanda si Betsy apporterait *les neuf heures*, comme à l'ordinaire, ou s'il devait prendre le panier.

— J'irai à la vigne, répondit la jeune fille.

— Bien, mon enfant. Apporte-nous du vin blanc plutôt que du rouge. Le gros-rouge est encore trop froid. Et puis, prends plutôt du fromage nouvellement entamé ; l'autre, le vieux, nous altère. Dans une demi-heure, va voir à l'écurie si les bêtes ruminent bien. Regarde aussi les deux veaux. — Que font les tantes, ce matin ? Il me semble qu'elles pourraient bien aller nettoyer la Corne du verger, où il y a des feuilles qui traînent.

— La tante François a de l'oppression ; j'irai plutôt moi-même au pré avec la tante Méry, ou seule.

— Oui, et puis elles laisseront brûler le dîner. Il vaut mieux que tu restes à la maison.

— Allez seulement, Pierre, et ne vous inquiétez ni de nous ni du dîner.

— Oui, oui, c'est bon : je m'inquiète de ce qui est nécessaire. Adieu.

Betsy ne répondit pas ; elle continua de s'occuper du ménage, en attendant que les tantes eussent paru pour déjeuner. Numa avait déjà pris son café avant de quitter la maison. Betsy en faisait dès qu'elle était levée. Le feu ayant été allumé par le grand-père et l'eau étant déjà en ébullition, il suffisait de cinq minutes pour que les deux hommes trouvassent sur la table leurs grandes tasses débordant de café au lait, et la tranche de pain posée sur une assiette.

Déjà deux fois le grand-père avait jeté un regard sur le haut de la vigne pour voir si Pierre arrivait. Le clos était limité, de ce côté-là, par le chemin public du village, reliant deux groupes de maisons qui formaient deux quartiers distincts. Le bas du clos avait pour voisinage immédiat des vergers arrosés, plantés d'arbres fruitiers. — Au lieu de son domestique, Numa vit, dans le sentier et venant de son côté, un homme coiffé d'un bonnet en peau de chien, qui lui descendait jusqu'aux oreilles.

— Salut au grand-père Carraud ! dit l'arrivant ; puis, posant son fosoir, il s'arrêta pour bourrer une courte pipe et l'allumer. — Les échelas *devient* être froids ce matin ? dit-il. Le baromètre marque *mitaines* ; en avez-vous, grand-papa ?

— Non, répondit Numa sans discontinuer son rude travail. — Tu n'as pas vu Pierre ?

— Si fait : tenez, le voici qui débouche du chemin là-haut. — Allons, bien du plaisir. Je voudrais n'avoir que vingt-cinq ans et deux fois cinquante mille francs.

— Pourquoi faire ?

— Parbleu ! pour épouser Betsy et devenir votre petit-gendre. Mais il n'y faut plus penser, n'est-ce pas ?

— Comme tu voudras.

— Comme je voudrai ! Ah ! bien, attendez. Dès aujourd'hui je lui fais la cour. Après tout, je ne suis pas si vieux qu'il semble ; j'ai bientôt seulement cinquante ans, toutes mes dents, sauf celle du tuyau de pipe, bon estomac et bon caractère, comme chacun sait. Ça me ferait plaisir de travailler avec vous, grand-père ! Mais il faudrait *miner* votre vigne et la replanter comme « celle de Frank Altier, votre voisin de droite. Que dites-vous de ça ?

— Je dis que tu es un babillard ; tu ferais mieux de travailler que de tant causer.

— Bien parlé, monsieur Carraud. Je vous obéis, et il n'est pas dit que je ne passe devant vous avant l'heure du dîner, quand même je

suis en arrière de deux toises.

Puis, le singulier personnage se mit à chanter un couplet de la Parisienne de Casimir Delavigne :

En avant, marchons ! etc.

— Tonin Carcaille est bien joyeux ce matin, dit Pierre qui arrivait.

— Oui, répondit Numa. Il faudra le laisser aller devant nous à l'autre bord, afin qu'il rompe le sentier.

— Le sentier n'est pas une affaire, reprit Pierre ; je le romprai mieux que lui. Mais vous avez planté là deux échalas qui ne sont pas à nous, dit-il en se retournant pour en enfoncer un autre. Ces deux grands sont de la vigne voisine. Quelqu'un, en passant, les aura jetés de notre côté.

— Ils étaient dans le sentier, et j'ai pensé qu'ils étaient aussi bien à moi qu'au voisin.

— Non, grand-père, ils sont à Frank, reprit Pierre, qui les arracha et les jeta de l'autre côté du sentier séparant les deux propriétés. Frank les aurait reconnus tout de suite ; il aurait pu m'accuser de les avoir pris, puisque je suis au bord. — D'ailleurs, il n'y en a pas un seul de cette espèce parmi les nôtres. La vigne de Frank a été échalassée à neuf il y a trois ans, tandis que la vôtre est terriblement négligée à cet égard. Au reste, elle est vieille ; il faudrait l'arracher et la replanter autrement. Il y a longtemps que je le dis, mais vous ne voulez pas en entendre parler. Ce serait pourtant bien facile.

Numa ne répondant pas, le domestique ne dit plus rien. Les, deux hommes piochaient ferme en silence, pendant que Tonin Carcaille, leur voisin de gauche, improvisait de temps en temps quelque couplet de sa façon sans négliger cependant son travail.

À neuf heures, Betsy arriva, portant un panier et un petit baril de vin. Pendant que les hommes mangeaient, elle sortit un bas de sa poche et se mit à tricoter, debout devant eux.

— Tout allait bien à l'écurie, dit-elle à Pierre.

— Bon ! fit celui-ci.

— Eh ! bonjour, charmante ! cria Tonin de la place où il travaillait à peu de distance. Vous ne m'avez rien apporté, à moi qui vous aime tant ?

— Hélas ! non, mon pauvre Tonin ; je ne vous savais pas là.

— Porte-lui un verre de vin, dit Pierre ; j'en boirai un de moins.

— Faut-il, grand-père ?

— Ça m'est égal : oui, va.

Betsy prit le baril et se dirigea aussitôt vers l'ouvrier. Tonin jeta son

bonnet de peau de chien en l'air, joignit les mains et dit en recevant le verre plein :

— À votre santé, mademoiselle Betsy, et que le bon Dieu vous bénisse. Je vous souhaite le meilleur mari de toute la terre, dit-il en tendant le verre une seconde fois.

— Merci, dit la jeune fille. Bonjour.

— « Adieu, toi que j'adore, » chanta l'ouvrier sur un air de sa façon.

Betsy reprit bientôt son panier et remonta le sentier pour rejoindre le chemin et retourner chez elle.

Comme elle sortait de la vigne, elle rencontra un garçon qui venait aussi travailler au clos.

— Bonjour, mademoiselle Betsy, lui dit-il. Vous allez bien, j'espère ?

— Très bien ; vous aussi ?

— Oui ; je vous remercie. Et ma marraine ?

— Pas trop mal aujourd'hui ; mais toujours avec un peu d'oppression.

— J'irai lui faire une visite dimanche. En attendant, veuillez lui dire mes amitiés. — Quel beau temps ! n'est-ce pas ?

— Oui, un vrai soleil d'avril.

— Adieu, mademoiselle Betsy.

— Bonjour, monsieur Frank.

Et, tout en cheminant, Betsy pensait : « *Altier*, ce nom lui va bien. C'est un garçon d'un beau caractère. Dommage seulement qu'il ait des idées aussi arrêtées sur la religion. Mais cela lui passera peut-être, comme à d'autres. »

CHAPITRE II

LA SIZERONDE.



dix-huit ans, comme il était grand et déjà fort, qu'il avait une belle écriture et une orthographe irréprochable, Frank Altier fut placé chez d'anciens maîtres de sa mère, lesquels étaient propriétaires d'une grande usine, à quelque distance de la frontière suisse, dans le département du Jura. À Marzilleux-les-Combes, — c'était le nom de cet endroit, — on travaillait le fer, depuis son arrivée en saumons de fonte, jusqu'à sa sortie en instruments tranchants, en outils aratoires, en barres forgées ou laminées et même en fil de fer, en clous de toutes formes et de toutes dimensions. Il y avait aussi, à Marzilleux-les-Combes, une scierie pour alimenter la fabrique, soit de caisses d'emballage, soit même de sciure de sapin pour dégraisser et polir les produits de la tréfilerie. La famille De Clary, propriétaire à Marzilleux de père en fils, était opulente. Bien que la particule fût jointe à leur nom, les De Clary n'étaient pas nobles par droit de naissance, comme on l'entend en France et ailleurs. Ils avaient gagné eux-mêmes des millions et en faisaient un bon usage. Mais ils étaient vraiment nobles par caractère, ce qui vaut mieux que d'avoir des parchemins, quoique certainement ceux-ci aient leur mérite, s'ils appartiennent à des gens dignes de les posséder.

Pour commencer, les messieurs De Clary donnèrent au fils de leur ancienne bonne un emploi très ordinaire. Puis, voyant qu'il était intelligent et écrivait avec facilité, ils le placèrent, au bout d'une année, comme teneur de livres à la section de la clouterie. Il fallait là un jeune homme actif et robuste, car ce n'était pas peu de chose que d'entendre du matin au soir le bruit assourdissant d'une soixantaine de machines, frappant chacune trente coups par minute, et laissant tomber autant de fois une pointe de Paris entièrement formée. Frank

réglait les comptes relatifs à cette partie de l'usine, et il était chargé aussi des inspections qui s'y rattachaient. Le soir venu, il était libre jusqu'au lendemain matin. Au lieu de courir à droite et à gauche, dans les cabarets ou dans les mauvais lieux, comme le font tant d'employés de fabriques, le jeune Frank Altier restait dans sa chambre, sagement occupé à lire, à s'instruire. Loin d'être bouffis d'une morgue hautaine, comme le sont parfois de riches parvenus, les De Clary étaient, au contraire, affables et bienveillants. Ils causaient volontiers avec Frank et lui prêtaient des livres, dirigeant ainsi son instruction et favorisant le développement de son intelligence. Sans aucun doute, il aurait obtenu chez eux de l'avancement, si, après cinq années passées dans la fabrique, il n'avait pas fait une grave maladie qui le mit à deux doigts du tombeau. Sa bonne constitution et l'absence de tout excès répréhensible dans sa conduite, le tirèrent d'un état dont peu de jeunes hommes livrés à leurs passions se relèvent, lorsqu'ils en sont atteints. Mais le médecin conseilla de rendre Frank à sa famille et aux travaux de la campagne, plutôt que de le garder dans une fabrique et dans des ateliers dont l'air et le bruit ne lui convenaient pas. Sa mère était morte depuis longtemps, et son père, qui jusqu'alors avait vécu aux Praslies avec la grand'mère maternelle de Frank, mourut aussi. De toutes manières, il convenait que le jeune homme revînt au village, et c'est ce qu'il fit. Il avait alors vingt-trois ans. Pour ses cinq années de travail, la caisse d'épargne de la fabrique lui devait 2500 francs, somme qui servit à payer une dette hypothécaire dont son petit bien de terre était grevé. Sa grand'mère était encore vivante, et capable de tenir un petit ménage.

De retour aux Praslies, Frank reprit donc les travaux de campagne comme s'il ne les eût jamais quittés. Il possédait une bonne maisonnette et quelques morceaux de terrain. S'il avait l'idée de se marier, sa position lui permettait de s'adresser à une fille qui pût lui apporter un jour une quinzaine de mille francs, somme égale à son avoir. Son retour coïncida presque avec la mort du père de Betsy, en sorte que la jeune héritière et Frank portèrent le deuil en même temps. Comme la tante François était sa marraine, il avait l'entrée libre dans la maison de Numa Carraud, mais il n'usait de ce privilège que rarement, ne voulant pas donner l'idée qu'il pût penser à Betsy pour sa compagne, puisque, de fait, il n'y pensait point. Il avait cinq ans de plus qu'elle : ce n'était pas une disproportion d'âge trop considérable ; au contraire, c'était presque mieux que s'ils eussent été absolument contemporains. Mais, s'il devait un jour se marier, Frank voulait épouser une fille qui eût les mêmes convictions religieuses que lui ; et celles bien avouées de Betsy étaient fortement opposées

aux siennes. Puis, cette position de riche héritière lui déplaisait, plutôt qu'elle ne le tentait. Du train dont les revenus s'accumulaient dans la maison Carraud, Betsy pouvait posséder un jour plusieurs centaines de mille francs. La fortune des deux grand'tantes lui viendrait aussi à leur mort. Tout cela, loin d'exciter les désirs de Frank, lui paraissait un obstacle formidable dont il se serait effrayé, s'il eût réellement pensé à Betsy. Et cependant, bien des personnes au village avaient l'idée qu'il tâcherait de gagner le cœur de la jeune fille. Aidé de ce côté-là par sa marraine, il en viendrait bien à bout, pensait-on. Pendant le deuil de Betsy, aucun prétendant ne s'était présenté ; maintenant qu'elle le posait et qu'elle avait vingt ans, qu'en outre elle était fort bien de figure, plus d'un richard ne manquerait pas de lui offrir sa main. On verrait alors, oui ou non, si Frank était maître de la place. Sur le sujet du mariage de sa petite-fille, le grand-père Numa n'avait jusqu'ici dit qu'un mot, savoir que Betsy ne s'établirait pas avant d'être majeure, soit à vingt-trois ans révolus. On le savait, et peut-être cela coupait-il court aux velléités de prétendants désireux de prendre Betsy pour femme. Il faudrait naturellement que l'époux fortuné vînt habiter chez elle, avec le terrible grand-père, les deux vieilles tantes et Pierre, ce qui ne laisserait pas de causer quelque effroi au gendre futur.

Chacun des cinq habitants de la maison Carraud avait une manière particulière de penser, soit à l'égard des choses de ce monde, soit sur celles de la vie à venir. Le grand-père était complètement matérialiste, prenant la terre pour sa mère et l'argent pour son dieu. La tante Méry, facilement tracassière dans le ménage, trouvant toujours quelque chose à redire, était scrupuleuse observatrice des devoirs extérieurs de la religion. Quoiqu'on pût l'accuser de formalisme, elle était d'une sincérité parfaite ; mais elle avait un caractère naturel disposé à voir les choses en mal plutôt qu'en bien, et elle était sujette à des manies que les défauts des autres, de Pierre en particulier, contribuaient à exciter souvent. Malgré ces petits travers, elle était bonne au fond et avait des qualités excellentes.

Plus âgée qu'elle, la tante François parlait peu de religion, mais accomplissait avec bonté et charité les préceptes de l'Évangile. — Pierre se mêlait volontiers aux conversations de ses maîtres, qui, à tort sans doute, lui en avaient laissé prendre l'habitude depuis trop longtemps pour qu'il lui fût possible de s'en corriger maintenant. Ayant vu naître Betsy, il la tutoyait. Il avait l'intelligence éveillée, la parole franche et facile. Conservateur économe, il détestait le radicalisme, dont le grand principe, disait-il, est de dépenser beaucoup, sans s'inquiéter de savoir si c'est bien ou mal, judicieux ou imprudent. —

La dernière de tous, Betsy, sans être matérialiste comme son grand-père, n'admettait le Nouveau Testament qu'à titre de légende, repoussait l'Ancien dont elle n'avait que faire, et se représentait Dieu comme un être vague, idéal, planant sur les nuées, sans s'occuper de ce que font les hommes, et les abandonnant parfaitement à leur sort. La mort de sa mère qu'elle n'avait jamais connue; celle de son père, qui lui avait été enlevé au moment où elle aurait eu le plus grand besoin de sa protection; et ce qu'elle voyait dans le monde, tout cela l'avait peu à peu conduite à renoncer aux impressions pieuses reçues à seize ans, lorsqu'elle fit sa première et unique communion. Dès lors elle ne s'était plus approchée de la table sainte, et n'allait que rarement à l'église. Si elle s'y rendait, c'était pour accompagner sa tante François, infiniment plus que par besoin d'entendre une prédication évangélique. La tante Méry allait assez toute seule au temple, bien qu'il fût à vingt bonnes minutes du village. Numa communiait deux fois par an: à Pâques et à Noël. Il considérait la sainte cène comme un acte de bienveillance humanitaire, d'un bon exemple, institué dans le but essentiel de ne pas s'élever au-dessus des autres et de respecter ce qui appartient au prochain. Assez de communiants n'ont souvent pas des idées plus saines sur la nature et le but du repas sacré, dans lequel le Sauveur se donne en nourriture spirituelle à ses disciples, et engage ceux-ci à s'aimer comme des frères.

Par leurs croyances et leurs opinions, comme par leur position de fortune, les Carraud étaient donc bien à part des autres gens du village. Ils l'étaient aussi par l'emplacement de leur habitation.

La maison de Numa avait été bâtie à l'entrée d'une prairie en pente douce, située à côté d'un chemin vicinal qui en faisait à peu près le tour et rejoignait la route du village. Dans cette prairie il y avait de beaux arbres, un joli jardin, une fontaine coulante et, en face des fenêtres, un étang sur lequel se promenaient des oies blanches et des canards gris. On appelait la maison et le pré la *Sizeronne*, peut-être parce que le clos était autrefois entouré d'une grande haie qu'on laissait croître à volonté, jusqu'à ce qu'il devînt nécessaire de la rajeunir en la coupant par le pied. Elle repoussait ensuite de nouvelles cépées. Cette haie libre donnait un caractère particulier à la campagne, près d'un village tout ouvert, où les maisons longeaient la rue, des deux côtés, sans murs ni palissades. En patois ancien, *'na sîza*, c'était une haie; plus tard le mot s'est transformé: on a dit *'na chay*³; mainte-

3 - Le mot *sîza*, ou *cîza*, s'est conservé dans le patois des communes rurales du canton de Genève et dans la partie occidentale du pays de Gex; dans la partie orientale on prononce *chîza*; et *chay* dès qu'on arrive au canton de Vaud.

nant, pour peu que la destruction des haies continue, on n'aura bientôt plus besoin d'un nom pour les désigner. — Après la mort de son père, Numa se garda bien d'accorder à la haie du pré la liberté dont elle jouissait précédemment. Il la rabattit à quatre pieds de hauteur, laissant juste ce qui était nécessaire pour empêcher gens et bêtes de pénétrer sur son terrain ; et chaque fois qu'une racine se permettait de rebourgeonner en avant de la petite muraille de bois, il envoyait Pierre donner un coup de pioche pour l'extirper. C'était, si l'on veut, plus correct, plus conforme aux saines notions d'agriculture ; mais là grande haie, fleurie au printemps, verte en été et de toutes couleurs en automne, entourait de sa poésie un endroit charmant, tandis que les deux ou trois quintaux de foin que la prairie rapportait de plus chaque année, ne pouvaient compter pour beaucoup dans le gros tas dont la grange était remplie. Mais parler de poésie à Numa Carraud, c'eût été perdre son temps.

Dans le village, on aimait assez le vieux paysan, malgré sa richesse bien connue. Il prêtait volontiers de l'argent à ses combourgeois, surtout aux jeunes hommes actifs, bons travailleurs et économes. De cette manière, il s'était acquis une considération assurée. Ne demandant jamais le paiement d'un intérêt en retard, il s'en dédommageait en disant à Pierre peu de bien de ceux qui ne venaient pas lui apporter la somme due ; et le domestique faisait chorus avec lui, tout en disant à son vieux maître qu'il ferait mieux de suivre son exemple, c'est-à-dire de placer son argent à la Banque vaudoise ou dans tout autre établissement de crédit solide. Pierre ne prêtait jamais rien aux paysans. À tort ou à raison, il se méfiait de leur exactitude, et il disait même que plusieurs d'entre eux empruntaient sans savoir s'ils seraient jamais en mesure de rendre la somme qui leur était confiée ; tandis qu'à la banque on peut reprendre son argent du jour au lendemain.

— Oui, en temps de paix et pendant que tout va bien, répondait Numa ; mais s'il survenait une crise ou une guerre, tu verrais alors les banques dans de grands embarras.

— Parbleu, ripostait le domestique, il n'y aurait rien là d'étonnant. Mais croyez-vous qu'il ferait bon demander le remboursement d'une somme à un paysan, dans un temps de guerre ou seulement de troubles politiques ? Il vous enverrait bien promener. Rappelez-vous comment, en 1847, toutes les poursuites pour dettes furent suspendues pendant la guerre civile. Ceux qui devaient compter sur des intérêts pour vivre, auraient bien pu mourir de faim, si leur argent avait été placé chez de mauvais débiteurs. Et n'y en avait-il pas, parmi ceux-ci, qui croyaient positivement n'avoir plus besoin de

payer leurs dettes ? C'est à cause de cela que j'ai mis mes gages à la caisse d'épargne, d'abord, et ensuite un peu ci, un peu là, dans les banques.

— Moi aussi, j'ai de l'argent à la banque ; mais je suis bien aise d'en avoir dans le village. Un homme qui vous a des obligations ne dira pas du mal de vous, et sera disposé, dans l'occasion, à vous rendre service.

— Méfiez-vous-en, au contraire. Mais enfin, vous êtes le maître. L'argent de Betsy est-il au moins bien placé ?

— Oui, sur des hypothèques en premier rang.

— Eh bien, les hypothèques : voilà encore une autre misère. S'il faut les prendre pour se payer, c'est la mer à boire. Et puis, les hypothèques : ça se sait d'un bout à l'autre du pays. Les radicaux sont au courant de toutes les créances hypothécaires ; ils en connaissent le chiffre total et l'ont imprimé au su et vu de chacun. Quand ils ne sauront plus où trouver de l'argent pour leurs folles dépenses du militaire et de cent autres choses inutiles, qui vous dira qu'on ne mettra pas la main sur ces créances ? Eh ! mon père ! On peut s'attendre à tout, avec des charges qui ne font qu'augmenter chaque année. Au lieu de mettre un impôt sur le tabac, sur les montres à répétition, sur celles qu'ils appellent des chronomètres, sur les bijoux, les chaînes d'or, les chapeaux de soie, les robes à queue, les plumes d'autruche dont les dames s'affublent, etc., on inventera de nouveaux impôts sur ce qui a été laborieusement gagné et économisé pendant toute la vie. On parlera d'impôt progressif, puis on voudra mettre le nez dans tout ce qu'un père et une mère laisseront à leurs enfants, peut-être orphelins en bas âge et n'ayant pas la moitié du nécessaire. Vous verrez qu'un jour le pays sera ruiné à fond. Moi, je m'attends à une catastrophe sociale et nous y marchons grand train. Je ne la verrai peut-être pas, ni vous non plus, ni les tantes. Mais Betsy pourrait bien en être victime. Si seulement elle était alors mariée avec un homme capable de la protéger et de défendre leurs intérêts !

Tel était un des nombreux sujets de conversation entre le maître et le domestique, pendant leur travail, et lorsque nul ne pouvait les entendre.

CHAPITRE III

BETSY ET LES CHÂTAIGNIERS.



À la fin de la semaine, toutes les vignes du clos Bavet, au village des Praslies, étaient fossoyées. Il avait fait beau temps, les cultivateurs s'étaient encouragés. En sa qualité d'ouvrier ambulant, Tonin Carcaille avait passé au service d'un autre maître qui l'employait à planter des pommes de terre, dans un champ éloigné de tout voisinage humain, en sorte que le facétieux personnage ne pouvait y discourir à son aise. Il s'en dédommageait en chantant ce qui lui revenait à la mémoire du temps joyeux de sa jeunesse. C'était un moyen de chasser les pensées noires qui parfois l'assaillaient. Ayant été autrefois en possession d'un volume des chansons de Béranger, il en savait plusieurs et les mettait à toutes sauces. Après avoir chanté sur un ton plaintif la chanson des *Hirondelles* :

*Captif aux rivages du Maure,
Un guerrier courbé sous ses fers,*

Il aurait entonné immédiatement :

Ma Frétilton,

ou telle autre gaudriole. Tonin, surnommé Carcaille, était une nature d'enfant, un sans-souci de premier ordre et, avec cela, un habitué des pintes et des cabarets. Travailler, boire et chanter, et causer, c'était là toute sa vie. L'idée qu'il aurait pu être économe comme son contemporain Pierre Tochard et vivre aujourd'hui de ses rentes lui faisait mal au cœur. Tout ce qu'il avait gagné depuis trente-cinq ans, il l'avait dépensé, la plus grande partie en vin bu, le reste au militaire et en

toutes sortes de fredaines souvent ridicules. Il n'était pas même habillé convenablement. Comment cela finirait-il ? Comment porter le poids de la vieillesse qui chaque jour s'avavançait rapidement ?

« Ah ! mon ami Carcaille, se disait-il quand il ne chantait pas, tu es un gueux de premier calibre, un misérable, et tu n'as que ce que tu mérites. Mais comment faire pour changer ? mon cuir est trop dur pour s'assouplir comme celui de Frank Altier ; et Pierre Tochard, finalement, à qui donnera-t-il ce qu'il a ramassotté depuis qu'il est au monde ? Il n'a ni parents ni amis. Bah ! la vie, après tout, n'est qu'une grande tromperie, une chimère pour chacun.

*Heureux villageois, dansons,
Sautez, fillettes et garçons
Unissez vos joyeux sons,
Musettes et chansons.*

Notre vieux roi, caché dans ses tourelles, etc. »

C'était ainsi que le caractère insouciant de Tonin Carcaille reprenait le dessus, et que la vie continuait son même train pour lui.

Dans l'après-midi du dimanche qui commençait une seconde semaine, Frank vint à la Sizeronne pour faire une visite à la tante François, sa marraine. C'était un beau jour d'avril ; les blés reverdisaient ; au lieu de rester aplaties sur le sol ; les plantes se tenaient droites, aspirant l'air tiède qui leur donnait la vie. Dans la prairie de Numa Carraud, les primevères et les violettes se montraient un peu partout ; elles se dépêchaient de fleurir, avant que le gazon passât pardessus leur tête. Retournant à leur demeure d'été, les hirondelles voyageuses rasaient le sol d'un vol rapide, sans jamais revenir en arrière. Celles qui passaient l'été dans le village, allaient et venaient autour des maisons, volant plus haut, ou se posant dans les chemins sur la terre humide, pour y prendre dans leur bec la boue qui sert à raccommo-der leurs nids. Perchés sur les grands arbres, les merles chantaient, pendant que les alouettes grésillaient au plus haut des airs.

À quelque distance de la maison, Betsy se promenait, seule, dans la prairie. Il y avait là un bouquet de vieux châtaigniers aux troncs énormes, mais déjà bien ébranchés par les orages, ou par le poids des feuilles et des fruits lorsque la pluie vient encore l'augmenter. Alors, tout à coup, un craquement se fait entendre, quelque branche énorme se déchire et couvre le gazon de ses débris. À côté des châtaigniers de Numa, un chêne élancé, semblait porter au ciel sa couronne et se rire des malheurs de ses voisins. On ignorait comment

ces arbres se trouvaient là ; ils avaient certainement plusieurs siècles d'existence ; et bien que les châtaigniers fussent plus ou moins déformés, ils repoussaient à l'intérieur des jets vigoureux, comme s'ils étaient décidés à ne jamais mourir. Aucune tradition ne se rapportait à leur première jeunesse. Numa n'en avait rien appris de son père, et il les avait toujours vus à peu près dans le même état. Quant au chêne, il était évidemment moins âgé et promettait de grandir bien davantage encore. À force de se multiplier et de chercher les sucres de la terre, les racines de ces vieux arbres avaient fini par exhausser le sol, de manière à lui donner la forme d'un tertre assez apparent, tapissé de mousse. Les rebords des troncs figuraient des espèces de bancs naturels, sur lesquels on pouvait s'asseoir, les pieds reposant sur la pente inclinée.

Betsy se dirigeant du côté des châtaigniers, Frank y vint aussi pour la saluer, avant d'entrer dans la maison. La jeune héritière avait posé ses vêtements de grand deuil. Ce jour-là, elle portait une robe d'un gris clair, semé de points blancs. Sans chapeau sur ses cheveux châtains, longs et soyeux, attachés en tresses brillantes, elle ressemblait à une nymphe des prairies se promenant au milieu des fleurs d'avril, et foulant d'un pied léger le vert gazon. Betsy n'était pas une beauté délicate, au teint blanc et mat, à la taille de guêpe. C'était une fille dont tous les membres bien proportionnés formaient un ensemble agréable. Rien de lourd dans sa démarche, bien qu'elle donnât tout de suite l'idée d'une santé robuste. Un son de voix charmant, les dents régulières et toujours blanches, des yeux bruns veloutés, vifs et un peu malicieux, tout cela donnait à sa physionomie quelque chose d'original et de distingué, que peu de filles de la campagne possèdent au même degré. Par sa position de fortune, elle était déjà bien à part de ses compagnes ; par ses agréments extérieurs et ses facultés intellectuelles, Betsy l'était pour le moins autant. Toujours bien mise le dimanche, et toujours soignée dans sa toilette ordinaire de chaque jour, on peut dire qu'elle était encore à ces deux égards une exception, du moins par le goût qu'elle savait mettre à ces sortes de détails. Certes, on ne peut pas reprocher aux jeunes paysannes de n'être pas assez élégantes ; il faudrait bien plutôt déplorer l'excès contraire, dès qu'elles font toilette et veulent singer les personnes d'une condition plus élevée. Ce qu'on peut dire sans s'écarter de la vérité, c'est que bon nombre de jeunes villageoises auraient beaucoup meilleure façon et plairaient davantage, si elles se *distinguaient* moins le dimanche par des affiquets de mauvais goût, et qu'elles eussent, les autres jours, un air plus soigné, des pieds à la tête. — Chez Betsy Carraud, ce besoin d'ordre en toute sa personne était en quelque sorte inné ; puis

sa tante François l'y avait formée et encouragée. C'était elle, en bonne partie, qui avait dirigé son éducation physique et morale jusqu'à seize ans. Comme Betsy allait peu au village, on ne l'appelait guère par son nom. Chacun lui disait volontiers «mademoiselle Betsy,» tandis que nul n'aurait eu l'idée d'appeler «monsieur» son grand-père, et pas mieux lorsqu'il avait son habillement de drap brun le dimanche, que lorsqu'il portait son vieux pantalon tout *recoupelé*.

Lorsque, huit ans auparavant, Frank avait quitté le village, Betsy n'était encore qu'une fillette de douze ans, écolière peu formée, et lui un jeune homme prêt à entrer activement dans la vie. À son retour, Betsy avait bien changé. C'était une grande fille de dix-huit ans, ayant la réserve et la grâce de cet âge. Une belle et fraîche fleur, commandant l'admiration, et le respect que tout homme bien élevé met dans sa manière de se présenter. Aussi était-il un de ceux qui ne se permettait aucune familiarité de langage avec elle. Ils causaient volontiers ensemble, souvent même de sujets sérieux; et bien que Betsy, peut-être, n'eût pas demandé mieux que de le taquiner, Frank ne se laissait pas prendre au piège, tout innocent qu'il fût.

Nature droite, sévère pour lui-même, généreux et charitable, c'était un vrai sage au milieu d'une population dont le grand mobile était l'intérêt personnel souvent doublé d'hypocrisie. Au point de vue de l'intelligence et de l'instruction, les cinq années passées chez MM. De Clary lui avaient été fort utiles. Il profitait de ce qu'il entendait et voyait. Les De Gary recevaient assez de monde et se tenaient au courant des idées; la libre discussion de toutes sortes de sujets avait souvent lieu en présence de Frank, dont l'esprit juste et ouvert saisissait promptement le fort et le faible des arguments mis en avant. Les jeunes hommes de cette trempe sont rares partout. Il en existe cependant, et nous en avons connu. Le nom de famille aurait fort bien donné l'idée du caractère de Frank Altier, sans la tempérance, la douceur réfléchie et l'humilité que des convictions religieuses solides avaient apportée dans tout son être moral. Assez généralement au village, on l'appelait «monsieur Frank.»

En arrivant près du groupe de châtaigniers, il salua Betsy, qui lui répondit par un gracieux bonjour.

— Vous venez faire une visite à nos châtaigniers, dit-elle; comment les trouvez-vous?

— Feuilles ou non, répondit-il, je les admire toujours, et j'espère qu'ils dureront encore des siècles, sans qu'aucun propriétaire ait jamais la pensée de les déraciner.

— Mon grand-père y tient beaucoup, en effet; mais si notre brave Pierre en devenait le possesseur, ou seulement qu'on l'écoutât, ces

beaux arbres seraient bientôt abattus. Il dit que c'est bien dommage de ne pas niveler ce renflement du sol pour mettre tout cela en gazon, comme le reste du pré. Une bonne rigole avec l'eau de l'étang, et dix quintaux de foin de plus par année, lui plairaient mieux que la vue du bosquet. Pierre est intelligent pour beaucoup de choses, mais il n'a pas trace de poésie dans l'esprit.

— C'est vrai ; nous avons plus d'une fois discuté ensemble sur des sujets de ce genre ; mais ce qu'il faut lui reconnaître, — et ce qui vaut encore mieux que le sentiment de la poésie, — c'est un cœur affectueux. Il est très attaché à votre famille.

— Sans doute. — Vous voulez faire aussi une visite à ma tante François ; vous la trouverez dans sa chambre. Mais si vous n'êtes pas trop pressé, monsieur Frank, je serais bien aise d'avoir votre opinion sur l'âge probable de nos arbres et sur leur origine. Nous pouvons, du reste, causer tout en marchant du côté de la maison. Dites-moi en quelques mots ce que vous pensez de ces châtaigniers. Pierre affirme que vous en saurez long sur eux ; moi, je ne suis qu'une pauvre ignorante.

Frank regarda Betsy d'un air affectueux, et voyant qu'un léger sourire effleurait sa bouche fine et gracieuse, il dit simplement mais avec fermeté :

— Vous savez très bien, mademoiselle Betsy, que vous n'êtes pas du tout une ignorante, soit à l'égard de l'âge probable de vos châtaigniers, soit sur beaucoup d'autres choses. Mais c'est égal ; voici mon opinion sur ces arbres : Ils ne sont pas les premiers de leur espèce qui aient occupé cette place. Peut-être sont-ils nés parmi la poussière de leurs devanciers, qui eux-mêmes avaient eu une longue succession d'ancêtres. Mais ceux qui existent actuellement n'ont pas été plantés. Ils ont poussé d'eux-mêmes, de quelques châtaignes enfouies dans le sol. Probablement il y en avait un plus grand nombre lorsqu'ils étaient jeunes. Le propriétaire qui les éleva, il y a peut-être deux ou trois siècles, conserva les meilleurs, les mieux espacés, et supprima les autres. Il y avait autrefois ici une haie, un coin de pré qui ne faisait pas partie de la Sizeronne : les châtaigniers y forment une équerre, avec le chêne au bout du bras le plus court. Quoique très grand, le chêne est beaucoup moins âgé ; cela se voit à son écorce, à son port vigoureux et élancé. Lui aussi est venu d'un gland ayant germé dans la haie qui n'existe plus. — Je n'en sais pas davantage ; excusez-moi.

— Merci pour vos explications ; j'avais aussi la même idée. Dernièrement j'ai lu qu'on a découvert, en Amérique, des arbres d'une grosseur et d'une hauteur prodigieuses, dont les crues accusent des milliers d'années ; et, sous ceux-ci, d'autres arbres enfouis, qui, eux

aussi, ont vécu plusieurs milliers d'années sur les débris de troncs antérieurs; de telle sorte que ces végétaux prouveraient que notre terre est beaucoup plus ancienne qu'on ne le croit communément.

— C'est fort possible.

— Mais alors la Bible se trompe. D'après la Genèse, à partir du premier homme, il ne se serait pas encore écoulé six mille ans.

— La Bible ne précise pas l'époque à laquelle les végétaux ont été créés. L'important est qu'il y ait eu un *commencement*, une création. Or, nous ne pouvons en douter, à moins de croire à une force aveugle, capable, par elle-même, de lancer en l'air des soleils et d'organiser l'ordre admirable de l'univers. Jamais un être vraiment intelligent ne croira que la vie et l'harmonie parfaite naissent d'elles-mêmes, à propos de rien. Pour tirer du néant les choses qui existent, il faut une Intelligence créatrice, supérieure à tout et disposant de tout selon sa volonté.

— D'accord; mais l'ordre moral, pourquoi n'existe-t-il pas comme l'ordre physique? Pourquoi le mal est-il sur la terre? Pourquoi votre Dieu le tolère-t-il?

— Mademoiselle Betsy, pourquoi dites-vous votre Dieu? Le Seigneur du ciel et de la terre est aussi bien votre Père céleste que le mien. Et quant à l'existence du mal ici-bas, c'est-à-dire dans le cœur de tout homme, je me vois forcé de vous renvoyer à ce qu'en dit la Bible, non pas dans le récit de la Genèse seulement, mais du commencement à la fin de l'Écriture sainte. Au reste, il suffit de s'examiner soi-même, pour que cette terrible question trouve sa réponse. « Dieu avait créé l'homme droit, mais ils ont cherché beaucoup de discours. » Voilà une parole qui explique bien des choses. Quoi qu'on dise et quoi qu'on pense sur l'origine du mal, il faudra toujours en revenir à une chute première, à un désordre, à une révolte contre Dieu, laquelle se transmet de génération en génération, et se perpétue par la volonté de chaque individu.

— Mais s'il en est ainsi, reprit Betsy, je répète ma question: Pourquoi l'Intelligence éternelle, souveraine et parfaitement sainte, tolère-t-elle un si triste état de l'humanité? Je préfère, quant à moi, croire qu'elle ne s'occupe absolument pas de ses créatures, qui agissent selon leur libre volonté. Tant mieux pour celui qui fait bien; tant pis pour celui qui fait mal. Dieu ne s'en mêle pas.

— Savez-vous une chose, mademoiselle Betsy? Et voyez où votre question première sur l'âge de vos châtaigniers nous amène: oui, savez-vous que votre scepticisme me fait mal? J'en ai pour vous des larmes dans le cœur. Vous ne croyez pas à l'Évangile; Jésus-Christ n'est pas pour vous le Sauveur? Vous n'admettez pas la puissance

régénératrice du Saint-Esprit ?

— Non, dit-elle avec sérieux ; je ne puis y croire comme vous. Dans une conversation précédente, je vous ai déjà dit que je mets les préceptes et la vie de Jésus au-dessus, bien au-dessus de toute vie d'homme et de tout enseignement humain. Mais l'élever plus haut, l'élever jusqu'à Dieu, je ne le puis : tout mon être s'y refuse. Si Jésus revenait, comme il a dit qu'il reviendrait, oui, je serais la première à l'adorer. Mais il n'est pas revenu, et il ne revient pas.

— Il reviendra pour tous, j'en ai la ferme assurance. Pussions-nous alors, vous et moi, n'être pas surpris par son retour. N'en disons pas davantage aujourd'hui. Je tiens seulement à constater que c'est vous, mademoiselle Betsy, qui avez engagé cette discussion par votre question sur l'origine du mal.

— Oui, et j'ai eu tort peut-être. Je ne cherche pas à vous amener à mes idées, et vous ne m'en ferez pas changer. Néanmoins, nous pouvons rester bons amis, qu'en pensez-vous ? dit-elle en tendant la main à Frank, comme ils arrivaient à la maison.

— Mais certainement, dit Frank, serrant cette main si amicalement donnée.

Betsy se rendit au jardin ; Frank monta l'escalier de la maison, et vint heurter à la porte de la chambre de sa marraine.

CHAPITRE IV

LES DEUX SOEURS.



ntrez ! dit une voix agréable.

Frank ouvrit la porte. Assise vers la fenêtre, la tante François se leva et vint à la rencontre de son filleul, à qui elle tendit une joue sur laquelle celui-ci déposa un affectueux baiser.

Comme son frère Numa, la tante François était de haute taille. Elle avait dû être fort belle dans sa jeunesse. Ses cheveux autrefois d'un noir brillant n'étaient point tombés, mais ils avaient blanchi complètement. Ils encadraient encore avec abondance un visage régulier, dont l'expression aimable et bienveillante attirait tout de suite. On voyait bien qu'elle était incapable de faire un mauvais compliment à n'importe qui et pour quoi que ce fût. Betsy la chérissait, mais n'en faisait pas moins à sa tête quand elle n'était pas de son avis. Toujours mise avec un soin extrême de propreté, la tante François, à soixante-dix ans, avait encore une belle apparence, malgré les rides qui sillonnaient ses traits éprouvés par la maladie.

— Tu es gentil de penser à moi, dit-elle à Frank, et de venir me faire une visite. Malgré le beau temps, je ne suis pas sortie aujourd'hui ; j'ai eu de l'oppression et des battements de cœur. Je suppose que c'est l'effet des premiers jours du printemps.

— Peut-être. Mais vous devriez prendre quelque remède.

— Quoi donc ? je n'en sais rien. J'ai pris des *gouttes*. Le mieux est d'avoir patience. Il en sera ce que Dieu voudra. — Voilà une chaise ; assieds-toi. Comment va ta grand'mère ?

— Très bien. Elle vous envoie ses amitiés.

— Merci. Tu lui feras les miennes. Et toi, mon garçon, tu as l'air un peu éprouvé ?

— Je me porte parfaitement bien. Mais le fossoyage de la vigne me

fatigue. Je m'énerve aussi, lors même que je suis bien décidé à ne pas faire des excès de travail. Quand on est seul, on ne peut s'empêcher de penser, et cela use le ressort de la vie tout autant que la dépense des forces physiques.

— Pourquoi ne prends-tu pas un ouvrier ?

— Parce que mon ouvrage est mieux fait comme je l'entends. D'ailleurs, mes deux morceaux de vigne ne sont pas tellement grands que je ne puisse les rompre tout seul.

— Tu en as eu pour combien de jours ?

— Pour deux semaines. J'admire beaucoup votre frère et Pierre, mais surtout votre frère. Tout en causant, ils ne perdent pas une minute.

— Oh ! oui, mon frère est solide encore, comme un vieux rocher sur sa base. Il a pourtant soixante-quatorze ans passés. Quant à Pierre, il est toujours le même : affectueux, complaisant et actif. Mais il faut lui permettre de se mêler de tout dans la maison. S'il l'osait, je crois vraiment qu'il dirait à Betsy ce qu'elle doit mettre pour le dîner. On le laisse dire et faire ; les choses n'en vont pas moins bien. Il faut bien le caractère souple et bienveillant de ma petite-nièce, pour qu'elle ne lui fasse pas de temps en temps une observation. Ma sœur n'est pas aussi tolérante.

— Comment se porte M^{lle} Méry ?

— Comme le pont neuf. Elle est allée au culte ce matin, et cette après-midi elle fait des visites dans le village. — Ouvre cette armoire : il y a là une bouteille de vin vieux et des petits pains. Prends un verre et sers-toi.

— Merci ; je n'ai ni faim ni soif.

— Tu me refuses encore aujourd'hui ? Un verre de vin te ferait du bien. Avant de partir, tu en goûteras pour me faire plaisir.

— Pour vous faire plaisir, oui.

— À la bonne heure. As-tu apporté quelque chose à lire ?

— Oui. Un petit récit qui nous a beaucoup intéressés, ma grand'mère et moi.

— Qu'est-ce que c'est ?

— L'histoire d'un paralytique nommé Habermehl, qui vivait au Bévieux. Je vous la lirai, si vous voulez.

— Sans doute ; tu seras bien gentil.

Frank prit le traité dans sa poche et le lut à sa marraine. Quand il eut fini, celle-ci avait les yeux pleins de larmes.

— Oui, dit-elle, voilà une vie qui prêche bien autrement que les plus beaux sermons. Cet homme si affligé dans son corps était vraiment heureux dans son âme. Quelle puissance que celle de l'Esprit de Dieu,

dans un cœur où habite une vraie foi! Peux-tu me laisser cette brochure pour ma sœur?

— Vous pouvez la garder.

— Merci, mon cher ami. À présent, bois donc un verre de vin. Attends, je veux te le verser.

La tante François se leva, ouvrit l'armoire et remplit un verre qu'elle posa sur la table, avec une assiette contenant de petits gâteaux.

En ce moment, la tante Méry entra tout droit dans la chambre. Frank la salua.

La tante Méry ne ressemblait point à sa sœur, ni pour l'extérieur, ni pour le caractère. Elle était moins grande, vive, sèche, les traits anguleux. Sur sa lèvre facilement frémissante et dans son regard se lisait quelque chose de triste, d'amer parfois, de tendu, qui contrastait singulièrement avec l'expression affable et gaie de la sœur aînée. La tante Méry avait trois ans de moins que la tante François.

— Bonjour, Frank, dit-elle. J'ai bien reconnu la trace de vos souliers dans le corridor. Vous auriez pu les frotter un peu mieux sur le balai déposé devant la porte d'entrée.

— Est-ce que j'ai laissé de la terre? J'en suis vraiment fâché, et je vous en fais des excuses. Je vais l'ôter, dit-il en se levant.

— Pas du tout, reprit la tante Méry. Au fond, c'est peu de chose. Je vous ai fait cette petite observation pour une autre fois. Buvez seulement votre vin.

Puis, voyant la brochure sur la table, elle la prit, toujours sans s'asseoir, et en lut une page ou deux, pendant que Frank achevait de boire son vin et mangeait un petit pain.

— Oui, c'est intéressant, dit la tante Méry; mais sans doute que c'est une histoire inventée, comme tant d'autres?

— Non, mademoiselle. Mon cousin Robellaz de Gryon a connu ce paralytique et m'a confirmé les détails donnés par M. Glardon dans cette brochure⁴.

— En ce cas, c'est différent. Laissez-vous ceci à ma sœur? Je le lirai volontiers.

— Oui, nous pouvons le garder, dit la tante François.

— Avez-vous été au culte aujourd'hui? demanda la sœur cadette.

— Non, j'étais fatigué; je suis resté avec ma grand' mère.

— C'est dommage. Nous avons eu une admirable prédication. M. Tournefort s'est vraiment surpassé.

— Sur quel sujet a-t-il prêché? demanda Frank.

4 - Mon frère Juste Olivier visita souvent Habermehl, en montant à Gryon. Il me disait que la vue de ce paralytique et sa sérénité lui faisaient toujours du bien. — J'ai été aussi en correspondance avec Habermehl.

— Sur le jour de la colère et de la manifestation du juste jugement de Dieu, d'après l'épître aux Romains, chapitres II et V. C'était terrible, et en même temps admirable, comme je vous dis.

— C'est, en effet, un grand et redoutable sujet, dit Frank. Mais l'expérience prouve que la prédication de l'amour de Dieu envers des pauvres pécheurs, les attire plus que les menaces de sa colère. Les foudres du Sinaï effrayaient les Israélites sans les convertir au Dieu vivant ; tandis que la croix de Jésus et le pardon qui en découle pour toute âme repentante, exercent sur elle une action régénératrice, et l'amènent à un changement véritable.

— Mon cher, reprit la tante Méry, comme vous n'avez pas entendu cette prédication, vous n'avez pas le droit de la juger.

— Vous avez parfaitement raison, mademoiselle. Il y aurait une bien grande témérité de ma part à porter un jugement sur un discours que je n'ai pas entendu. Ce que je viens de dire n'est qu'une opinion assez généralement admise et que l'expérience chrétienne a souvent confirmée. Mais je n'exprime aucun blâme sur le sermon de M. Tournefort.

— À votre âge, monsieur Frank, on ne peut avoir une bien grande expérience chrétienne.

— C'est vrai, mademoiselle.

— Mais laissez-le donc boire son vin tranquillement, dit la tante François. Pourquoi le taquines-tu ? — Vous avez chacun vos idées. Eh bien, gardez-les.

— Je ne le taquine pas du tout, ma chère. Tu me parais encore drôle avec ta taquinerie. — Où est Betsy ? Sais-tu ?

— Elle se dirigeait du côté du jardin, comme j'entrais dans la maison, dit Frank. Nous revenions, elle et moi, des châtaigniers, où j'ai été la saluer en arrivant.

— C'est de là probablement que vous aurez apporté la terre de vos bottines. Vous aurez marché sur des taupinières fraîches. Je ne comprends pas qu'on se promène ainsi dans les prés un dimanche, pendant qu'on peut employer le temps d'une manière plus en accord avec l'Évangile. De quoi avez-vous causé, si on peut le savoir ?

— Oh ! parfaitement. M^{lle} Betsy a voulu connaître mon opinion sur l'origine et l'âge probable de vos arbres ; et je lui ai dit ce que j'en pense.

— Vous n'êtes pourtant pas, vous, Frank, de ces hommes qui croient que la terre est beaucoup plus ancienne que les 5876 ans qu'elle a réellement depuis sa création ? Betsy prétend qu'on a découvert des arbres et des troncs d'arbres enfouis, d'après lesquels l'origine du monde serait beaucoup plus reculée que la Bible ne le dit. Or,

c'est là une impiété détestable, — avec toutes les autres, qui ne le sont pas moins.

— Je pense, mademoiselle, si vous me permettez de le dire, qu'en présence des faits de la création, nous ne sommes tous que de grands ignorants. Sur l'âge de notre terre, le plus instruit d'entre les hommes ne peut former que des conjectures. Chacun des jours dont parle la Genèse, a duré peut-être des milliers d'années.

— Vous ne croyez donc pas cette parole : « Ainsi fut le soir, ainsi fut le matin ? »

— Aux yeux du Créateur, *le soir* et *le matin* ne sont pas ce qu'ils sont pour des êtres bornés.⁵ Du reste, cela m'est parfaitement égal. Il me suffit de croire, d'après la Bible et d'après ma raison, qu'il y a eu un commencement ordonné de Dieu, une création de notre globe.

— Voilà, voilà, mon cher, des idées libérales qui vous mèneront loin si vous n'y prenez garde. Je crois que vous lisez de mauvais livres.

— Allons donc ! fit la tante François : des mauvais livres ! Quels mauvais livres veux-tu qu'il lise ? Il n'en a que de bons.

— Ah ! je ne m'y fie pas. Il y a des romans soi-disant religieux qui tournent la tête aux jeunes gens. On y présente de jeunes filles si charmantes, que la plupart de nos élégantes de village se figurent être des héroïnes, des espèces de perfections, tandis qu'elles ne sont bien souvent que de sottes orgueilleuses. Aujourd'hui, par exemple, n'ai-je pas vu Lydie Martin ayant une tunique sur sa robe et des biais plissés ! Mais ce qui m'a encore plus choquée, c'est qu'elle avait les cheveux tombant en boucles sur les épaules. Vraiment, cela m'a scandalisée, et certes il y a de quoi l'être. Elle est capable de s'imaginer qu'elle épousera un avocat, un médecin, un baron allemand, même un pasteur. Non, ces choses-là sont plus que ridicules. Hier, elle étendait le linge d'une lessive, et aujourd'hui la voilà qui a l'air d'une princesse endimanchée.

— Est-ce que les livres dont vous parlez, demanda Frank, recommandent aux jeunes villageoises de se costumer ainsi et de se mettre dans l'esprit des choses pareilles ?

— Non, sûrement pas : mais il est de fait que le luxe et la vanité ont beaucoup augmenté parmi nous, depuis qu'on lit davantage et surtout depuis qu'on met en scène les filles de simples paysans.

— J'ignore de quels livres vous parlez, puisque vous ne les nommez pas ; mais j'ai lu plusieurs nouvelles populaires, dans lesquelles on engage les jeunes filles à être modestes, simples dans leur toilette, soignées quant à la propreté de leurs vêtements et de toute leur

5 NdÉ: Comme toujours, la question posée demeure: « Dieu a-t-il dit? »

personne. Les jeunes hommes sont invités à la modération, à la tempérance, à fuir les mauvais exemples et les cabarets, à devenir pieux et sages. Je ne sache pas que les auteurs de ces livres excitent la vanité ou l'orgueil des jeunes gens, au point de les engager à sortir de leur position, les garçons en épousant des *demoiselles*, et les filles en cherchant à plaire à des *messieurs*. Il me semble avoir lu précisément le contraire.

— C'est égal, mon cher. On a de ces idées-là, depuis qu'on écrit beaucoup pour le peuple des campagnes. Avant qu'on eût des bibliothèques populaires, où l'on place toutes sortes de livres sans aucun discernement, on était beaucoup plus simple, moins vaniteux, les jeunes filles surtout.

— Vous pensez donc, mademoiselle, que, là où on ne lit rien, dans les familles où jamais un livre ne pénètre, l'ancienne simplicité est demeurée la même ? Hélas, non. Il suffit d'ouvrir les yeux pour voir que ce qui, avec raison, vous choque et vous déplaît, se trouve partout. C'est un fruit de notre époque de relâchement moral et du besoin des jouissances matérielles. Dans les villes, grandes ou petites, le luxe a fait aussi des progrès effrayants. Et il faut en accuser les hautes classes, les riches, bien plus encore que les classes moyennes et les classes ouvrières. Mais le mal existe à cet égard partout, depuis les robes traînantes des dames et leurs cheveux ébouriffés, — à la chien, comme on dit à Paris, — jusqu'à la toilette à effet d'une simple couturière. Et si la pauvre fille qui est jolie, cherche à attirer les regards et se croit une princesse, les grandes dames, à leur tour, affichent parfois des airs qu'on peut appeler scandaleux. À qui la faute ? À une littérature corruptrice ? à des écrivains sans foi ni loi ? C'est probable et même, dans plus d'un cas, parfaitement certain ; mais c'est surtout la faute des dispositions naturelles du cœur humain, et celle aussi de notre temps. Je ne suppose pas, au reste, qu'aucun ouvrage immoral soit admis chez nous. Pour ce qui me concerne, je refuse impitoyablement d'acheter ceux que des colporteurs offrent assez souvent, de maison en maison, dans le village. Les libraires qui usent d'un tel moyen pour la vente de leurs produits, ne méritent aucune confiance. Quant aux livres honnêtes dont vous regrettez l'introduction dans les bibliothèques populaires, ils font, soyez-en sûre, ce qu'ils peuvent pour combattre le mal dont je gémissais autant que vous. Lydie Martin n'est pas une lectrice bien ardente ; mais je suis convaincu qu'elle porterait des cheveux bouclés et une tunique, lors même qu'elle ne lirait jamais rien.

— Je crois bien, dit la tante François, ses cheveux bouclent naturellement.

— Eh bien, reprit la tante Méry, si c'était une fille modeste, elle les cacherait, au lieu de les étaler effrontément.

— Alors il faudrait aussi, continua la tante François, que Betsy cachât ses tresses sous un bonnet. Ce serait pourtant dommage : elles sont si belles et lui vont si bien !

— Oh ! si la pauvre Betsy n'avait que ce défaut, ma sœur, je ne dirais rien. C'est sa raison, son orgueilleuse raison qu'elle devrait cacher, au lieu de la mettre toujours en avant comme elle le fait. Elle aussi participe terriblement, mais d'une autre manière, à l'esprit du temps. — Pierre ! cria la tante Méry, voyant, de la fenêtre ouverte, le domestique se disposer à entrer dans la maison, vous venez de l'écurie : frottez donc vos sabots contre le balai, sans quoi vous salirez le corridor et la cuisine. Il me semble que vous devriez savoir cela depuis longtemps, sans m'obliger à vous le répéter.

Après avoir essuyé ses sabots, Pierre passa outre, sans faire attention et surtout sans rien répondre à ce que la tante Méry lui criait d'en haut.

— Non ! fit celle-ci : ces hommes sont dégoûtants avec leurs socques embouzelés. Il faut que j'aille voir en bas ce qu'il fait et ce qu'il veut.

Quand elle fut sortie, la marraine dit à Frank :

— Ma pauvre sœur se rend malheureuse avec sa disposition à voir les choses par leurs mauvais côtés. Mais elle est très bonne, au fond, et nous aime bien tous. On voudrait seulement la sentir plus sereine. C'est son caractère. Toute jeune, elle était déjà disposée à critiquer ce qui ne lui plaisait pas. — Frank, porte ces trois petits pains à ta grand'mère pour son goûter. À propos : as-tu peut-être besoin d'argent ?

— Non, chère marraine. J'ai ce qui nous est nécessaire. Je vous suis bien obligé.

— Tu sais que j'en ai à ton service ; ne l'oublie pas. Adieu, puisque tu pars, et merci de ta bonne visite.

CHAPITRE V

LYDIE AUX CHEVEUX BOUCLÉS



ien que Numa Carraud fût avare, en ce sens qu'il n'avait pas de but plus élevé que celui d'augmenter sa fortune, il n'était pas un de ces ladres qui veulent qu'on ne dépense rien dans la maison. Au contraire, il tenait à ce qu'on vécût largement chez lui, soit pour la table, soit pour le vêtement et le reste. Si sa sœur Méry raccommo- dait jusqu'à extinction ses vieux pantalons, c'est qu'il les considérait comme des amis et se sentait à l'aise avec eux pour travailler. C'était une petite manie de sa part, comme celle d'utiliser pour sa vigne les bouts d'échalas que d'autres propriétaires jetaient au feu sans nul regret. Lorsque sa petite-fille lui demandait de l'argent pour sa toilette ou pour n'importe quoi, il ne lui en refusait jamais. À sa sœur Méry, de même : il était demeuré son débiteur pour sa part au bien paternel, tandis que la tante François gérait elle-même ses rentes. Mais il ne fallait pas demander à Numa de contribuer, selon ses moyens, à des œuvres de bienfaisance ou de philanthropie. Officielles ou non, les collectes le trouvaient dur comme un rocher. À une famille dont la maison avait brûlé et dont les récoltes étaient perdues, il aurait donné volontiers un sac de froment et une plaque de lard, mais non de l'argent. Aux Incurables de l'état, vingt centimes, par exemple. Sur ces sortes d'affaires, Numa Carraud avait des principes dont il ne déviait jamais. On savait que c'était chose inutile d'insister, et on le laissait à ses idées. Ses sœurs en avaient de tout autres, surtout la tante François, qui, prêchant beaucoup moins que la tante Méry, donnait bien davantage. Et Betsy avait la main large aussi, le cœur très sympathique. Dans la famille, Numa était donc seul de son espèce, heureusement à bien des égards. Quant à Pierre, nous l'avons déjà dit, il conduisait sa petite barque avec sûreté, et voulait aussi donner un coup d'aviron

dans l'occasion, souvent même à tout propos, à celle de ses maîtres.

Dans la maison, les habitudes avaient quelque chose d'aristocratique. On servait les repas dans une chambre et non dans la cuisine, sauf le café que les deux hommes prenaient vers le foyer le matin, la plupart du temps debout et au moment de partir pour leurs occupations. La table était couverte d'une nappe, et l'on mangeait dans des assiettes de poterie blanche. Les femmes avaient des serviettes, chose inouïe au village, où les maîtresses de maison en ont des piles énormes qui jaunissent en paix dans les armoires. Chaque jour on faisait de la soupe pour le dîner. Ainsi qu'on le voit par ces détails, les habitudes, à la Sizeronne, étaient fort différentes de celles qu'on a en général chez les paysans vaudois. Dans telle famille riche, par exemple, il n'y a pas de place à table pour les femmes ; elles mangent leur dîner sur les genoux, assises dans quelque recoin obscur de la cuisine. Restant chez eux à une portée de fusil du village, les Carraud vivaient à leur guise, sans s'inquiéter de ce qu'en pensaient leurs combourgeois des Praslies. Néanmoins, par les allées et venues de la tante Méry, et par les récits de Pierre, ils étaient au courant de ce qui se passait dans la communauté, soit au point de vue des affaires et des nouvelles, soit à l'égard des sentiments des individus.

Cette Lydie Martin, par exemple, dont la toilette excentrique avait scandalisé la tante Méry, avait été femme de chambre à l'étranger, pendant quelques années, dans une famille où les jeunes demoiselles portaient leurs cheveux pendant sur le dos, comme des queues de cheval. Revenue chez sa mère qui, étant veuve, avait besoin de sa fille, Lydie Martin s'était donné la satisfaction d'allonger un peu les boucles naturelles de sa chevelure et de les laisser, le dimanche, flotter sur ses épaules. Les autres jours de la semaine, elle les enfermait dans une résille à peine visible. Et quant aux tuniques et autres ornements de ses robes, elle eût mieux fait sans doute de n'en point avoir ; mais elle les avait portées ainsi chez ses maîtresses, qui d'ailleurs les lui passaient quand elles ne s'en souciaient plus. Lydie avait aussi rapporté de son séjour à l'étranger un langage et des manières qui sentaient un peu l'affectation. Rester simple et naturelle dans un milieu si différent de celui où l'on a toujours vécu, est chose rare pour des caractères sur lesquels tout déteint, aussi bien ce qui est de bon goût que ce qui est ridicule.

Comme Frank rentrait au chemin après avoir quitté le clos de la Sizeronne, il rencontra Lydie. La jeune beauté endimanchée avait un chapeau qui lui aurait couvert à peu près la tête s'il avait été placé droit dessus ; mais comme il était posé en arrière, avec un petit bord qui se relevait effrontément, ce semblant de couvre-chef ne pouvait

absolument pas la préserver des rayons du soleil, assez vifs en ce moment-là. Aussi Lydie avait-elle pris son ombrelle à gros manche court, orné de chaînettes d'acier. On eût dit, en la voyant, une demoiselle de magasin en visita à la campagne, ou une pensionnaire allemande en séjour au canton de Vaud. Le genre d'un tel costume contrastait singulièrement avec celui de Frank, bien que le jeune homme fût mis très proprement et avec soin.

Lydie répondit à la salutation de Frank par un doux sourire et un :

— Bonjour, mon cher. Quel temps ravissant, n'est-ce pas ?

— Oui, une belle journée d'avril.

— Oh ! comme c'est délicieux de respirer l'air embaumé de la nature souriante ! Tu viens de faire une visite à ta bonne marraine, toujours si aimable ?

— Oui.

— Dis-moi, cher ami : Betsy est-elle à la maison ?

— Oui, au moins je pense qu'elle y est encore. Quand je suis arrivé, elle était dans le pré, vers les châtaigniers. Nous sommes rentrés ensemble et je ne l'ai pas revue.

— Elle sera sûrement chez elle : c'est l'heure du goûter. C'est dommage que tu ne m'aies pas attendue chez Betsy ; je n'y resterai qu'un moment, et nous serions revenus au village ensemble. On aurait causé un peu, car on se voit rarement.

— C'est vrai ; tu es occupée chez vous, et moi j'ai aussi beaucoup d'ouvrage. Adieu.

— Adieu, Frank. Mes devoirs à ta bonne grand'mère.

— Merci ; salue aussi ta mère de ma part.

Frank continua son chemin sans se retourner du côté de M^{lle} Lydie Martin, tandis que celle-ci ne put s'empêcher de regarder deux fois son ancien camarade d'école. — Elle trouva Betsy dans le corridor de la maison, allant de la cuisine à la chambre à manger où elle portait le lait et le café pour le goûter de quatre heures. Les manches de sa robe relevées, un grand tablier de cotonne quadrillée, à bavette crochée avec deux épingles sur la poitrine, Betsy avait l'air aussi simple dans sa mise que Lydie l'était peu dans la sienne.

— Bonjour, ma chère Betsy, dit la visiteuse ; je vous dérange, puisque vous allez prendre le café. Je voulais vous faire une courte visite ainsi qu'à mesdames vos tantes. Je reviendrai une autre fois.

— Mais non, Lydie, vous ne dérangez personne. Entrez. Vous prendrez une tasse de café avec nous.

— Merci mille fois, chère. Mais est-il bien vrai que je ne cause aucun dérangement dans la maison ?

— Pas le plus petit. Passez devant moi et ayez l'obligeance d'ouvrir

cette porte, puisque j'ai les deux mains occupées.

Lydie ouvrit et entra. Les tantes étaient déjà vers la table, sur laquelle des tasses blanches à cercle vert et des assiettes pareilles étaient placées pour chacun.

— Bonjour, mesdames. Veuillez m'excuser si j'ai pris la liberté d'entrer; mais je n'ai fait qu'obéir à Betsy. Votre santé est-elle passable, madame François? et vous, mademoiselle Méry, comment est la vôtre?

— Bien, merci, répondit cette dernière.

— Je ne vais pas trop mal non plus, ma brave Lydie, ajouta M^{me} François. Quant à vous, fraîche comme une rose de mai, il n'est pas nécessaire de vous demander si la santé est bonne. On voit que vous vous portez parfaitement bien. Asseyez-vous. Betsy vous servira une tasse de café.

— Je n'en prendrai, si vous permettez, qu'un quart de tasse, et seulement pour vous tenir compagnie.

— Comme cela? demanda Betsy, après avoir servi ses tantes.

— Précisément. Depuis quelque temps déjà, je désirais venir m'informer moi-même de vos nouvelles; je n'ai pu le faire plus tôt, ayant eu assez d'occupations. Il a fallu nettoyer les prés. Puis, j'ai eu aussi bien de la couture pour la maison. Maman a fait tisser une pièce de nappage à la Maison pénitentiaire. J'ai cousu et marqué nappes, serviettes et linges de toilette.

— Votre mère a-t-elle été contente de sa toile? demanda la tante François.

— Oh! oui; mais la façon est un peu chère.

— Quel dessin aviez-vous choisi? demanda Betsy.

— Un damier à petits carreaux, avec une large bordure: un délicieux dessin. Avez-vous été à l'église ce matin, Betsy?

— Non; j'y vais rarement.

— Il me semblait bien que vous n'y étiez pas. Je vous ai beaucoup, mais beaucoup regrettée, Betsy. La prédication était admirable. N'avez-vous pas trouvé, mademoiselle Méry?

— Oui, certainement. La première fois que je verrai le pasteur, je veux lui demander de prêcher sur le luxe qui s'introduit dans les villages. En particulier, je trouve que les jeunes filles se permettent des toilettes extravagantes, depuis quelque temps, cela soit dit sans vous blesser, Lydie.

Celle-ci devint toute rouge.

— Mais, mademoiselle, je vous en prie, est-ce que nous ne sommes pas, au contraire, bien simples dans notre manière de nous vêtir? Voyez la chère Betsy, par exemple.

— Oui, Betsy se met très bien, mais simplement, comme il convient dans sa position. Et puisque nous sommes sur un tel chapitre, Lydie, je vous dirai bien franchement que vous vous faites du tort en portant vos cheveux bouclés sur les épaules, et en vous coiffant d'un chapeau extravagant. Quant à votre robe, je ne voudrais pas, pour beaucoup, en voir une pareille à Betsy. Il me semble que vous sortez complètement de votre condition en la portant. Excusez-moi. Je suis franche et je dis la vérité.

— Je vous en suis reconnaissante, mademoiselle Méry. Seulement, vous me permettrez de vous faire observer que je porte mes cheveux comme la nature me les a faits ; quant au chapeau, c'est le bon marché, encore plus que sa forme, qui m'a décidée en sa faveur. Il n'y a pas de fille de magasin qui n'en ait un plus élégant que le mien. Et quant à la robe, je l'ai rendue aussi simple que possible, d'après ce qu'elle était lorsqu'on me l'a donnée. J'ai ôté la traîne et supprimé une masse d'ornements. Que fallait-il faire de plus, dites-le-moi ?

— Il fallait la vendre, ou bien la défaire complètement et enlever toutes ces *freguilles*.

— Permettez : cela ne se pouvait pas ; et en la vendant, j'aurais beaucoup perdu.

— C'est possible, dit la tante François ; toutefois, ma sœur a raison au fond. Les jeunes filles de la campagne ont tort d'emprunter des modes aux demoiselles de la ville. Un costume comme le vôtre, ma chère Lydie, jure avec l'air des champs et vos occupations. Nous pouvons bien vous dire cela, nous qui sommes vieilles, et il ne faut pas vous en offenser. Venez m'embrasser, et qu'on n'en parle plus.

Vaincue par l'air de bonté de la tante François, Lydie l'embrassa de bon cœur. Au même instant, le maître et le domestique entrèrent.

— Pierre, dit la tante Méry, avez-vous frotté vos souliers ?...

— Oui, oui, tranquillisez-vous.

— C'est que vous aviez laissé des ordures dans le corridor cette après-midi.

— Comment, des ordures ? un peu de paille, peut-être.

— Passablement de fumier, s'il vous plaît. Tandis que si vous eussiez mieux frotté vos socques...

— C'est bon ; je les froterai. Bonjour, Lydie. Comme ça va-t-il chez vous ?

— Bien, merci.

— Bon. Vous avez de bien jolis cheveux aujourd'hui. Les avez-vous apportés d'Angleterre ?

Cette question fit rire aux éclats le vieux Numa et la tante François.

— Mon brave Pierre, répondit Lydie, je ne les ai pas seulement

apportés, mais *rapportés*, car je les avais en y allant.

— Haha ! ils sont donc à vous et tiennent à votre tête. À la bonne heure. Voyons pourtant si c'est vrai, dit-il en en prenant une poignée et les tirant de façon à allonger les boucles dans sa grosse main calleuse.

Oui, pardine ! qu'ils sont à elle, dit-il en tapant sur l'épaule de Lydie, et doux comme la soie. C'est qu'on ne peut plus se fier à ces monstres de demoiselles, reprit-il, maintenant qu'elles portent presque toutes de faux cheveux et de fausses dents. Si j'étais un garçon en âge de me marier, je voudrais avoir la preuve que ma fiancée n'a rien de pareil sur le corps.

Lydie n'était pas du tout fâchée du procédé et de la réflexion de Pierre.

— Vous avez bien raison, dit Betsy restée silencieuse jusqu'ici ; mais vous pourriez encore très bien vous marier, Pierre. Faites-le, afin que j'aïlle à vos noces.

— Tu ne voudrais pourtant pas m'épouser, toi qui me donnes ce beau conseil ?

— Ah ! vous ne m'avez pas demandée, dit Betsy en riant.

— Eh bien, je te demande.

— Eh bien, je vous refuse. Êtes-vous content ?

— Oui, parbleu ! car je ne saurais pas que faire de toi.

— Et ni moi de vous, mon brave Pierre.

— Je vous en supplie, dit la tante Méry, cessez un pareil langage. C'est une chose honteuse de voir un homme de votre âge, Pierre, plaisanter sur un sujet aussi sérieux. Mais vous ne pouvez jamais retenir votre langue.

— Peut-être, dit le domestique. Chacun a ses défauts.

— Adieu, mesdames, dit Lydie qui ne s'était pas rassise. Je n'oublierai pas vos remarques critiques. Bonjour, monsieur grand-père, au revoir, Pierre.

— Je vais deux pas avec vous, Lydie, dit Betsy. Les jeunes filles sortirent ensemble.

— Il ne faut pas vous formaliser de ce que vous a dit ma tante Méry, dit Betsy après avoir fait quelques pas ; elle est de son époque et comprend peu la nôtre. Mais peut-être feriez-vous mieux de vous coiffer comme nous autres.

— C'est fort possible, Betsy. J'ai voulu m'accorder ce petit plaisir encore aujourd'hui ; et comme j'ai su que votre tante s'était moquée de moi au village, j'ai tenu à lui montrer que je n'étais pas fâchée de ses propos. J'aurais pu lui dire qu'elle avait parfois la langue trop longue et assez pointue ; je suis bien aise de ne pas l'avoir fait. — Vous

avez eu la visite de Frank Altier ; je l'ai rencontré à cette place. Quel garçon distingué, n'est-ce pas ?

— Oui, certainement. Il vient voir sa marraine, de temps en temps le dimanche.

— C'est un jeune homme qui a de l'instruction, des principes solides, de fortes convictions religieuses. Mais il est fier.

— Va-t-il souvent chez vous ?

— Il n'y vient jamais. Nous causons dans la rue, quand on se rencontre. Vous savez que nous avons fait, lui et moi, notre première communion ensemble.

— Adieu, Lydie ; au revoir.

— Adieu, chère.

CHAPITRE VI

CAUSERIE EN TRAVAILLANT.



Dans ce monde borné, si changeant, si plein de misères, de vanités, de folies, de cruautés, d'atrocités et de mille autres maux qui désolent l'espèce humaine, on ne pense jamais à tout. Le conquérant qui déclare la guerre à son voisin, dans l'espoir d'ajouter à son vaste empire une province convoitée depuis longtemps, ne pense pas que, avant d'arriver à son but, il fauchera la vie d'un grand nombre d'hommes utiles, soutiens de leurs familles, trésor infiniment plus précieux pour l'état que la possession d'une langue de terre. Des contrées entières seront dévastées, l'agriculture ruinée, les femmes et les jeunes filles livrées aux outrages les plus épouvantables... À tout cela le conquérant ne pense pas, ou s'il y a pensé et que néanmoins il persiste dans son dessein, il n'y a pas de pire monstre qu'un tel homme. Dans un autre ordre d'idées, celui qui sacrifie tout à ses passions : — le voluptueux qui tue rapidement son corps et son âme ; — l'ivrogne qui s'abrutit ; — l'avare qui se dessèche le cœur et l'esprit ; — le paresseux qui n'est bon à rien ; — le conservateur qui n'aime que son égoïste personne et les biens hérités de ses ancêtres ; — tous ces gens-là ne pensent pas qu'un jour il faudra rendre compte d'une vie mal employée, faussée, donnée à ce que Dieu hait. — Et les auteurs qui font des livres, comme j'en écris un en ce moment, ont-ils suffisamment pensé à la responsabilité qu'ils assument, en jetant dans le monde les idées, les convictions, les observations, les imaginations dont leur esprit est occupé ? Que de bien et que de mal ils peuvent faire, selon qu'ils auront été les esclaves de leur conscience, ou les violateurs de la justice et de la moralité ! Ah ! mon cher lecteur, comme tout cela est sérieux pour celui qui sait que Dieu le voit et juge son œuvre, quoi qu'il pense, quoi qu'il dise et quoi qu'il fasse ! Et pourtant il faut

remplir sa tâche, aller jusqu'au bout. Ce serait une lâcheté de poser, la plume, maintenant que j'ai entrepris un récit auquel vous vous êtes peut-être déjà un peu intéressé. Je vais donc le continuer.

Avant d'aller plus loin, je dois confesser que j'ai oublié deux choses assez importantes, lorsque j'ai raconté la conversation que Frank et Betsy eurent sous les châtaigniers du grand-père Numa. L'une c'est que Betsy, de seize à dix-sept ans, avait été en pension dans une famille de gens instruits, intelligents, qui s'occupèrent d'elle au double point de vue de son éducation et de son instruction. Elle fit là de remarquables progrès dans la manière de s'exprimer et dans bien des connaissances que les jeunes filles de village ignorent, même lorsqu'elles sont, comme Betsy Carraud, dans une bonne position de fortune. Mais ce fut aussi dans cette famille que Betsy commença d'être initiée aux idées libérales en matière religieuse, et que, peu à peu, elle passa d'une foi simple aux doutes, aux raisonnements, aux critiques, aux jugements qui dès lors travaillèrent dans sa jeune tête et finirent par s'y établir. Peut-être en avait-elle déjà les dispositions, dont le germe ne demandait qu'une occasion favorable pour se développer. Peut-être aussi était-ce un héritage du scepticisme profond et grossier de son grand-père, un besoin de sa nature intime et de sa raison. Tout cela est possible ; mais il est de fait qu'avant d'être placée dans la famille du professeur Riel, Betsy n'avait affiché ouvertement aucune tendance rationaliste.

L'autre chose importante que j'ai oublié de mentionner, mais que le lecteur a probablement pressentie, c'est que Frank ne déplaisait point à Betsy. Elle l'estimait, au contraire, beaucoup ; et si le jeune homme eût cherché à lui faire des avances, elle n'eût pas tardé à y répondre cordialement. On sait que Frank se tenait à cet égard dans une réserve discrète, de telle façon que si la jeune fille se laissait aller au sentiment tendre qui déjà prenait racine dans son cœur, elle risquait de se rendre bien malheureuse.

Ces deux points étant maintenant expliqués, je continue mon récit.

La semaine où l'on venait d'entrer était celle de Pâques. Dans certains pays, dans certaines villes où la religion chrétienne est publiquement en honneur et a conservé une sorte de vie populaire, comme dans le Wurtemberg, par exemple, et à Bâle, il y a de nombreux services religieux pendant la semaine qui précède la grande fête de la résurrection de Christ. — Dans les paroisses vaudoises de campagne, il n'est pas question de pareilles réunions d'édification ; et l'on se souvient que le jour du vendredi saint n'a été officiellement admis comme fête religieuse nationale que depuis peu d'années. Autrefois, chacun travaillait ce jour-là, sans culte public, sans rien qui reportât

la pensée sur ce qu'il rappelle aux disciples du Crucifié.

Dès le lundi, Numa Carraud et son domestique allèrent donc aux champs, sans se préoccuper de l'époque religieuse où ils venaient d'entrer. Ils semèrent de la graine d'esparcette dans les blés hivernes, hersèrent et roulèrent ceux-ci après avoir répandu sur le sol les semences dont les piquants s'accrochent à la terre et y restent fixés, malgré la bise qui souffle parfois assez fortement dans cette saison. Ils semèrent aussi du trèfle, puis, les deux ensemble, ils bêchèrent, à la pelle, un plantage où l'on mettait chaque printemps les choux, les haricots, et en général les gros légumes d'hiver. Ce fossoyage est un travail qu'il n'est pas possible de faire sans reprendre haleine de temps en temps, car tout le corps, surtout les reins et les bras, s'y fatiguent beaucoup. Donc, nos deux hommes se redressaient au bout d'une demi-heure, et, s'appuyant sur la boule du manche de leur outil, ils causaient là un moment. C'était Pierre qui, à l'ordinaire, ouvrait la conversation.

Un matin, vers les neuf heures, Betsy leur ayant apporté à manger et à boire, Pierre s'adressa au grand-père quand elle fut repartie :

— Voilà donc, dit-il, la Betsy qui aura vingt ans le mois prochain. Vous disiez autrefois que vous ne consentiriez pas à son mariage avant sa majorité, qui est à vingt-trois ans chez nous, pour les filles comme pour les garçons. Mais d'après la loi que nos conseillers ont faite à Berne, les garçons pourront se marier à dix-huit ans et les filles à seize. Ça, par exemple, dans tel ou tel cas, pourrait bien être la perte d'une famille. Mais on ne se préoccupe guère de cela. Il faut émanciper les jeunes gens le plus tôt possible. — Quant à Betsy, elle est certainement bien en âge de se marier, ne trouvez-vous pas ?

— Rien ne presse, répondit Numa en crachant dans ses mains et enfonçant de nouveau sa pelle jusqu'à la douille.

— Rien ne presse ! reprit Pierre. Et moi je dis que cela presse beaucoup. Si Betsy tombait gravement malade et qu'elle mourût bientôt, vous seriez, vous, grand-père, et les tantes, dans de beaux draps. Pas le moindre petit rejeton de famille pour vous succéder.

— Betsy se porte bien ; elle jouit comme moi d'une forte santé : pourquoi veux-tu qu'elle tombe malade et qu'elle meure ? Il y a cent à parier contre un que cela n'arrivera pas.

— Et les accidents ? vous n'en dites rien. Lorsque son père fut écrasé sous le char de bois, il était, comme vous, fort et bien portant. Ça n'empêcha pas qu'il fallut le porter au cimetière.

— Je le sais bien ; tu n'as pas besoin de me le rappeler. Mais aussi les femmes peuvent mourir en couches. La mère de Betsy n'a pas vécu plus de huit jours après l'avoir mise au monde.

— Oui, mais au moins l'enfant vous est resté. Je vous dis, moi, qu'il faut chercher un mari à votre petite-fille, et cela au plus vite, afin qu'elle vous donne des héritiers, à vous et aux tantes.

— Connais-tu quelqu'un qui me convienne ?

— Qui vous convienne ? vous me la chantez belle ! Est-ce vous que le petit-gendre doit épouser ? — Mais je vous comprends : vous voulez dire : qui convienne à Betsy d'abord, ensuite à vous, aux tantes et aux affaires de la maison. Vous ne donneriez pas votre petite-fille à un garçon, même très riche, qui voudrait l'emmenner chez lui et vous planter là tout seul. Celui qui l'épousera devra venir habiter avec nous tous.

— Voilà pourquoi ce mari n'est pas facile à trouver.

— Que si, grand-père, et pas bien loin de chez vous.

— Je ne connais personne au village, à moins d'offrir ma petite-fille à quelque pauvre garçon dont elle ne voudrait sûrement pas.

— Vous connaissez pourtant Frank Altier ?

— Oui, un homme qui... Ne m'en parle pas ; je ne peux pas souffrir ses airs de ministre.

— Écoutez, grand-père : — arrêtons-nous voir un moment, afin qu'on puisse causer tranquillement, sans souffler comme des bœufs à la charrue. — Vous n'aimez pas ce garçon, voulez-vous que je vous dise pourquoi ? Parce qu'il est pieux. Est-ce juste ? Avec sa grand'mère, ne se conduit-il pas comme un brave petit-fils ? Quand il vient voir sa marraine, n'est-il pas poli et respectueux avec elle et avec nous tous ? Vous n'avez donc à lui reprocher que ses croyances religieuses. Eh bien, je vous dis, moi, que ces croyances sont bonnes, puisqu'elles produisent de bons fruits. Il n'y a jamais eu à redire sur sa conduite, ni au village ni ailleurs. Il n'est pas non plus avec rien...

— Oui, la belle affaire que ce qu'il possède ! On irait loin avec ses trois ou quatre morceaux de terrain. Ils ont tout juste de quoi tourner, lui et sa grand'mère.

— Mais Betsy est riche par elle-même, et elle aura un jour tout votre avoir, sans parler de celui des tantes. Je crois que Frank serait précisément le mari qu'il lui faut. Il la ramènerait à des idées plus justes sur la religion, et vous verriez qu'il vous serait à tous bien utile. Finalement, grand-père, vous n'êtes pas d'aujourd'hui. Quand on a bientôt soixante-quinze ans, on ne peut plus compter sur une longue vie ici-bas. Je voudrais tant vous voir entouré, dans vos vieux jours, d'une troupe d'arrière-petits-enfants.

— Laissons les choses comme elles sont, jusqu'à nouvel ordre. Quand Betsy parlera de mariage, on verra.

— Vous croyez qu'elle en parlera la première ? Si vous attendez cela,

vous attendrez longtemps. Quel regret vous auriez, pourtant, si elle venait à mourir bientôt, étant encore fille!

— Mais tu es bien désagréable aujourd'hui, avec ta quinquernerie de mariage. Sur quelle herbe as-tu marché? Ne veux-tu pas nous expédier tous en peu de temps? Toi-même aussi, je pense, tu vas défunter un de ces quatre matins.

— Peut-être bien, grand-père. Mais alors au moins ne laisserai-je point d'embarras après moi. Mon testament est fait. N'ayant pas de parents, je donne à Betsy ce que j'ai gagné chez vous.

— Le lui as-tu dit?

— Non, certes. Est-ce qu'on dit jamais ces choses là?

— À la bonne heure. Tu vivras bien encore trente ans au moins.

— Ça ne fait rien. Je veux que mes affaires soient réglées de mon vivant. Nul ne sait quand Dieu l'appellera à comparaître devant lui.

— Ah! tu es encore bon avec ta comparaison! Où est-ce qu'il tient ses séances, le bon Dieu? Qui est mort est mort. Pas de nouvelle mode.

— Grand-père, vous ne direz pas toujours cela. Une grave maladie peut vous faire réfléchir. Déjà ici-bas il y a un endroit où Dieu parle directement à l'homme.

— Où est-il cet endroit? Je n'en connais point.

— Il est là, dit Pierre, en mettant sa grosse main sur le cœur; il est aussi dans la conscience.

— Je ne fais tort à personne. D'ailleurs, la terre a été de tout temps ce qu'elle est, et elle le sera toujours. Celui que tu appelles Dieu n'existe que dans l'imagination des esprits faibles.

— Grand-père, j'ai bien du regret de vous le dire: certainement, je ne suis pas un croyant aussi convaincu que Frank Altier et les tantes; mais vous, vous êtes un grand incrédule. J'en suis bien fâché pour vous, car, vous avez beau dire, tout comme moi, vous avez besoin du pardon de Dieu.

Numa allait répliquer, mais, levant sa pelle, il vit, à quelque distance, un homme qui se dirigeait de leur côté et paraissait vouloir lui parler.

— C'est monsieur Stirlin, dit-il. Il vient sans doute pour acheter le mouton de Pâques. Combien faut-il lui en demander?

— Cent francs, et ne pas le lâcher à moins.

— Nous verrons ce qu'il dira. Mais, un autre jour, fais-moi le plaisir de ne pas *m'embêter* de nouveau avec tes idées de mariage pour Betsy et de jugement à venir pour moi, entends-tu?

— Oui, grand-père: pour cela, il faut vous dépêcher de trouver un bon mari à cette brave enfant.

CHAPITRE VII

EMMANUEL-ANDRÉ STIRLIN.



Comme son nom l'indique, M. Stirlin était d'origine allemande. Bourgeois, ou plutôt sujet d'une de ces petites principautés souveraines qui faisaient autrefois partie de la Confédération germanique et ont disparu, le grand-père de celui que nous voyons arriver au plantage de Numa Carraud était venu en Suisse, au commencement de ce siècle, comme simple garçon boucher. Après bien des années de service, ayant quelques épargnes qui lui permettaient d'acheter des boeufs, une couple de veaux et de moutons, il se maria et s'établit dans un village du canton de Vaud. Là, ses affaires prospérèrent, si bien qu'à sa mort il laissa quelques mille francs à chacune de ses cinq filles, et un bon établissement de boucherie à son fils. Celui-ci fit encore mieux que son père. Il se fixa dans une ville, eut toujours de la viande de première qualité et se forma une clientèle assurée, la meilleure de la localité. C'était un homme assez commun, mais fort habile dans son métier. Sachant à peine lire et écrire, il était maître passé dans la manière d'endoctriner les paysans quand il achetait leur bétail. Il finissait d'ordinaire par les amener où il voulait. Mentir effrontément lui était bien plus facile que de dire une vérité : tant pis pour ceux qui s'y laissaient prendre. N'allant jamais à l'église (où donc en eût-il trouvé le temps ?) le père Gaspard-Elias Stirlin ne se plaisait, hors de son étal, que dans les cabarets et les gargotes du quartier, où il passait une bonne partie de ses soirées. Là, il jouait aux cartes avec quelques habitués, s'amusant à raconter de bonnes *farces* ou à en entendre, buvant son verre, mais ne s'enivrant jamais. Il fallait toujours être en état d'acheter une pièce de bétail ou de vendre ses cuirs. Quand il rentrait chez lui, parfois assez tard, il se couchait et dormait d'un somme, à moins que, rêvant de boeufs et de vaches, il

ne bataillât à haute voix avec quelque vendeur tenace qui ne voulait pas démordre de son prix. À beaucoup d'égards, le père Gaspard-Elias Stirlin vivait de la vie des animaux, ne pensant jamais à son âme, absolument comme s'il n'en avait point. Vous lui eussiez parlé de la justice divine, de l'amour du prochain, du mal que nous portons tous au fond de notre cœur, que cela eût été de l'hébreu pour lui. Cependant, il pouvait être généreux dans certaines occasions. Par exemple, il lui arrivait assez souvent de prêter mille francs à quelque paysan ayant besoin de cette somme pour acheter une paire de bœufs maigres; mais Stirlin lui imposait l'obligation de les lui revendre quand ils seraient gras, et il fallait voir alors comme il marchandait affreusement sur le prix, de façon à retrouver l'intérêt de son argent au dix ou au quinze pour cent.

Son fils Emmanuel-André Stirlin, — on prononçait le nom à la française, *Cetirlain*, — était un caractère bien différent. À l'extérieur, il avait la tournure et les façons d'un gentleman. Sans aucun accent trahissant l'origine tudesque du grand-père, il s'exprimait bien et ne manquait pas d'une certaine culture intellectuelle. Il appartenait à une tout autre génération pour la tenue et les idées, ce qui navrait parfois le vieux Gaspard-Elias. Aussi ce dernier venait-il de se retirer avec deux ou trois cent mille francs, laissant à son fils aîné le train de boucherie et un capital suffisant pour la faire marcher. Son fils cadet se lançait dans les études, pour devenir ingénieur et fabriquer des locomotives.

Pour commencer, Emmanuel-André avait opéré une complète révolution dans le matériel de l'ancien étal. À la place des vieux *bancs* creusés et vermoulus, sur lesquels la grande *coutelasse* du boucher avait tant frappé de coups, Emmanuel avait mis deux tables neuves, en hêtre massif, parfaitement planes et recevant le tranchant de l'instrument, comme s'il avait rencontré le billot d'une guillotine. Au lieu de la vieille romaine en fer noirci et rouillé, un superbe *poids* en cuivre jaune projetait ses reflets dorés contre les murs blancs du local. Tout le reste était à l'avenant. Un comptoir avec guichet mobile et grillage en toile métallique, était destiné à la future M^{me} Emmanuel-André Stirlin. Il ne restait plus à l'heureux possesseur de ce lieu si bien arrangé, que le choix à faire d'une épouse, laquelle s'installerait au comptoir et se bornerait à recevoir les billets de banque et les pièces d'or ou d'argent des chalands. Il faudrait bien, de temps en temps, lorsque son mari ou les garçons seraient absents de la boucherie, qu'elle tranchât elle-même la viande ou désossât une épaule de veau, puis qu'elle donnât l'ordre d'égorger un mouton ou d'assommer un bœuf. Mais, à l'ordinaire, elle n'aurait pas d'autre occupation, de huit

heures du matin jusqu'à la nuit, que de se tenir à la caisse. Pendant les interruptions du service, elle passerait agréablement le temps à lire, à tricoter, à faire des comptes. Ses enfants seraient à l'école ou avec leur bonne, son mari aux affaires du métier. — Vie, après tout et malgré tout, pas plus ennuyeuse que celle des dames de magasin ou des maîtresses de pension. Mais vie qui exige un caractère énergique, une volonté de fer, une tête bien organisée et des poignets solides. Les tempéraments nerveux et délicats y mourraient à la peine, au bout de peu de temps.

M. Emmanuel-André Stirlin n'avait pas encore fait son choix. Il examinait à droite et à gauche, soit en ville, soit à la campagne, et comparait les divers avantages ou les désagréments des positions et des personnes auxquelles il aurait pu penser. Deux fois déjà, pendant les premiers mois de l'année, venant acheter une pièce de bétail chez Numa, il avait échangé quelques paroles avec Betsy, paroles agréables, dont il gardait un bon souvenir. Mais lors de sa dernière visite, Betsy était encore en vêtements de deuil, et naturellement il n'avait pas voulu avoir l'air de sonder le terrain d'une manière trop significative.

Il arrivait donc au plantage de Numa, bien mis comme tout fils de boucher émérite, un fouet à la main droite et le pantalon dans des bottes montant jusqu'au genou. C'était un bel homme, aux formes herculéennes; moustache blonde, visage plein, coloré, les mains douces, presque potelées, roses comme la chair de veau.

— Bonjour, monsieur Carraud, dit-il en se découvrant. Je suis venu, en passant aux Praslies, voir votre mouton de Pâques. M^{lle} votre petite-fille a eu l'obligeance de m'indiquer où je vous trouverais. Vous convient-il de revenir chez vous dans ce moment ?

— Tout de même, répondit Numa; c'est d'ailleurs bientôt l'heure du dîner. Nous allons retourner ensemble.

— Parfaitement. Quelle belle santé vous avez, monsieur Carraud! vous pouvez fossoyer encore à la pelle comme un jeune homme.

— Oh! voilà. Nous ne sommes pas à *la tâche*. On se repose quand on est fatigué.

— C'est juste. Mais peu d'hommes, même moins âgés que vous, seraient capables de manier cette grosse bêche.

— Peut-être. Et de la tenir à bras étendu, comme cela, dit Numa en gardant son outil horizontalement en l'air dans la main droite, par le bout du manche, pendant un quart de minute.

— Vous avez un poignet de fer. Je ne crois pas que je pusse en faire autant. Pardon: je voudrais aussi essayer, au risque de m'avouer vaincu.

Numa passa la pelle au jeune boucher, qui, lui aussi, prouva que ses muscles n'étaient pas ceux d'une demoiselle.

— Vous êtes d'une race forte, monsieur *Cetirlain*, dit Pierre. Les Allemands ont passé de tout temps pour de solides gaillards. Moi aussi, bien que j'aie deux fois votre âge, je peux tenir ma pelle en l'air. Voyez, ce n'est pas difficile.

Ce disant, Pierre éleva l'outil entre le pouce et l'index seulement, et le tint de cette manière plus longtemps que Stirlin ne l'avait pu avec la main tout entière.

— Tonnerre du ciel ! dit le boucher. Vous assommeriez un bœuf d'un coup de poing.

— Oh que non ! Mais on a eu de bons bras quand on était jeune.

Emmanuel-André tâta le biceps de Pierre, aussi gros, vers l'épaule, qu'un beau rondin de fayard :

— Ah ! vous êtes bâti de la sorte, mon brave. Alors, je ne voudrais pas me mesurer avec vous. Dans le temps de votre jeunesse, vous avez dû rosser plus d'un compagnon.

— Non, monsieur Stirlin ; je ne me suis jamais battu et je ne me battrai jamais, excepté peut-être avec la langue. De cette manière, on ne casse ni bras ni jambe au prochain.

— Il y a longtemps que vous êtes chez M. Carraud ?

— Oui, quelque chose comme trente-deux ans ; j'en avais seize quand je suis entré à la Sizeronne.

— Cela vous fait honneur.

— Oui, un peu, et aussi au grand-père. — On dit que vous avez une belle boucherie toute neuve. Il faudra que j'aille la voir. Mais je ne vais pas souvent à la ville : seulement une fois par an.

— Vous devriez venir samedi prochain, quand la viande de Pâques sera étalée.

— Oh ! merci. Nous n'avons pas le temps. Bien obligé de l'invitation. Je serais pourtant curieux de voir notre mouton, si vous l'achetez. Je crois qu'il sera blanc comme la neige, avec trois pouces de graisse à l'endroit où vous taillez les fleurs.

— Le mouton n'est pas mauvais. On en voit de meilleurs, et il y en a aussi qui ne le valent pas. M^{lle} Carraud a ouvert l'écurie, et je l'ai déjà vu. Combien faudra-t-il en donner, monsieur Carraud ?

— Ce qu'il vaut : cent francs.

— Cent francs, c'est bien de l'argent. Je veux l'examiner encore avant de vous répondre.

Ainsi causant, les trois hommes arrivèrent à la maison.

Betsy donnait à manger aux poules, dans la cour ; elle puisait du froment dans son tablier et en jetait des poignées à une nombreuse

compagnie de ces dames caquetteuses. Les deux oies et les canards quittèrent l'étang et arrivèrent bientôt pour avoir aussi leur part de la prébende.

— Vous êtes bien généreuse, mademoiselle, lui dit le boucher : du froment pur ! Certes, vos poules doivent être contentes.

— Il faut les bien nourrir. C'est le moment où elles font beaucoup d'œufs. Vous avez trouvé mon grand-père, monsieur Stirlin ?

— Très facilement, mademoiselle, grâce à vos bonnes indications.

Pendant ce court échange de paroles, Pierre avait ouvert l'écurie.

— Robin ! dit-il, viens un peu te montrer.

Robin vint se camper sur le seuil, la tête en l'air, et demeura là immobile, regardant le boucher. C'était un beau mouton, noir, tondu de frais et rebondissant de graisse. — Betsy lui offrit une poignée de froment qu'il s'empressa de venir lécher dans sa main, et croquer entre ses mâchelières. M. Stirlin le palpa sur les côtes, sur le dos et les épaules. Il souleva le train de derrière, puis, son examen terminé, il dit simplement :

— La bête est bonne ; mais, cent francs, c'est trop cher. Impossible de retrouver cette somme à la boucherie. Je ne veux pourtant pas marchander avec vous, monsieur Carraud. Je donnerai quatre-vingt-dix francs au grand-père, et cinq francs à qui vous voudrez. Est-ce convenu ? À ce prix, c'est quinze francs que je perds. Vous savez, au reste, que tous les bouchers perdent sur la viande de Pâques. On aurait bien dû ne pas inventer cette fête, ajouta-t-il en manière de plaisanterie.

— Mon prix est cent francs, répondit Numa. Le mouton est un des beaux qu'on voie. Les deux gigots valent déjà cinquante francs.

— Eh bien, riposta l'acheteur, où voulez-vous prendre les cinquante autres francs ? D'ailleurs, les gigots ne valent que vingt francs chacun, à un franc la livre, et encore je n'en suis pas sûr.

— Mon prix est cent francs, répéta Numa.

— Vous êtes sans miséricorde, monsieur Carraud. Mais enfin, je ne veux pas vous avoir dérangé pour rien. J'enverrai mon domestique jeudi au soir pour chercher Robin ; je me réserve une bonne gerbe de paille, afin que la bête soit couchée au tendre dans le char. Voici vingt francs à compte.

— Je n'ai pas besoin d'un à-compte ; vous payerez en prenant le mouton.

— Comme il vous plaira. Mais non ; je vais le payer tout de suite, et à mademoiselle votre petite-fille encore.

Cela dit, il prit dans sa bourse de peau blanche, provenant sans doute de l'estomac d'un autre Robin, et dont le collet était simplement

tordu sans la moindre attache, une belle pièce de cent francs qu'il plaça dans la main de Betsy en lui disant :

— Gardez-la, mademoiselle ; vous seriez bien bonne de la donner à votre grand-père.

— Oui, fit celui-ci, garde-la seulement. Si j'en ai besoin plus tard, je te la redemanderai. — Le dîner est-il prêt ? demanda-t-il.

— Oui, grand-père : la soupe est sur la table. Merci, en attendant, pour la pièce de cent francs.

— Peut-on, monsieur Stirlin, vous offrir de manger un morceau avec nous ? dit Numa.

— Bien obligé, monsieur Carraud. Voyons un peu l'heure : midi moins le quart. Eh bien, j'accepte avec plaisir. Vous me permettez seulement de ne pas rester plus de vingt minutes. J'ai encore bien à courir aujourd'hui, pour ce vilain jour de Pâques.

— Votre cheval est à l'auberge ?

— Je ne l'ai pas dételé ; mais il est attaché, et je lui ai mis une couverture sur le dos.

— Entrez, monsieur, dit Betsy.

— Après vous, mademoiselle.

Betsy passa donc la première et présenta leur hôte à ses tantes ; elle s'empessa ensuite de mettre un couvert de plus, à la place restée vide, en face de M^{me} François.

CHAPITRE VIII

CONFIDENCES.



Emmanuel Stirlin savait bien que Numa Carraud était riche ; il savait, de même, que nécessairement la fortune des deux grand'tantes irait à leur petite-nièce ; mais, ne s'étant jamais assis à leur table et n'ayant pas eu jusqu'ici l'occasion de causer d'autre chose avec eux que des pièces de bétail dont il faisait l'acquisition dans leur étable, il ne se représentait pas ce qu'étaient ces gens dans leur intérieur. Aussi fut-il étonné et agréablement surpris de voir comme la maison était propre, la table bien mise et bien servie, la cuisine soignée. Ce qui le charma bien davantage encore, ce fut l'aisance avec laquelle Betsy fit les honneurs de son modeste dîner, la grâce qu'elle sut mettre à toutes choses, et le tour d'esprit agréable et fin de la jeune fille. Gaie et facilement causante, ce fut elle qui entretint la conversation pour commencer, bien plus que la tante Méry, vexée de ce que son frère avait invité le boucher sans la prévenir, et n'ayant pu s'empêcher tout d'abord de faire froide mine à ce dernier. Peut-être à cause de cela, et par un brin d'esprit de contradiction, Betsy se montra-t-elle plus à son avantage. Fatigués par un rude travail, Numa et Pierre se bornaient à manger, sans ouvrir la bouche pour autre chose : en général, le cultivateur ne parle guère pendant les repas. Le dîner était excellent, comme on n'en voit pas tous les jours sur la table d'un bon paysan, pas même sur celle d'un bourgeois vivant de ses rentes. Une soupe au légume ; un petit gigot de mouton, si bien rôti au four qu'il était doré et tendre comme du poulet ; une salade mélangée de carottes rouges très foncées, et un plat de pommes de terre croquantes dont la vue seule aiguissait l'appétit. Outre la piquette ordinaire qu'on boit en cette saison, Betsy avait eu soin d'apporter une bouteille d'excellent 1873, pour son grand-père et leur hôte. — Emmanuel avait faim ; il fit

honneur à tout et ne tarit pas d'éloges sur les talents de l'aimable cuisinière. Peu à peu, la tante Méry s'amadoua et devint questionneuse. Elle fit causer le jeune boucher, qui ne demandait pas mieux.

— Monsieur *Cetirlain*, lui dit-elle, vous avez donc un bel établissement tout neuf ?

— Oui, madame ; et si propre qu'on n'y voit pas la plus petite tache contre les murs. La viande est suspendue à des crochets qui la tiennent à distance de la paroi, et les mouches sont absolument pros-crites de mon étal.

— La propreté en toutes choses est une des premières qualités d'un homme bien élevé, reprit la tante. — Pierre, j'ai remarqué avec chagrin, encore aujourd'hui, que vous êtes entré dans la maison sans frotter vos sabots sur le balai ; le racle-pied n'ôte pas la terre qui reste attachée autour de la chaussure. Qu'est-ce que cela vous coûterait d'y penser ?

— C'est vrai, dit le domestique, mais vous n'auriez pas le plaisir de me faire cette observation.

— Si vous pensez que ce soit un plaisir, vous êtes dans une complète erreur. C'est toujours pour moi un chagrin quand je dois vous reprendre à cet égard. — Monsieur *Stirlin*, je pense que vous fermez votre boucherie le dimanche ?

— Oui, madame la tante. Mon père l'ouvrait jusqu'à l'heure du sermon ; mais depuis que je suis le maître, je ne l'ouvre plus du tout ce jour-là.

— Et vous faites bien. Il faut que chacun puisse aller à l'église et ait le temps de s'y préparer.

— Par exemple, pour l'église, je dois avouer que nous nous en occupons fort peu. Dans notre état, dès le dimanche matin, il faut songer aux devoirs du lendemain et de toute la semaine. C'est presque impossible à un boucher d'aller au sermon ce jour-là. On pourrait mieux s'y rendre le mercredi s'il y en avait un, mais il n'y en a point. Le dimanche matin, il y a un tas de choses à mettre en ordre chez nous : les cuirs, les laines, les cornes. Puis, les paysans viennent. Il faut régler leurs comptes, les payer. J'envoie ensuite mes garçons dans les villages, pour s'informer où il y a des veaux et des moutons. Je vais de mon côté, pour voir des bœufs : je les achète toujours moi-même. Le dimanche, il est rare que nous ayons un instant de repos.

— Mais c'est une vie affreuse, monsieur *Stirlin* ! Vous n'allez donc pas rendre à Dieu les devoirs d'un chrétien ?

— Je vous demande pardon, madame. Au *Jeûne*, je ne manque jamais d'aller à l'église. Je voudrais bien y aller à Pâques, mais c'est une chose impossible. Nous sommes tous trop fatigués. Les garçons

veillent très tard et sont encore à moitié gris toute la journée. On n'oserait pas laisser la maison sans maîtres. Quand je serai marié, ma femme pourra mettre les choses sur un meilleur pied. En tout cas, si elle y tient, elle sera libre de se rendre au temple tous les dimanches. Quant à nous autres hommes, il n'y faut pas penser. C'est absolument infaisable.

— Je ne comprends pas, fit la tante Méry avec un gros soupir, qu'un homme se décide à être boucher.

— Mais il en faut pourtant, reprit Emmanuel, et c'est un bon état. Voyez mon père : il a commencé avec dix mille francs ; eh bien, il s'est retiré avec une belle fortune. Il est vrai qu'il a beaucoup travaillé, pendant près de quarante ans. Mais après une longue vie de fatigue, chacun n'en peut faire autant. Pour ma propre satisfaction, j'avoue que je préférerais un métier plus facile, celui de propriétaire, par exemple. Aussi je vais me dépêcher de faire ma pelote, et dans dix ou vingt ans, j'achète un beau domaine où je ferai de l'agriculture pour mon plaisir.

— Est-ce que cela ne vous fait pas bien de la peine, quand vous tuez un animal ? hasarda la tante François.

— Je ne tue jamais moi-même, mademoiselle.

— C'est ma tante qui est veuve, dit Betsy.

— Merci, mademoiselle, et mille pardons, mesdames : je ne savais pas. — Vous demandez si cela me fait de la peine de tuer. Je ne tue jamais, madame ; je ne saigne ni n'écorche non plus. C'est l'affaire des garçons. Ils y sont habitués et cela ne leur fait aucune impression. Ils frappent sur la tête d'un bœuf absolument comme le forgeron sur son enclume.

— C'est horrible ! fit la tante Méry.

— Mais, mademoiselle, ne vaut-il pas mieux qu'il en soit ainsi, que de voir un garçon tout tremblant à la pensée d'assommer une bête ? Vous êtes bien heureux qu'il y ait des bouchers, même pour saigner un cochon. Et sans un boucher, nous ne verrions pas aujourd'hui, sur votre table, cet excellent gigot dont je me suis régalé. Voyez-vous, il faut prendre les choses comme elles sont et le monde comme il est.

— C'est vrai, dit Betsy, mais c'est aussi profondément triste.

— Je ne voudrais pas être garçon boucher, dit Pierre, quand on me donnerait mille francs de gages par an.

— M. Stirlin ne veut pas t'engager à cette condition, n'aie pas peur, dit Numa. — Tout ce que vous dites là, vous autres, ne signifie rien. Il faut de la viande pour nourrir les gens, et des bouchers pour la préparer et la vendre. Les bêtes sont faites pour l'homme. C'est dans la nature. Qu'est-ce que nous ferions des bœufs, des vaches, des

veaux et des moutons, si on ne les tuait pas ? C'est nous qui serions dévorés par les animaux.

— Vous avez parfaitement raison, monsieur Carraud, dit Stirlin. Que faudra-t-il vous envoyer samedi, pour Pâques ?

— Nous le dirons au garçon qui viendra jeudi chercher le mouton.

— Parfaitement. Là-dessus, mesdames et monsieur, je vous présente mes remerciements pour votre excellent dîner, et je vous salue.

— Alors, monsieur *Cetirlain*, dit Pierre, vous n'oubliez pas que c'est moi qui ai soigné Robin ?

— Vous faites bien de me le rappeler, mon brave aux poignets de fer. Voici un franc pour un paquet de cigares.

— Merci. Je l'emploierai à autre chose, car je n'ai jamais fumé et je ne veux pas commencer.

— Je n'en dirai pas autant. Avec votre permission, mesdames, je vais allumer un bout de grandson.

— Voici une allumette, dit Betsy.

— Merci, mademoiselle. — Monsieur Carraud, permettez-moi de vous dire qu'on voit rarement une personne aussi charmante que M^{lle} votre petite-fille.

— Pour ça, dit Pierre, c'est vrai, monsieur Stirlin, mais seulement quand Betsy est bien tournée, comme aujourd'hui. Si elle est de travers, alors c'est le diable.

— Je ne vous crois pas du tout. Je croirais plutôt que vous êtes une mauvaise langue, dit Emmanuel en riant. On voit bien, l'ami Pierre, que vous avez passé les deux tiers de votre vie dans cette maison.

— Aussi nous l'aimons tous beaucoup, dit Betsy, même ma tante Méry qui ne tient pas à la terre de ses souliers.

Le jeune boucher serra la main à tout ce monde et repartit, son cigare à la bouche, dans la direction du village.

Avant d'arriver à l'auberge, devant laquelle son cheval avait lu la gazette durant une heure et demie, Emmanuel-André Stirlin salua Frank Altier dans la cour de sa maison. Ils avaient été camarades miliciens et faisaient partie de la même compagnie. Le père Stirlin étant devenu bourgeois d'une commune vaudoise, son fils devait par conséquent faire le service militaire. Les deux jeunes gens se tutoyaient. Ils échangèrent un amical bonjour, après lequel Stirlin offrit à son compagnon une tasse de café noir à l'auberge.

— J'ai laissé mon cheval attaché à la porte, dit-il, pendant que je suis allé acheter un mouton de Pâques à la Sizeronne, chez le père Carraud. Il faut nécessairement donner un picotin à la Fanny et prendre moi aussi quelque chose ; viens me faire compagnie cinq

minutes. Je voudrais d'ailleurs te demander un renseignement particulier. On n'a plus guère le plaisir de se voir, depuis qu'on a quitté cet odieux commerce militaire. Allons, viens.

Et sans même attendre la réponse de Frank, Stirlin passa son bras sous le sien et l'amena avec lui.

— Deux tasses de café, madame Collard, et deux petits verres, dit-il en entrant.

Les jeunes gens s'assirent : ils étaient seuls dans la chambre.

— Oui, reprit Emmanuel, le service militaire me va maintenant sous les ongles. Je viens d'apprendre qu'on m'a nommé sergent, et l'on me signifie, en quatre mots, que je suis désigné pour instructeur de recrues à Yverdon, pendant deux mois, l'été prochain. J'ai voulu réclamer auprès des chefs, dire que je m'établis, qu'il m'est impossible de laisser mes affaires pour si longtemps, etc., on m'a envoyé promener. La peste étouffe seulement cette loi militaire ! Elle est pire que l'obligation de servir six ans de suite dans le pays de mes aïeux. On finira par en être complètement dégoûté. Autrefois, c'était un plaisir de passer un jour de revue chaque année. À vingt ans, on faisait une école militaire, plus tard un camp de six semaines, et tout était dit. Figure-toi, Altier, que je connais un officier d'état-major qui a dû faire sept mois et demi de service l'année dernière. On m'a parlé d'un autre officier qui est resté neuf mois à Berne. N'est-ce pas révoltant ?

— Sans doute qu'un remaniement pareil exige des travaux considérables. Dans un sens, c'est une excuse. Quoi qu'il en soit, ce qui fait notre force, comme nation, c'est l'amour de la patrie suisse et la petitesse de notre pays républicain. Est-ce que nous pouvons jamais songer à avoir une armée pour faire la guerre ? La guerre avec qui ? Avec la France, — avec l'Allemagne, — avec l'Italie ? Ce serait nous précipiter dans l'abîme. Ayons de bonnes milices, capables de faire respecter nos frontières, comme on l'a vu en 1870 et 1871, mais gardons-nous de vouloir singer, en fait d'armée, les grands états nos voisins.

— Il faudrait crier cela sur tous les tons et sur tous les toits. Et puis, cette loi militaire fédérale ruinerait le pays. Quand on aura dépensé vingt millions pour s'organiser et s'équiper d'une certaine manière, on découvrira quelque chose de nouveau qui engloutira vingt autres millions. Et ce sera toujours à recommencer. Tout cela, pour rien du tout. Je suis Allemand d'origine, mais, ma foi, qu'on laisse l'Allemagne aux Allemands.

— Il y a aussi un côté très sérieux de la question, dont ceux qui ont fait la loi et ceux qui l'exécutent ne paraissent pas se préoccuper beaucoup : depuis deux ans, les nouvelles exigences du service mili-

taire ont fauché la vie de jeunes hommes, auxquels on fait exécuter des marches qu'on n'exige pas même toujours de troupes en campagne véritable. Pour ma part, j'en connaissais qui ont succombé à des fatigues excessives. On a parlé d'un brave garçon, espoir et soutien de vieux parents, lequel reçut en route un si violent coup de soleil, qu'il tomba mort sur le chemin, frappé d'apoplexie. Quel profit le pays retire-t-il de tout cela ?

— Je te dis que c'est révoltant. Tu verras qu'au lieu de prendre plaisir, comme autrefois, aux exercices militaires, on ne s'y soumettra qu'à regret⁶. — Mais laissons ce sujet. Ce n'est pas en son honneur que je t'ai demandé de venir ici. Je veux te prier de me dire bien franchement, sous le sceau du secret, dit-il à demi-voix, ce que tu sais du caractère de M^{lle} Carraud. Tu dois la connaître, étant de ce village. Il s'agit d'un ami qui se présenterait peut-être, suivant ce qu'il apprendra. Or, on dit que cette jeune fille est parfois méchante comme un démon, lorsqu'elle est mal tournée. Est-ce vrai ?

Pour la première fois, Frank sentit que cette question, faite simplement et de l'air le plus naturel, le touchait beaucoup plus qu'il n'aurait pu le supposer. Il se sentit comme atteint lui-même, à cet endroit caché et profond qui s'appelle le cœur. Et pourtant, — nous en avons prévenu le lecteur, — il n'avait point considéré Betsy autrement que comme une aimable fille, dont l'intelligence lui paraissait bien supérieure à celle de la moyenne des jeunes villageoises de son âge et de sa condition. Il réfléchit un instant avant de répondre à Stirlin, et lui posa la question suivante :

— Qui a pu dire une telle chose ?

— C'est le domestique de la maison, un certain Pierre.

— Oh ! bien, si c'est Pierre, tu peux rassurer ton ami. C'est une manière de plaisanter, pas autre chose. Je vais de temps en temps à la Sizeronne, faire une visite à ma marraine, une des grand'tantes de M^{lle} Carraud, et je puis affirmer que jamais je n'ai vu à celle-ci un moment de mauvaise humeur.

6 - Tout en laissant causer ces deux jeunes gens comme ils viennent de le faire, je prie le lecteur de ne pas croire que je partage en tout leur manière de voir. Ils peuvent se tromper dans leurs jugements, et l'un des deux est d'ailleurs atteint par cette loi militaire, qui lui prend beaucoup de temps dans sa position. Les experts en cette matière ardue et difficile pensent que la loi est bonne, très supérieure, en tout cas, à l'ancien système cantonal. Mais il est de fait que le peuple glose sur ce qu'on exige de nos milices, et qu'un grand nombre de journaux font comme lui. Les résultats montreront qui s'est trompé ou a vu juste. Le romancier conte et raconte ; il ne plaide pas et ne juge pas. (*Note de l'auteur.*)

— Ma foi, mon cher Altier, tu me fais plaisir de me dire cela. Est-ce que la personne a des goûts particuliers ? Serait-elle un peu piétiste, par exemple ? Tu dois le savoir, toi qui es un garçon sage et pieux.

— M^{lle} Betsy Carraud est très franche et très droite de caractère, je le crois tout à fait. Quant à ses besoins religieux, elle n'en montre pas de bien avancés. Elle te le dirait elle-même, si tu avais l'occasion de lui en parler.

— Je te remercie, mon cher ami. Ce que nous venons de dire restera enterré entre nous deux. Si seulement je savais comment m'y prendre pour ne pas aller à cette école militaire ! Juge un peu : deux mois de service actif, et être instructeur de recrues ! C'est gentil, ça ! Pour moi, c'est une perte d'au moins mille francs, sans parler de mon peu de goût pour ce métier.

— C'est bien possible ; mais, cette perte, tu peux, mieux que d'autres, la supporter. S'il me fallait abandonner mes occupations pendant deux mois, en été surtout, je serais bien plus à plaindre que toi. Et les pauvres, les tout à fait pauvres qui ont famille ? ce sont ceux-là que le service militaire atteint cruellement. Tu aurais dû entrer dans les dragons ; le temps du service y est moins long que dans l'infanterie.

— Oui, c'est encore une autre misère : Dans les dragons, on a bien vite estropié un cheval de quinze cents francs ; et puis, pour dire la vérité, je n'aime pas à monter le cheval. Il m'en faut un qui aille ventre à terre au char, comme la Fanny qui mange son avoine là dehors, mais pour la selle, merci ! je n'en veux point. — Tu as fini ton café ?

— Oui.

— Pourquoi ne bois-tu pas ce petit verre ?

— Je n'aime pas l'eau-de-vie.

— Elle est bonne, pourtant. C'est du vrai cognac. Ayant dit ces derniers mots, Stirlin jeta une pièce de monnaie sur la table, appela l'hôtesse, se leva et vint à la porte de la grange où la patiente Fanny léchait les parois de sa mangeoire. Son maître lui passa la bride, la fit reculer jusqu'au milieu du chemin, alluma un nouveau grandson, donna une poignée de main à Frank et grimpa sur le banc. À l'instant, la jument partit comme un trait, faisant voler en l'air la poussière, et le bruit du char ressemblant au roulement d'un tonnerre lointain.

CHAPITRE IX

LES ÉPINES DE CARDONS.



Demeuré seul devant l'auberge, Frank revint chez lui pour y prendre ses outils et se rendre à son travail. Comme Numa et Pierre, il préparait aussi le carré de terrain où il voulait mettre ses légumes d'hiver et le chanvre qu'il semait chaque année. Dans tout le village des Praslies,

Frank était le seul propriétaire qui cultivât des cardons de Tours, excellent légume qui se conserve jusqu'au printemps, si on peut le tenir au frais, enterré dans un endroit où la gelée ne pénètre pas. Cette plante forte et rustique exige peu de soins pendant son développement. Il lui faut un sol gras, profondément remué, et l'espace nécessaire à la projection de ses grandes côtes épineuses, terminées par des feuilles découpées, d'un vert glauque, et ressemblant à celles de l'artichaut. Le cardon ne supporte guère la transplantation des jeunes serais ; il veut naître et grandir à la place où la graine a été déposée. Une seule plante venue à bien peut fournir des côtes pour un plat de moyenne dimension. — Ce que je dis là n'engagera guère les campagnards à cultiver ce légume : les uns redoutent ses piquants, les autres n'aiment pas les innovations ; la plupart manquent de l'emplacement nécessaire pour mettre les cardons à l'abri des gelées. Mais il est pourtant possible que quelqu'un essaie. S'il réussit, — ce qui est presque certain, — que sa femme porte ses cardons au marché, lorsque les légumes sont rares ; elle en fera un bel argent. Mieux encore, si cela leur plaît, ils pourront s'en régaler en hiver, le dimanche, avec le pot-au-feu traditionnel.

Quel rapport cette explication maraîchère peut-elle avoir avec la disposition actuelle de Frank Altier ? Pas même l'ombre du plus petit, pensera le lecteur. Eh bien, le lecteur se trompe. Si, comme moi, depuis tantôt quarante ans, il semait et récoltait des cardons, il

aurait dû, plus d'une fois, arracher les épines dont ses mains étaient piquées et qui restaient souvent plusieurs jours dans les chairs avant d'être découvertes, puis sorties de leur cachette avec la pointe d'un canif. Ces épines sont presque invisibles, grâce à leur ténuité ; mais leurs dards barbelés ne lâchent pas prise facilement. On sent bien où l'épine est entrée, on met le doigt dessus, et toutefois il semble qu'il n'y ait rien à extraire d'une telle place, qui pourtant ne laisse pas d'être douloureuse. On peut éviter ces piqûres au moyen de mitaines de cuir. Moi qui n'en ai pas, je me suis fabriqué de grandes pinces courbées en dedans, qui embrassent et enserrant toute la plante, pendant qu'un ouvrier la lie avec un osier. — Mais allons à ce que je veux dire.

La question d'Emmanuel-André Stirlin avait été pour Frank comme une épine de cardon. Au lieu de le piquer à la main, elle s'était plantée bel et bien dans le cœur et y tenait encore, lorsque notre garçon eut repris son travail interrompu dans le milieu du jour. Il sentait que, sans y avoir d'abord pris garde, sa pensée était allée trop souvent à la rencontre de Betsy, et que, malgré toutes ses protestations intérieures, la jeune et belle héritière lui était plus chère qu'il ne l'avait cru et qu'il ne l'avait voulu. C'était une découverte terrible qu'il venait de faire, une rude épine qu'il fallait arracher, car, à moins d'un miracle qui certainement n'aurait pas lieu, la petite-fille de Numa Carraud ne pouvait lui être destinée. On la lui donnerait telle qu'il la connaissait, — et l'aimait, chose bien contradictoire, — qu'encore il ne pourrait l'épouser, sentant parfaitement qu'elle ne partagerait ni sa foi, ni ses espérances de chrétien, ni ses principes dans l'éducation d'une famille. La base de la vie de Betsy, si charmant que fût son caractère, n'était pas la même que la sienne à lui. Ils ne pourraient ensemble ni prier, ni s'encourager, ni se comprendre sur une foule de choses où l'âme est en première ligne. Et les enfants qui voient tout, surtout les dissentiments de leurs parents, comment seraient-ils élevés dans une telle atmosphère ? Non, le meilleur parti à prendre, quelque douloureux qu'il fût pour Frank, c'était d'arracher immédiatement cette épine invisible, afin de n'en plus sentir la moindre atteinte. « Aveugle folie dans laquelle je suis tombé à mon insu ! se dit-il. J'ai cru être fort, et je suis faible ; maître de moi-même et de mes sentiments, et j'en suis presque l'esclave. Non, rêve insensé, laisse-moi ! Jamais, jamais M. Carraud ne me donnerait sa petite-fille. C'est une chose impossible, et ce qui ne l'est guère moins, c'est qu'un jour Betsy et moi nous pensions de même sur nos intérêts éternels. Que ce soit donc fini, tout de bon fini. »

À la suite de ce monologue intérieur, la sueur décollait du visage de

ce jeune homme. L'idée seule que Betsy allait être demandée en mariage par un prétendant riche qui serait accepté, avait amené dans le cœur de Frank le combat dont nous venons d'être témoins. Malgré le détour imaginé par Stirlin, pour lui donner le change, Frank avait parfaitement compris que le boucher parlait en son propre nom. Et tandis qu'on ne se doutait peut-être de rien à la Sizeronne, Stirlin, de son côté, prenait l'avis de son père et de sa mère, et Frank se jugeait comme coupable, quoiqu'il fût bien innocent.

Cependant, chez les Carraud, quelqu'un s'était aussi préoccupé de la visite d'Emmanuel Stirlin. C'était Pierre. Il n'avait pas lancé pour rien son mot sur le caractère de Betsy, et bien qu'il eût plaisanté en le disant, c'était après réflexion qu'il avait fait cette espèce de sortie. — Le lendemain matin, voyant Betsy près de l'écurie, il l'appela :

— Viens voir un moment ici ; j'ai quelque chose à te dire.

Betsy vint se placer dans l'allée, derrière un boeuf que Pierre étrillait.

— Que me voulez-vous ? lui dit-elle.

— Ce M. Stirlin qui est venu hier me trotte par la tête : je crains qu'il ne revienne chez nous. Pourquoi as-tu été comme ça gentille avec lui ?

— Mais, qu'est-ce que ça fait, mon pauvre Pierre ?

— Ça fait beaucoup. J'aurais préféré que tu lui fisses une mine de vinaigre. Enfin, s'il te demande, je compte que tu le refuseras.

— Il ne veut pas du tout me demander, tranquillisez-vous. Et d'ailleurs, je ne voudrais pas devenir la femme d'un boucher, quelque honorable qu'un boucher puisse être.

— À la bonne heure. Cette idée m'a tracassé durant toute la nuit. Si tu te maries bientôt, comme je l'espère, tu dois absolument rester ici.

— Je ne me marierai pas de longtemps, mon brave Pierre, et peut-être que je resterai vieille fille.

— Oui, ce serait quelque chose de beau ! Rester vieille fille, ça ne se peut pas, ni pour toi, ni pour aucun de nous, ni pour les affaires de la maison. — Maintenant que tu as posé le deuil, je m'attends à voir arriver une troupe de prétendants étrangers, qui nous embêteront de leurs vanteries. Tiens-toi sur tes gardes et ne les écoute pas. Sans aller loin, il se trouvera bien quelqu'un qui vaudra mieux que ces beaux messieurs.

— Je vous remercie de l'avis, Pierre ; mais je vous assure que je ne connais aucun garçon qui pense à moi.

— C'est possible ; mais cela viendra assez. Seulement, prends garde à M. Stirlin. Je n'aime pas les gens qui mettent leurs bottes sur le pantalon. Maintenant, va seulement à tes affaires, et garde pour toi ce que je t'ai dit.

Betsy quitta l'étable avec un air plus sérieux qu'elle n'y était entrée. Est-ce que le discours de Pierre lui avait aussi planté au cœur quelque petite épine de cardon ?

Le jeudi, vers le milieu du jour, un des garçons d'Emmanuel Stirlin arrivait à la Sizeronne, au trot précipité de la jument Fanny. Sautant à bas du char, il dit qu'il venait chercher le mouton de Pâques acheté par son maître le lundi précédent. Pierre se trouvant là, le pauvre Robin eut bientôt les jambes liées par une corde. On emplît de paille les échelles du char, et l'animal y fut déposé sans pousser la moindre plainte. Savait-il où il allait ? Heureusement les animaux destinés à la boucherie ne connaissent pas les angoisses que la terreur de la mort donne à presque toute créature humaine. Ils n'ont pas conscience du mal comme nous, et la responsabilité d'une vie de révolte contre Dieu ne vient pas les écraser de son poids redoutable, au moment du départ. Les animaux sont nés, ils ont vécu, bu et mangé ce qu'on leur a donné ou ce qu'ils ont pris ; ils s'en vont à leur sort final, et c'est tout. Pour l'homme, ce n'est pas tout. L'être invisible qu'il porte en lui et qui n'est autre que la voix de Dieu, se lève alors et se dresse de toute sa hauteur devant le mourant. Il faut bien que celui-ci l'entende et l'écoute. Heureux l'homme qui peut lui répondre par la parole même de Jésus : « Je suis en paix ; mes péchés me «ont pardonnés. »

Betsy ne vint pas dire adieu au mouton, de peur qu'une caresse de sa main ne lui fût douloureuse. Au moment de partir, et comme le grand-père était là, le domestique ouvrit son portefeuille et en tira une lettre qu'il devait remettre, dit-il, à M. Carraud. Celui-ci la prit et la mit dans sa poche, sans l'ouvrir. Pierre ne dit rien, mais il avait tout vu et, d'avance, tout compris. « Les bouchers, pensa-t-il, n'écrivent pas pour des noyaux de cerises. Il y a certainement dans cette lettre quelque grosse affaire à traiter. »

Voici ce que disait Emmanuel-André Stirlin :

« A monsieur Carraud, propriétaire à la Sizeronne

» Monsieur,

» La vue de mademoiselle votre petite-fille et celle de votre intérieur de famille où j'ai reçu un si aimable accueil il y a trois jours, me décident à la démarche actuelle.

» Encouragé par mon père et ma mère, je prends la liberté de vous demander l'autorisation de prétendre à la main de M^{lle} Carraud, et, dans ce but, de pouvoir me présenter de nouveau dans votre si respectable famille, dont je désire devenir membre. — Quant à ma position, vous pouvez la connaître d'après ce que j'ai eu l'honneur de vous en dire moi-même lundi dernier. J'ajouterai que nous ne

sommes que deux enfants, moi l'aîné, et mon frère Melchior qui fait des études d'ingénieur. M^{lle} Carraud devrait naturellement, si j'avais le bonheur d'être accepté par elle, venir s'établir chez moi et s'installer au comptoir ; mais elle aurait toujours char et cheval à sa disposition pour visiter sa famille et, comme je-vous l'ai dit, toute liberté d'employer le dimanche selon ses goûts.» Dans l'attente d'une réponse bienveillante, je vous présente, monsieur, l'assurance de ma plus haute considération.

» EMMANUEL-ANDRÉ STIRLIN. »

Une seconde lettre incluse dans l'enveloppe contenait ce qui suit :

« A mademoiselle Carraud.

» Très chère et honorée mademoiselle,

» Je n'ai pu vous voir sans vous aimer ; et depuis que j'ai été reçu si aimablement chez monsieur votre grand-père, j'ai pensé continuellement à vous. Je serais le plus heureux des hommes si vous me permettiez d'y penser toujours et de me dévouer à votre bonheur. — Dans l'attente d'une réponse que j'appelle de tous mes vœux, je demeure, très chère et honorée mademoiselle, votre tout dévoué serviteur

» EMMANUEL-ANDRÉ STIRLIN. »

Entré à la maison, dans la chambre où se tenaient ses sœurs et Betsy, Numa lut d'abord sa lettre à voix basse, puis il la posa tout ouverte sur la table devant les tantes. Après cela, il donna à Betsy la sienne ; elle vint la lire vers la fenêtre, et la mit ensuite à côté de l'autre, dont les deux sœurs avaient déjà pris connaissance.

Aucune des quatre personnes ne disant mot, Numa rompit le silence au bout d'un moment.

— Oui, dit-il, voilà une chose à laquelle je m'attendais bien un peu. Elle n'a rien que d'honorable de la part de ce jeune homme. Seulement, sa proposition peut-elle convenir à Betsy et à nous tous ? Qu'en pensez-vous ?

— Parle, Betsy, dit la tante François.

— Après vous, mes tantes, s'il vous plaît.

— Tu es pourtant la première en cause, dit la tante Méry.

— Sans doute, mais j'ai besoin de vos avis, tout premièrement. Donnez-moi le vôtre, tante Méry.

— Eh bien, dit celle-ci en baissant un peu les yeux et ramassant avec une main les miettes de pain restées sur la table, j'avais espéré, depuis quelque temps, que Betsy épouserait un pasteur et

non un boucher.

— Un pasteur! interrompit Betsy. Moi, épouser un pasteur! Y pensez-vous, ma tante? Serait-ce là ma place? Ai-je reçu l'instruction, l'éducation nécessaire? Suis-je douée pour être la femme d'un pasteur, moi qui n'ai pas de convictions chrétiennes? En ayant une pareille idée, vous vous moquez vraiment de moi.

— Mais non, ma chère. Un pasteur te serait si utile pour t'éclairer; il nous ferait tant de bien à tous et pourrait, même d'ici, conduire la paroisse.

— Ne parlons pas d'un pasteur, ma tante; je m'y oppose formellement. Vous, tante François?

— Moi, ma chère enfant, je pense que c'est toi qui dois décider. Ce que j'aimerais, c'est qu'en te mariant, tu ne changeasses pas de position, et que tu pusses rester avec nous tous.

— Et vous, grand-père?

— Moi, je suis pour qu'on réfléchisse jusqu'à demain: non, jusqu'après Pâques. Rien ne presse pour répondre. M. Stirlin est d'ailleurs bien assez occupé à sa boucherie ces jours-ci, et c'est plus honnête de prendre le temps de la réflexion.

— Eh bien, attendons jusqu'à lundi prochain, dit Betsy. Mais déjà aujourd'hui, je puis vous dire, mes chers parents, que je suis décidée à rester ici, dans le cas où je me marierais. Et si je dois demeurer vieille fille, c'est encore ici que se continuera ma vie, et ici qu'elle s'achèvera. Comme je suis encore très jeune, sans grande expérience, rien ne presse pour m'engager dans de nouveaux devoirs si importants, et perdre ma liberté. Il est évident que vous ne direz pas cela, grand-père, dans votre réponse à M. Stirlin. Vous lui expliquerez seulement que je désire ne pas changer de position et que je me sens faite uniquement pour vivre à la campagne; puis vous le remercirez de l'honneur qu'il me fait en pensant à moi.

— Tu lui répondras toi-même.

— Non, grand-père.

— Non: pourquoi non?

— Parce que c'est à vous qu'il s'adresse le premier.

— Tu me feras un brouillon de lettre?

— Si vous voulez. — Maintenant, je dois vous dire que quelqu'un m'avait déjà prévenu de ce qui arrive.

— Qui est-ce? demanda le grand-père d'un ton courroucé.

— Notre ami Pierre, sans le nommer.

— Voyez-vous ça! dit le vieux Numa: il est fin comme l'ambre, bien qu'il n'ait pas l'air d'y toucher.

— Il ne faut pas lui en faire un reproche, dit Betsy.

— Je n'y pense pas seulement ; mais je trouve pourtant qu'il met le nez dans nos affaires souvent plus qu'il ne devrait.

— C'est possible, reprit Betsy ; mais ce qu'il en fait n'est certainement pas par intérêt. C'est que vraiment il nous aime.

— Oui, toi, il t'aime, dit la tante Méry ; quant à nous autres, je n'en suis pas aussi sûre.

Sur ce dernier mot de la tante, — qui certainement n'avait pas raison à cet égard, — le conseil de famille fut terminé, et la séance levée.

CHAPITRE X

PÂQUES.



Le jour du vendredi saint, Frank se rendit au culte avec l'intention bien arrêtée de participer à la sainte cène. Le temple de la paroisse était situé à vingt minutes de distance des Praslies, dans un grand village, chef-lieu du cercle et siège de la Justice de paix. Comme à l'ordinaire, c'était aussi le siège de plusieurs cabarets, outre l'auberge communale où se tenaient les séances des autorités. La population laissait à désirer à bien des égards. Les ivrognes y étaient en bon nombre, les jeunes hommes assez dissolus. L'absinthe, le bitter et autres liqueurs pernicieuses, commençaient à y être d'un usage habituel. Les filles n'étaient pas mal vaniteuses, bien qu'il y eût sans doute, parmi elles et parmi les garçons, d'honorables exceptions. Les femmes avaient la réputation d'être cancanières, se jalousant les unes les autres, peut-être plus qu'ailleurs : deux ou trois buvaient, au point d'être parfois relevées devant leur porte. Il est vrai (ce qui est, hélas ! encore plus triste) que ces femmes étaient âgées, décrépites, souffrant peut-être de vieilles fatigues qu'elles avaient essayé de conjurer en prenant d'abord un verre de vin, puis deux, puis la bouteille entière. Leurs figures devenaient immondes, quand elles se mettaient dans un état de complète bestialité.

Aux Praslies, pareille chose n'existait pas. Tonin Carcaille, quand il y séjournait, était peut-être le seul homme qui dépensât au cabaret tout ce qu'il gagnait ; mais c'était encore cela de trop. Pour lui, le pli était tellement pris qu'il devenait impossible de le défaire, à moins qu'une puissante conversion n'en fit un homme nouveau, régénéré par la foi et par la puissance du Saint-Esprit. Un changement si radical se produit parfois chez des individus dont la nature morale n'est pas complètement morte et qui se sentent aidés, encouragés par des

âmes charitables à rentrer dans le bon chemin. C'est alors un beau spectacle que celui d'un homme revenu à la modération, rendu capable de renoncer à une passion abrutissante et fatalement mortelle. Mais de tels cas de relèvement sont bien rares, tant l'homme est faible et le vin puissant.

La population du village des Praslies était donc plutôt sobre que le contraire ; mais les besoins religieux n'y étaient pas plus vivants qu'ailleurs. L'indifférence pour le culte y était générale. À part cinq ou six familles, presque toutes les autres vivaient sans Dieu et sans espérance au delà de ce monde. Les bourgeois des Praslies se seraient volontiers intéressés à une vie future, ils auraient certainement fait quelques sacrifices pour elle, s'ils avaient été sûrs d'y recevoir des répartitions de bois, de beurre et de fromage, comme ils en avaient chaque année ici-bas. Mais travailler à son salut, par une conduite pure, exempte d'avarice ; glorifier Dieu en lui rendant le culte qui lui est dû, ne pas donner son cœur au monde, s'attacher à Jésus-Christ et le prendre pour son Sauveur, — faire tout cela en vue d'une éternité à laquelle on ne s'intéresse nullement, ce n'est pas possible et il n'en vaut pas la peine. Ce à quoi il faut penser avant tout, c'est au temps présent, c'est à se procurer la nourriture qui périt. À quoi bon se préoccuper de celle qui subsiste jusque dans la vie éternelle ! Et pourtant il faudra mourir, mourir bientôt, très certainement. Et après la mort, suit le jugement.

Un de mes amis ne pouvait s'empêcher de faire ces réflexions un dimanche matin en venant du culte public. Passant devant l'auberge, il y compta dix-sept jeunes hommes, tous en brostous de laine, s'entretenant là de balivernes ou bayant aux corneilles. Aucun d'eux n'avait eu l'idée d'aller à l'église, et sans doute que leurs parents ne les avaient point engagés à s'y rendre. Quand une population *chrétienne* en est arrivée là, son christianisme est mort : ce n'est plus qu'une vieille défroque dont on s'affuble de temps en temps, pour la mettre au rebut dès qu'on rentre chez soi.

Depuis sa rencontre avec Emmanuel Stirlin et la résolution qu'il prit le même jour, relativement à la découverte intime qu'il venait de faire, Frank avait passé de mauvais moments. La nécessité de s'examiner l'avait conduit à la conviction que son cœur était engagé déjà profondément, là où il le croyait la veille assez libre encore. Mais il avait lutté avec énergie, et il espérait bien obtenir sur lui-même, avec le secours de Dieu, une complète victoire. — D'abord, il avait eu l'idée de s'abstenir de communier. Il lui semblait qu'il ferait mieux ainsi, puisque son esprit avait été occupé de lui-même, bien plus que du sentiment de la grâce de Dieu. Mais bientôt il revint à une pensée plus juste et plus

simple. Il se dit que le Seigneur le connaissant à fond, rien ne pouvait lui être caché ; puis, sa conscience l'approuvant dans sa lutte, pourquoi se priverait-il d'un acte de communion plus intime avec son Sauveur ? Annoncer la mort de Jésus dans la fraction du pain, jusqu'à ce qu'il vienne, c'est un devoir pour tout chrétien qui n'est pas en état de chute et qui sent la foi vivre en lui. Donc, toute réflexion faite et cet examen de conscience terminé, Frank se décida à participer au sacrement de la sainte cène. Pierre fit de même ; la tante Méry se réserva pour le jour de Pâques. Numa, bien que foncièrement matérialiste, communierait aussi ce jour-là. Ne pouvant marcher aussi loin à cause de son oppression, la tante François resterait à la maison. De toute la famille, Betsy serait la seule qui, par manque de conviction, ne s'approcherait pas de la table du Seigneur.

Au retour du culte, le vendredi, Frank se trouva seul en chemin avec Lydie Martin. Lydie était en robe de soie noire, présent de la maîtresse chez laquelle elle avait servi. Cette robe, beaucoup moins historiée que celle du dimanche précédent, lui allait fort bien et faisait paraître encore plus à son avantage la taille élégante de la ci-devant femme de chambre. Les cheveux artistement arrangés en arrière du petit chapeau que nous connaissons, laissaient bien voir leurs boucles naturelles, mais ne flottaient pas sur les épaules. C'était déjà un progrès. De jolies bottines, des gants noirs, et l'ombrelle en question, complétaient le costume de Lydie Martin. Sa vieille mère, veuve peu fortunée, se contentait d'une robe de milaine qu'elle portait pendant six mois, du 1^{er} novembre au 1^{er} mai, et pour les autres six mois une robe d'indienne lui suffisait. Le frère de Lydie, renonçant à l'agriculture, s'était établi dans une ville où il avait un commerce de vins et de liqueurs.

Lydie avait cent pas d'avance sur Frank dans le chemin ; le voyant venir, elle s'arrêta pour l'attendre et marcher de compagnie. Ils se saluèrent par un bonjour amical.

— Quelle excellente prédication nous avons eue ! n'est-ce pas ? dit Lydie.

— Oui, certainement.

— Quoique bien jeune encore, M. Tournefort a déjà une grande connaissance du cœur humain, continua Lydie ; on voit qu'il est profondément pieux. Quel âge penses-tu qu'il ait ?

— Peut-être vingt-huit ans.

— J'aurais cru vingt-cinq à vingt-six seulement.

— C'est possible. — Comment va ta mère ?

— Pas bien ces jours-ci. Elle a de la peine à respirer ; l'arrivée du printemps l'éprouve toujours. Et puis, elle se fait du souci pour

mon frère.

— Est-il malade ?

— Non, il jouit d'une bonne santé ; mais tu sais peut-être, mon cher Frank, que mon père l'avait cautionné pour une assez forte somme. Ma mère craint toujours que Raoul ne fasse de mauvaises affaires, qu'il n'éprouve des pertes dans son commerce, tu comprends. Dans ce cas-là, notre petit bien en pâtirait.

— Est-ce qu'il n'y aurait pas moyen d'éteindre ce cautionnement ?

— Mon frère dit qu'il payera la dette, dès qu'il aura gagné suffisamment. En attendant, nous sommes, ma mère et moi, parfois bien tourmentées. Je te prie de n'en pas parler : tu me le promets, n'est-ce pas ?

— Je n'en dirai absolument rien. Mais il faut tâcher que ton frère libère au moins ta part de responsabilité.

— Sans doute ; je compte le lui demander. Et ta bonne grand'maman, comment va-t-elle ?

— Passablement, je te remercie.

— Je l'aime tant, si tu savais. Oh ! si elle venait à être malade, je viendrais la soigner. Tu me le dirais, n'est-ce pas ? Je serais si heureuse de me rendre utile de cette manière.

— Je t'en suis reconnaissant, Lydie.

Arrivés au village, les deux jeunes gens allaient se quitter, lorsque Betsy, sortant d'une maison au bord de la rue, se trouva en face d'eux.

— Eh ! bonjour, chère, lui dit Lydie, en se précipitant à sa rencontre. Que je suis heureuse de vous voir ! Vous n'êtes pas venue à l'église ?

— Non. Bonjour, monsieur Frank, dit Betsy répondant au coup de chapeau de celui-ci ; — non, j'accompagnerai ma tante Méry après-demain.

— Nous avons eu une si excellente prédication, continua Lydie.

— Je vous en félicite.

— Comment se porte ma marraine ? demanda Frank.

— Assez bien aujourd'hui, sauf l'oppression. Elle m'a dit de vous faire ses amitiés, si je vous rencontrais. Je vous les fais.

— J'irai après-demain lui lire quelque chose, si cela lui convient.

— Elle en sera reconnaissante. Adieu.

Se ravisant, elle revint sur ses pas et dit à Frank :

— Le pauvre vieux Alberti est bien souffrant et tout triste. Allez le voir, vous qui pouvez lui donner des consolations.

— Merci de m'y faire penser, dit Frank ; j'irai cette après-midi.

Lydie se dirigea du côté de leur maison ; Frank entra chez lui, et Betsy, d'un pas ferme et léger, regagna le chemin de la Sizeronne. Cette soudaine rencontre et la bonne action que Betsy venait de faire

en visitant un vieillard malade, auquel sans doute elle avait apporté quelque cordial fortifiant, rappelèrent à Frank qu'il devait ne pas se croire trop sûr de lui-même en fait de facile victoire. Puis, il y avait aussi, entre Lydie et Betsy, une différence capitale en faveur de cette dernière, bien qu'elle ne portât pas une robe de soie et des cheveux bouclés. Et pourtant, malgré ses airs prétentieux, Lydie Martin était à bien des égards une bonne et aimable fille.

Le jour de Pâques, Frank arriva chez sa marraine, vers les deux heures de l'après-midi. La journée était splendide, ce qui ne se voit pas toujours à pareille époque de l'année. À Pâques, il y a souvent un retour d'hiver, parfois même des glaçons autour des fontaines. Cette fois-ci, c'était un ciel pur, un soleil éclatant, des fleurs partout dans les prairies. — Frank lut à sa marraine un excellent morceau dans le dernier numéro de la *Feuille religieuse du canton de Vaud*. C'était traduit de l'allemand, nourri d'une forte sève chrétienne, dans une forme originale et pittoresque, qualité qu'on ne trouve pas toujours dans les journaux simplement religieux. — Quand la lecture fut terminée, la marraine et le filleul, seuls cette fois, causèrent encore un moment.

— Je te trouve l'air plus sérieux qu'à l'ordinaire, dit M^{me} François. As-tu des soucis, des inquiétudes ?

— Non, Dieu merci. Ma grand'mère est en bonne santé ; je me porte bien ; je n'ai pas de dettes. Mais je me sens vieux, et ce sentiment déteint probablement sur mon expression habituelle.

— Vieux ! c'est pour badiner que tu dis cela. Mais tu as positivement quelque chose d'un peu triste aujourd'hui.

— C'est possible. J'ai beaucoup réfléchi à ma position cette dernière semaine.

— As-tu peut-être l'intention de te marier ?

— Moi ? pas du tout ; j'ai plutôt l'intention contraire.

— C'est-à-dire de rester vieux garçon toute ta vie ?

— Oui.

— Mon cher enfant, tu aurais tort, à mon avis. Il n'est pas bon à l'homme d'être seul, et à toi moins qu'à beaucoup d'autres. Du reste, il paraît que cette idée du célibat n'est pas personnelle à toi seulement, car voilà notre Betsy, — je puis bien te le dire parce que tu n'en parleras pas, — oui, la voilà qui nous affirmait vendredi la même chose. Dans sa position de fille unique et de dernier membre d'une famille, ce serait un grand chagrin pour nous tous.

— Je le comprends. Est-ce qu'elle a été demandée dernièrement ?

— Oui, même tout dernièrement. Mais elle est décidée à refuser ; ceci, Frank, absolument entre nous.

— Soyez sans crainte. À qui en parlerais-je ?

— À personne, je le sais bien ; aussi est-ce pour cela que je t'en informe. — La voici justement.

Betsy heurtait à la porte et entra aussitôt.

— Je viens vous dire que le café est prêt, ma tante. — Bonjour, monsieur Frank, ajouta-t-elle d'un air froid, auquel celui-ci n'était pas habitué. Avez-vous été voir mon pauvre malade ?

— Oui, sans doute, et il m'a dit combien vous êtes bonne pour lui. Je vous en suis reconnaissant.

— Reconnaisant ! de quoi, je vous prie ? Je ne remplis pas même, en le visitant, la moitié de mon devoir. Que fait Lydie Martin ? l'avez-vous vue aujourd'hui ? Elle n'était pas à l'église.

— Non, je ne l'ai pas rencontrée depuis vendredi, lorsque vous veniez de chez Alberti.

— Qu'elle était vraiment belle et bien mise ! N'en avez-vous pas été frappé ?

— Moi ? pas du tout. Je vous prie de croire, mademoiselle Betsy, que je ne m'occupe ni de sa figure ni de sa toilette.

— Eh bien, je l'ai trouvée extrêmement bien, parce qu'elle était plus simple et mieux mise que dimanche passé. — Mais venez donc, ma tante, et engagez votre filleul à prendre avec vous une tasse de café.

— Merci, répondit Frank, du même ton froid que Betsy avait pris avec lui en commençant. Ma grand'mère aura fait du café, et m'attend sans doute.

Il descendit après la tante et la nièce, les salua au bas de l'escalier et s'en retourna chez lui.

À quoi pensait-il en chemin ? Il ne me l'a pas dit ; mais, si vous le permettez, mon cher lecteur, je vous ferai part de mes impressions sur le jour de Pâques. Je tâcherai d'être court.

Qu'est devenue pour nos populations cette grande fête chrétienne ? Un simulacre de ce qu'elle devrait être. Communier, le matin, — ceux qui communient encore ! — à midi, faire un bon repas de bœuf aussi gras que possible ; plus tard, flâner sur la place publique ou boire bouteille au cabaret, pendant que les enfants roulent des œufs sur l'herbe et les mangent à mesure qu'ils se cassent. — Pâques est un jour où l'on tâche de se bien nourrir, mais où peu de personnes pensent à sa véritable signification. Dans les villes, c'est la même chose, peut-être pis encore. Et pourtant, la résurrection de Jésus n'est-elle pas la pierre angulaire du christianisme ? La certitude qu'il a triomphé de la mort, n'est-elle pas pour nous le gage certain de notre résurrection ? Sans la résurrection de Christ, l'Évangile n'est plus qu'une affreuse tromperie.

Eh bien, aujourd'hui, la fête de Pâques, comme, hélas! toutes les fêtes chrétiennes, ne dit presque plus rien au peuple. Elle le laisse froid, sans vie et sans joie. Vous ne rencontrez plus personne qui vous dise comme autrefois en vous saluant: « Réjouissons-nous, Christ est ressuscité. »

DEUXIÈME
PARTIE

CHAPITRE XI

MONSIEUR TOURNEFORT.



La fête de Pâques était passée, les bœufs gras mangés et tous les œufs cassés. Dans les prés en pente, le long des sentiers ou dans les chemins, on voyait encore des coquilles roses, violettes ou jaunes, qui témoignaient des jeux et des ébats des enfants, lors du dimanche en question. De la signification religieuse de la fête, il restait fort peu de chose. Comme précédemment, chacun retournait à son train de vie ordinaire, les gens actifs à leurs travaux de chaque jour, les buveurs au cabaret, les joueurs de cartes à leurs soirées. Messieurs les pasteurs avaient terminé l'instruction religieuse des garçons et des filles de seize ans ; ces jeunes gens ayant communié en habits neufs, entraient dans la vie avec toutes les aspirations de leur âge. La série des catéchumènes qui les suivait attendrait à l'automne, avant de reprendre le cours finissant à Pâques de l'année prochaine. Pour le pasteur, il y avait un temps de repos nécessaire, dont les élèves jouissaient encore plus que lui.

Le grand-père Numa, quelque ennui que cela lui causât, avait dû s'exécuter. Il fallait absolument donner une réponse à M. Stirlin. Lettre difficile pour le vieux paysan, qui certes eût bien préféré laisser la plume à d'autres, et aller tout de suite au plantage ou à n'importe quelle occupation avec Pierre. Il demanda un brouillon à Betsy, ne sachant, disait-il, comment expliquer poliment, honnêtement et clairement la chose en quatre mots. Pour la rédaction de ces sortes d'écrits, les femmes sont peut-être plus habiles que les hommes. Elles ont un tour d'esprit plus délié, plus souple, et ne disent pas les choses crûment, comme nous serions disposés peut-être à le faire. Betsy apporta donc à son grand-père une demi-feuille de papier, où on lisait ce qui suit :

« À M. Emmanuel-André Stirlin.

» Honoré monsieur,

» Quoique très touchés et reconnaissants de la proposition que nous avons reçue de vous par votre lettre du **, je viens vous annoncer que ma petite-fille est décidée à rester à la campagne. Un établissement à la ville ne pourrait lui convenir, et vous comprenez que, n'ayant pas d'autre enfant, nous désirons aussi qu'elle continue à demeurer avec nous. Malgré cette détermination, nous vous remercions sincèrement, honoré monsieur, d'avoir pensé à nous dans cette circonstance.

» Recevez, je vous prie, l'assurance de mes sentiments les plus distingués. »

— Ça me paraît long, dit Numa après avoir lu.

— Eh bien, faites la lettre plus courte, grand-père. Comment diriez-vous ?

— Je mettrais simplement :

« Monsieur Stirlin, nous avons reçu vos lettres. Ma petite-fille ne se décide pas pour l'acceptation. Il n'y a donc rien à faire. Nous vous remercions de la proposition. »

— Grand-père, ce serait très clair sans doute, mais bien sec. Il faut tâcher de lui causer le moins de peine possible. C'est toujours dur à un homme d'être refusé. Je crois qu'il vaut mieux choisir une forme plus douce. M. Stirlin nous a écrit d'une manière parfaitement convenable.

— Veux-tu le prendre ? tu as encore temps de te décider autrement.

— Non, je ne le veux pas. Mais, croyez-moi, grand-père, ne lui écrivez pas quatre lignes aussi sèches.

— Allons, c'est bon. Laisse-moi maintenant. J'en ai bien pour une heure, surtout si je vais me tromper en copiant et qu'il me faille recommencer.

La lettre fut mise à la poste, et Numa n'y pensa plus.

Au milieu de la semaine suivante, M. le pasteur Tournefort vint aux Praslies, dans l'intention de visiter quelques paroissiens. Il était à la cure depuis peu de temps et connaissait à peine cinq personnes dans ce village, qui faisait partie de sa paroisse, ainsi que deux autres, situés au nord et à l'orient de celui qu'il habitait. Informations prises chez le régent, il se décida, pour commencer, à visiter les veuves âgées. Ce fut chez la mère de Lydie Martin qu'il se rendit en premier.

— Je vous salue, mademoiselle, dit-il à Lydie qui vint ouvrir la porte. C'est bien ici chez M^{me} veuve Martin-Péclet ? Est-ce qu'elle peut

recevoir le pasteur ?

— Oui, monsieur. Veuillez prendre la peine d'entrer. — Maman, dit Lydie en introduisant M. Tournefort, voici M. le pasteur qui a la bonté de vous faire une visite. — Ma mère est souffrante ces jours-ci ; le printemps l'éprouve chaque année. Veuillez vous asseoir. Monsieur acceptera-t-il un verre d'eau chaude avec de l'eau de cerises⁷ ou du cognac ?

— Merci, mademoiselle ; je n'ai besoin de rien.

M. Tournefort s'assit et se mit à causer d'une manière intéressante et affectueuse. Lydie prit son tricotage pendant la visite du pasteur. De temps en temps elle le regardait, approuvant d'un signe de tête ce qu'il disait, ou l'appuyant d'une réflexion. — Sa visite terminée, le pasteur salua les deux femmes. Lydie l'accompagna jusqu'à la rue, où elle le remercia encore d'être venu, et lui tendit une seconde fois la main en l'assurant qu'elle et sa mère étaient heureuses d'avoir fait sa connaissance personnelle.

M. Tournefort était un jeune ministre vraiment pieux, non marié, ayant une instruction variée et solide. D'un caractère plutôt froid, peu ouvert, il se tenait dans une réserve prudente avec ses paroissiens et en général avec chacun. Assez d'hommes ont le défaut contraire. Ceux qui parlent beaucoup, ne sachant rien garder, sont peut-être plus aimables que les autres, mais il est certain qu'ils inspirent moins de confiance. Il faudrait être assez bien doué à cet égard, pour demeurer dans un juste milieu : ne pas trop causer, et pourtant oser dire que c'est dimanche, quand ce n'est pas samedi ou tel autre jour de la semaine.

M. Tournefort se rendit ensuite chez Frank Altier, qui arrivait justement du champ, sa bêche à l'épaule.

— Vous êtes M. Altier ? lui demanda le visiteur qui se nomma.

— Oui, monsieur.

— Puis-je faire une visite à madame votre grand'mère ?

— Je pense que oui ; veuillez entrer.

Posant son outil et renflant son brostou, Frank ouvrit la porte et présenta le pasteur à sa grand'mère, puis il le laissa seul avec elle et vint à ses affaires. — M^{me} Altier était une aimable petite vieille, très vive et encore bien allante. Elle se mit tout de suite à causer avec son hôte, comme si elle le connaissait depuis longtemps, le questionnant sur sa famille, sur la paroisse où il était suffragant précédemment et lui faisant, comme de juste, l'éloge de son petit-fils.

— Frank est un modèle de jeune homme, lui dit-elle, un vrai chré-

7 - NdÉ: Ou *kirsch*.

tien, et avec ça il a de l'instruction protestant dans la maison ; ils n'ont jamais cherché à m'attirer dans l'église catholique.

— Où alliez-vous au culte ?

— J'ai été entendre le sermon du curé plusieurs fois. Mais à l'ordinaire, je faisais mon culte moi-même. Il m'est arrivé assez souvent, à la salle de lecture et même chez M. Maurice De Clary, de lire un chapitre de la Bible à haute voix.

— Et l'on vous écoutait ?

— Certainement ; c'est-à-dire, monsieur, on écoutait l'Évangile.

— Oui, c'est ce que j'entends. Mais c'est remarquable assurément, — et bien rare en France dans le temps actuel.

— Le curé de Marzilleux-les Combes vit assez à part des autres prêtres de la contrée. Les cléricaux le tiennent pour un retardataire, pour un vieux gallican français. Mais il ne s'inquiète pas de cela et va son chemin d'après sa conscience.

— Puisse-t-il avoir beaucoup d'imitateurs ! — Adieu, madame ; je reviendrai, j'espère, vous voir bientôt, quoique vous n'ayez pas besoin de mes visites.

— Vous me ferez toujours plaisir.

— Adieu, monsieur Altier. Vous pouvez faire beaucoup de bien dans ce village.

— Je le voudrais, monsieur, mais le bien se fait difficilement, tandis que le mal se produit tout seul. Et puis, nul n'est prophète en son pays.

— Hélas, oui. C'est partout la même chose. Auriez-vous la bonté de m'indiquer où l'on prend le chemin de la Sizeronne ?

— Je vais vous le montrer, dit Frank, et je vous accompagnerai jusqu'à l'entrée de la propriété de M. Carraud.

— Ne prenez pas cette peine ; indiquez-moi seulement le chemin.

— Eh bien, quand vous aurez dépassé la cinquième maison après la nôtre, prenez la rue à droite. Vous verrez bientôt, en dehors du village, un assez grand bâtiment dans un pré fermé d'une haie. C'est la Sizeronne.

— Merci. Au revoir, monsieur Altier.

M. Tournefort avait ouï parler de la tante François, qui ne pouvait se rendre au temple, et il désirait aussi lui faire une visite.

Étant au jardin, Betsy le vit arriver près de la maison et s'empressa de le recevoir. Elle l'introduisit chez sa tante, après avoir averti celle-ci. Pendant que Betsy redescendait l'escalier, la tante Méry se hâta de donner un coup de torchon à divers meubles dont on avait déjà ôté la poussière.

Le pasteur fut reçu comme il le méritait, c'est-à-dire avec affection

et reconnaissance. La tante Méry avait eu soin de dire vite un mot à l'oreille de Betsy, comme celle-ci quittait la chambre.

Ayant peu de temps, le pasteur, au bout d'un moment, proposa aussi une courte lecture, comme dans les deux maisons d'où il venait. Puis, lorsque ce petit culte à trois fut terminé, Betsy revint, apportant un plateau avec de l'eau chaude et un flacon d'eau de cerises.

— Mille remerciements, mademoiselle, dit-il en regardant cette belle fille si attentive à le bien recevoir ; mais je n'ai besoin de rien. J'ai pris, il y a peu de temps, un verre de vin chez M. Altier, où j'ai été fort bien accueilli.

— Frank Altier est mon filleul, dit la tante François.

— Vraiment, madame. Eh bien, je crois qu'on peut désirer que tous les filleuls lui ressemblent. J'ai eu beaucoup de plaisir à faire sa connaissance et à causer avec lui, — c'est-à-dire à l'entendre causer, car j'ai dit moi-même peu de paroles. On sent qu'il y a de l'étoffe dans l'esprit et le caractère de ce jeune homme ; et au point de vue de l'instruction, il est plus avancé que beaucoup d'autres.

— Oui, reprit la marraine, c'est un brave garçon. Il vient volontiers le dimanche me faire une lecture.

— Il est un peu fier, dit la tante Méry, qui redoutait trop d'éloges pour Frank en présence de Betsy.

— Eh bien, mademoiselle, reprit M. Tournefort, je ne me suis pas aperçu de la disposition dont vous parlez. Mais un peu de fierté lui va bien, s'il en a, comme vous le dites. Je préfère cela au défaut contraire.

— Mais certainement dit la tante François.

Betsy était tout oreilles ; elle ne disait rien, mais son cœur battait probablement plus vite qu'à l'ordinaire.

M. Tournefort, s'étant levé, prit congé, mais non sans avoir regardé encore une fois Betsy, qui vint lui ouvrir la porte d'entrée, où elle le salua de son air digne et réservé, se gardant bien de lui tendre la main comme avait fait Lydie, et lui ne la tendant pas non plus.

CHAPITRE XII

UN CHAMP DE BATAILLE.



ers le milieu de mai, il y avait une foire au bétail dans un des gros villages de la contrée où se passe l'histoire que je raconte. On y conduisait les bœufs en assez bon état pour pouvoir être tués immédiatement et épargner ainsi à leurs propriétaires la dépense du foin que ces animaux auraient mangé jusqu'à la récolte prochaine, c'est-à-dire pendant un mois. En ce moment-ci de l'année, les fourrages secs sont rares, et il ne peut être question, pour beaucoup de paysans, d'en acheter une notable quantité. Ceux donc qui sont à court de foin et qui ont des bœufs, tâchent de les vendre. Puis on conduit aussi à la foire les vaches dont on veut se défaire, et celles dont on peut tirer un bon prix si elles sont prêtes au veau ou qu'elles aient mis bas récemment. Dans ce dernier cas, les amodieurs les achètent volontiers pour la saison de l'alpage. Enfin, on conduit à la foire les génisses et les petits bœufs d'un an qui peuvent tenter les amateurs. Les jeunes porcs destinés à l'élevage sur le Jura, sont aussi amenés en grand nombre. Tout ce gros et menu bétail est parqué dans une place publique, espèce de promenoir gazonné, qui pour la journée est transformé en un lieu peu agréable, où beuglent, crient et grognent les animaux, et où vendeurs et acheteurs ne font pas non plus une musique des plus agréables.

Frank Altier, qui avait deux vaches et voyait rapidement décroître sa provision de foin et de regain, s'était décidé à conduire la meilleure des deux à la foire. Elle avait fait le veau un mois auparavant ; l'autre vache avait assez de lait pour l'usage de la maison et pour un apport journalier à la laiterie du village. Frank passa donc une corde à la tête de la *Cocarde* et se mit en route avec elle vers les huit heures du matin. En même temps que lui, Pierre partait aussi pour la même

destination, avec les deux bœufs de son maître, celui-ci les trouvant trop lourds pour le service d'été. Le grand-père ne les accompagnait pas. Il avait pleine confiance dans son domestique, ayant arrêté avec lui le prix auquel les bœufs pouvaient être vendus. Seulement, il lui avait recommandé de tâcher d'être payé en or et non en billets de banque, surtout pas en billets allemands.

— S'il faut absolument recevoir des billets, lui dit-il, prends ceux de la Banque cantonale ou ceux des banques de Genève, mais ne m'en apporte pas qui viennent d'endroits inconnus.

— Et si l'on me propose des billets français ?

— Eh bien, prends-les en retenant 50 centimes par 100 francs.

Muni de ces instructions, Pierre partit avec les deux bœufs parfaitement bien étrillés, ayant les crins de la queue aussi blancs que la paille fraîche sur laquelle ils avaient reposé pendant la nuit.

Frank et Pierre se rejoignirent à quelque distance du village et cheminèrent ensemble jusqu'au champ de foire, c'est-à-dire, Frank suivant avec la vache, et Pierre marchant devant avec ses bœufs. Les deux hommes n'échangèrent que peu de mots en route ; ils durent se séparer complètement sur la place du marché, les bœufs devant être attachés d'un côté et les vaches d'un autre. Mais ils se promirent de se retrouver, dès que l'un des deux aurait terminé son affaire ; puis, si cela se pouvait, de revenir ensemble aux Praslies.

Frank venait à peine d'attacher Cocarde à une barrière, qu'un étranger s'approcha et lui demanda si la vache était à vendre et à quel prix. Frank répondit aux deux questions, après quoi l'amateur examina de près la bête, visita les cornes, tâta le pis, pinça le cuir en plusieurs endroits, tout cela en homme qui s'y connaît et en a l'habitude. Son examen terminé, il demanda d'où la vache venait. Frank exhiba le certificat d'origine.

— Très bien, dit l'étranger. Je vous offre dix francs de moins que votre chiffre ; cela vous va-t-il ?

— Si vous consentez à partager cette différence, dit Frank, j'accepterai.

— Soit, dit l'acheteur. C'est conclu. Voici des arrhes : 50 francs. Mais, au fait, pour ne pas y revenir, je vais vous payer le prix entier. Mon domestique va être là et emmènera la vache dans une écurie où elle sera mieux qu'ici. Quel est votre nom ?

— Frank Altier. Le vôtre, monsieur ?

— Julien Brévy ; je suis Français et j'habite Marzilleux-les Combes, si vous savez où est cet endroit.

— Sans doute ; et si vous pouvez me donner des nouvelles de la famille De Gary, vous me ferez plaisir.

— Vous m'étonnez, monsieur. D'où connaissez-vous le nom de mon beau-père ?

— J'ai habité Marzilleux-les Combes pendant cinq ans. N'avez-vous jamais entendu parler d'un jeune employé qu'on appelait *le protestant*, et qui était teneur de livres à la clouterie ? C'est moi, monsieur.

— Comment, c'est vous ! mais certainement qu'on m'en a parlé. Quelle singulière rencontre, et comme je suis content de l'avoir faite ! Nous causerons à midi. Vous dînerez avec moi à l'auberge, quand j'aurai terminé mes achats. Mon beau-père a fait l'acquisition d'un petit alpage dont j'ai la direction. Il nous manque une dizaine de vaches. Je suis venu ici pour les acheter, et il m'en faut encore cinq après la vôtre. Vous seriez bien aimable de m'aider à les trouver.

— Très volontiers. Permettez-moi seulement d'aller dire un mot à un homme avec lequel je suis venu. Je vous rejoins dans un instant.

— Parfaitement. Voici mon domestique. — Louis, emmenez cette vache vers les autres, dit M. Brévy. — Monsieur Altier, je serai un peu plus loin, là-bas, dit-il en indiquant la direction qu'il prenait.

Frank arriva bientôt à côté de Pierre, qui déblatérerait sur le prix des bœufs avec Emmanuel Stirlin, celui-ci ne voulant pas donner la somme demandée.

— Eh ! serviteur, ami Altier, dit le boucher. Où vas-tu comme ça, et que fais-tu ici ?

— Je viens dire à Pierre que ma vache est vendue. Je dois rejoindre mon acheteur et me trouver à l'auberge avec lui à midi.

— J'y serai aussi. Nous nous y reverrons. Si j'achète les bœufs, l'ami Pierre, vous viendrez dîner avec moi. Voyons : est-ce conclu comme je dis ?

— Non, monsieur Stirlin. Je ne suis pas autorisé à céder les bœufs pour moins de 1640 francs. Nous avons assez de foin ; je les ramènerai à la maison si je ne les vends pas.

— Eh bien, dit Frank, vous viendrez à midi, Pierre ?

— Si j'ai vendu, oui ; sinon, non.

Frank les laissa débattre leur prix et rejoignit à l'instant M. Brévy, auquel il fut utile pour ses achats. À l'heure fixée, les dix pièces de bétail étaient réunies dans une écurie, sous la garde du domestique venu avec M. Brévy et qui devait, aidé par un homme du village, les conduire à la gare la plus rapprochée, où elles seraient enwagonnées et dirigées jusqu'à Vallorbes le même jour. Tout était payé aux vendeurs. Pour le moment, et pendant que M. Brévy allait dîner avec Frank, on avait donné quelque chose à manger aux vaches, afin qu'elles n'eussent pas faim pendant le voyage.

Comme ils se mettaient à table, Emmanuel Stirlin et Pierre arri-

vèrent aussi. Ils avaient fini par se mettre d'accord sur le prix des bœufs, que le boucher prenait tout de suite. Pierre avait baissé de vingt francs, à cause de cette condition. — À cette grande table, où chacun pouvait prendre place et dîner pour 2 fr. 50 cent., il y avait bien une quarantaine d'hommes, venus un peu de tous les côtés. On y entendait traiter toutes sortes de sujets, depuis celui des petits cochons, jusqu'aux projets de loi en examen devant le pays ou seulement en préparation.

En face de Stirlin et de Pierre, deux messieurs causaient avec une certaine animation des déficits annuels dans les finances de l'état et des moyens d'y remédier. L'un des deux était pour l'impôt progressif, l'autre pour celui sur les successions en ligne directe. Pierre écoutait de toutes ses grandes oreilles, les deux interlocuteurs ne se gênant pas de présenter à haute voix leurs arguments.

— Je vous dis, moi, qu'on ne peut trouver l'argent que là où il est, affirmait le *progressiviste*; or, l'argent est dans les gros capitaux et les gros revenus.

— Avec votre impôt progressif, répliquait l'autre, vous consacrez une injustice et vous faites fuir les capitaux. Il n'y en a déjà pas trop dans le pays.

— Avec votre idée de frapper d'un impôt les successions en ligne directe, reprenait le premier, vous ferez passer la fortune du père ou de la mère aux enfants avant la mort des parents; et quand les décès de ceux-ci auront lieu, les valeurs au porteur auront disparu et les créances nominales seront subrogées. Vous ne trouverez plus que les immeubles pour votre impôt. Je vous dis qu'il faut en revenir à mon idée.

Pierre écoutait ces discours et bien d'autres en frémissant. Pour rien, s'il avait été excité et qu'il eût pris un verre de trop, il eût dit des injures à ces deux champions des dépenses publiques et de l'augmentation des impôts. Mais il se retint. M. Brévy et Frank causaient de la famille De Clary et de l'usine, sans perdre pourtant ce qui se disait dans leur voisinage. Tout à coup, Stirlin, s'adressant à son vis-à-vis, lui, dit :

— Vous êtes pour l'impôt progressif, monsieur ?

— Oui, certainement.

— Et vous, pour celui sur les successions en ligne directe ?

— Ya, monsieur Stirlin.

— Eh bien, moi, je suis contre les deux. En outre, je tiens la loi militaire fédérale pour très vexatoire et pour une source de dépenses ruineuses.

— Bravo ! dit Pierre. À votre santé, monsieur Stirlin. Je suis de

votre bord.

— Entendez-vous ce que dit ce paysan ? firent les deux discuteurs d'impôts nouveaux.

Et comme ils avaient fini de dîner et allumaient leurs cigares, Pierre reprit en posant son formidable poignet sur la table :

— Paysan, messieurs, oui, tant que vous voudrez, et même domestique de paysan. Mais cela n'empêche pas que je ne voie aussi clair que d'autres dans les affaires du pays, et que je ne paie à jour fixe mon impôt sur la fortune mobilière. J'ai donc le droit de dire aussi mon mot sur la question qui vous occupe. — Pour combler le déficit qui se continue et augmente d'année en année, vous voulez créer de nouveaux impôts. Et pourquoi ne pas diminuer les dépenses ?

— C'est impossible, reprit le *progressif*. On ne retourne pas en arrière ; le char de l'état ne peut être arrêté. Il faut de l'argent et on le prend où il est.

— D'accord, continua Pierre. Mais du train dont va le char, on risque de verser dans les fossés, le long de la route ; ou bien le cheval prend parfois le mors aux dents. Et alors, gare de devant ! Mais, puisqu'il faut de l'argent, prenez-le donc où on le réduit en fumée, comme vous le faites en ce moment ; prenez-le sur le vrai luxe, sur celui qui ne sert à rien, sur celui qui détruit la santé des jeunes gens, sur cette *militarerie* absurde qui les tue sans les envoyer à la guerre et qui vide bien plus qu'on ne le croit la bourse des parents. Mais sacrebleu ! dit-il en donnant un terrible coup de poing sur la table, ne venez pas faire payer l'impôt progressif à un domestique ayant travaillé pendant trente-deux ans pour avoir du pain dans ses vieux jours. Je suis ce domestique, moi qui vous parler messieurs. Est-ce que le cinquième millier de francs que j'ai gagné à la sueur de mon front comme les autres, vaut plus que les quatre premiers ? Pourquoi voulez-vous qu'il paye davantage ? Pourquoi ne frappe-t-on pas d'un impôt vingt choses inutiles ? Le tabac, par exemple. Voulez-vous que je le dise ? Parce qu'on a peur d'un tas d'individus, souvent rôdeurs des rues ou habitués des cabarets, lesquels ont toujours la pipe à la bouche ou le nez dans un verre. Voilà les citoyens auxquels on veut plaire en n'imposant pas le tabac. Je ne suis pas un savant et je n'entends rien à ce qu'on appelle, je crois, l'économie politique. Mais j'ai lu pourtant qu'en Angleterre, le pays le plus riche et le plus pauvre aussi de tout le monde, on dépense annuellement, pour le tabac, une somme plus considérable que celle qui sert à acheter le pain. N'est-ce pas une horreur ? Eh bien, vous qui êtes fumeurs, messieurs, pourquoi ne payeriez-vous pas cinq centimes de plus le cigare que vous brûlez en ce moment ? Il vous en coûterait vingt au lieu de quinze, et vous n'en

fumeriez pas un de moins.

Quant à l'impôt sur les successions en ligne directe, cela ne me regarde pas, puisque je suis un vieux garçon. Mais essayez seulement cet impôt ! Vous en ferez tant et tant, vous nous *embêterez* tellement avec toutes ces charges et toutes ces dépenses, que vous finirez par vous faire détester, ce qui n'est déjà pas mal en train dans les campagnes. — En avez-vous assez ? Je vous en dirais encore pendant une heure, s'il ne fallait pas détablir et s'en aller.

— On ne peut pas discuter avec vous, mon brave citoyen, dit le *progressif* ; néanmoins, je vous estime. Vous êtes un homme franc et courageux. À votre santé ! Nous voulons trinquer avec vous, malgré votre sortie.

Tout autour de Pierre, chacun se leva pour choquer son verre avec lui. M. Brévy en fit de même et ajouta quelques mots :

— Messieurs, dit-il, je suis étranger : Français, habitant le département du Jura, et républicain comme vous. J'aime beaucoup la Suisse et ses institutions ; mais je crains bien, avec cet honnête serviteur dont la courageuse franchise m'a fait plaisir, — oui, je crains que la Suisse ne fasse de pénibles expériences dans la voie où elle est entrée depuis quelque temps. Certains impôts, chez vous, sont plus lourds qu'en France. Un de vos compatriotes qui a habité Paris pendant longtemps, me disait qu'à Lausanne il paye juste cinq fois plus d'impôts qu'autrefois dans notre capitale. Je sais bien que la ville de Lausanne est dans une situation financière exceptionnelle, mais la disproportion est pourtant, vous l'avouerez, beaucoup trop considérable.

— Vous avez raison, monsieur, dit Stirlin. Mais quand les impôts sont décrétés, il faut les payer. Seulement, qu'on ne nous prenne pas encore la moitié de l'année pour nous apprendre à jouer au soldat, quand cela n'est pas nécessaire.

— Au soldat, reprit M. Brévy : hélas ! nous n'y avons que trop joué en France, et nous le payons cher aujourd'hui.

— Allons, monsieur Frank, dit Pierre, il nous faut partir, si vous avez fini.

— Oui. Adieu donc, monsieur. Mes compliments respectueux à MM. De Clary et à toute la famille. Si je le puis quelque jour, j'irai vous faire une visite.

— Nous y compterons. Dirigez votre voyage de noce de notre côté ; vous nous ferez plaisir. Je vous souhaite une bonne et aimable femme.

Frank et Pierre quittèrent la salle à manger, suivis de Stirlin, qui leur dit à la rue :

— Je vous annonce une nouvelle que vous communiquerez à qui de droit : celle de mon prochain mariage avec M^{lle} Morietty, fille d'un

de mes collègues de Genève. — L'ami dont je t'avais parlé, Altier, n'a pas trouvé grâce devant la personne en question, mais il n'a rien perdu au change.

— Je le félicite, dit Frank.

— Moi aussi, ajouta Pierre. Tout est bien qui finit bien. À une autre fois, monsieur Stirlin.

CHAPITRE XIII

UN DIPLOMATE EN BLOUSE.



u'elle était belle, cette journée de mai ! Les arbres en fleurs, les prairies brillant de la plus fraîche verdure, les bois se couvrant, s'emplantant d'un feuillage tendre, qu'aucun ouragan n'avait meurtri ou couvert de poussière, qu'aucun souffle brûlant n'avait durci ou desséché. Partout les oiseaux chantaient, les abeilles bourdonnaient, allant d'une fleur à l'autre avant de repartir comme un trait pour le rucher où de jeunes sœurs éclosaient par milliers chaque jour. — Tout en cheminant avec son compagnon dans leur retour aux Praslies, Frank admirait la nature et son doux épanouissement. Il y voyait surtout l'œuvre de Dieu, sa bonté envers l'homme, ses perfections infinies, et, comme dit la Bible, sa « puissance éternelle et sa divinité. » Plus d'une fois il s'arrêta pour faire remarquer à Pierre un détail poétique auquel celui-ci n'eût jamais songé. Et même tout en disant : « Oui, c'est bien beau, » on aurait pu supposer que Pierre pensait à autre chose. De temps en temps il tâtait son habit sous le bras gauche, pour s'assurer que le carnet contenant les billets de banque de Stirlin était bien dans sa poche. C'étaient des billets de la Banque du commerce de Genève, jaunes et neufs. Le vieux Numa les préférait à tous les autres, et pourtant ce n'était que du papier, comme les billets vaudois. — En passant à côté d'un pré en pente garni de cerisiers dont le branchage présentait une vaste nuée de blanches fleurs illuminées par le soleil, Frank dit à Pierre :

— Peut-on rien voir de plus admirable que cette pente fleurie ? Si les fruits viennent à bien, leur propriétaire aura pour longtemps à cueillir.

— Oui, répondit Pierre. Ce pré appartient à Jacotton, de Barins, qu'on voit là-haut parmi les noyers encore sans feuilles. On dit que, dans les bonnes années, il fait jusqu'à cent pots d'eau de cerises, qu'il vend 3 francs, 3 fr. 50 cent, le pot. C'est bien de l'argent ; mais il passe

là quinze jours avec ses deux garçons pour cueillir les cerises. Elles sont noires et petites : aucun de ces arbres n'a été greffé. Puis, quand il faut distiller tout ça, quinze autres jours sont nécessaires, sans parler du bois qui brûle sous la chaudière. Donc, tout n'est pas profit pour Jacotton. S'il arrachait les cerisiers, sous lesquels il ne pousse presque pas de foin, il aurait là une bonne récolte de fourrage, qui ne lui prendrait qu'une journée de travail ; et il pourrait ensuite s'occuper ailleurs. — Je trouve qu'il y a beaucoup trop d'arbres dans notre coin de pays. C'est bon sans doute que la montagne en soit couverte, là où le bétail ne pâture pas ; mais ici en bas, il n'y aurait que quelques noyers par-ci par-là, quelques poiriers et pommiers, ce serait bien suffisant. À quoi bon avoir des chênes dans un pré, et même des châtaigniers comme les nôtres ? Pour une dizaine de quarterons de châtaignes, très bonnes, si l'on veut, mais enfin pour si peu de chose, vaut-il la peine d'avoir au milieu d'un verger ces gros arbres qui vous crèvent les yeux, remplissent la terre de leurs racines et ne laissent pousser sous leur ombrage que de la mousse et des champignons ?

— Vous ne trouvez donc pas que les châtaigniers de M. Carraud font un bel effet à la Sizeronne et même dans tout le paysage ?

— Ma foi non. De l'herbe à pleine faux me plairait beaucoup plus que ces vieux troncs toujours rebourgeonnants. Ah ! si j'étais le maître, il y a longtemps que je les aurais extirpés jusqu'au dernier.

— Heureusement, mon brave Pierre, que M. Carraud n'est pas de votre avis.

— Heureusement ? je n'en sais rien. S'il était seul de son opinion, je l'amènerais peut-être à la mienne ; mais il y a la tante Méry et Betsy, surtout Betsy, qui adorent ces arbres. Espérons que le mari de Betsy la mettra à la raison sur ce point.

— Est-ce que M^{lle} Betsy doit se marier ?

— Mais certainement qu'elle *doit*. Ne serait-ce pas une femme dénaturée, si elle ne remplissait pas un jour les devoirs de la maternité ? Rester vieille fille comme la tante Méry et demeurer la dernière chez nous pour donner son bien à des cousins au dixième degré, qui ne sont que des étrangers, ce serait une chose absolument contre nature. Aussi j'espère qu'elle se mariera bientôt.

— Est-ce qu'on a quelqu'un en vue pour elle ? demanda Frank, dont l'intérêt allait croissant, malgré tous ses beaux projets de renoncement volontaire.

— Sans doute, reprit Pierre : au moins, moi, j'ai quelqu'un en vue pour elle ; mais ce garçon est un nigaud qui craint de s'annoncer et laissera peut-être passer un autre avant lui. La modestie est une belle chose, monsieur Frank, mais, voyez-vous, il est des cas où elle ne

vaut rien du tout. Il faut savoir, dans l'occasion, être hardi et parler net. Ah ! diantre, M. Stirlin n'a pas perdu son temps ! Lui, c'est un gaillard qui se décide vite. Le jour où il vint acheter notre mouton de Pâques, il prit soudain la résolution de demander Betsy, — je puis vous le dire, à présent qu'il se marie avec une fille de Genève ; — je compris ce qu'il méditait rien qu'en le voyant regarder Betsy pendant le dîner. Et comme, en partant, il lui adressait un compliment sur son amabilité, j'eus soin d'ajouter qu'en effet Betsy est charmante, mais que parfois aussi elle ressemble à un démon, quand elle est mal tournée.

— Est-ce que M^{lle} Betsy a vraiment de tels écarts de caractère ?

— Oui, mais seulement à mon égard, et quand je lui parle d'arracher les châtaigniers. Pour tout le reste, c'est une fille accomplie, sauf pourtant qu'elle a tort d'aller si peu à l'église et de ne pas communier. Cela lui reviendra quand elle sera mariée avec un homme plus religieux qu'elle ne l'est aujourd'hui.

Frank ne répondant pas à la longue tirade de Pierre, celui-ci, après un moment de silence, lui dit tout à coup :

— Pourquoi ne me dites-vous rien ? Voyons, parlez-moi donc franchement. Vous voyez bien que je vous montre de la confiance.

— Je vous en suis reconnaissant, Pierre, mais...

— Point de ces *mais*. Moi, je vois bien que vous avez des yeux pour Betsy et qu'elle en a aussi pour vous. Sans cela, peut-être n'aurait-elle pas dit *non* à Stirlin, du moins, pas si vite, malgré ses bottes sur le pantalon, chose que je déteste. Eh bien, vous êtes là, et vous restez dans la réserve comme un muet. N'avez-vous pas une langue ? Est-ce que votre marraine, la tante François, — une brave femme celle-là, — ne vous appuyera pas de tout son pouvoir ? Qu'est-ce que vous attendez pour vous déclarer ? que le grand-père soit mort ? — Vous attendrez longtemps. Que Betsy s'offre d'elle-même ? Ce serait bien par trop bête, et certes elle ne le fera jamais. Non, je vois venir avec chagrin que, par fausse modestie, vous continuerez à vous tenir en arrière, et qu'un autre, plus hardi, vous coupera l'herbe sous les pieds. Si vous n'osez pas parler vous-même, il y a des gens qui le feront pour vous. Vous n'avez qu'à dire. — Cela irait si bien pour tous. On cultiverait vos champs avec les nôtres ; on serait trois pour charger et rentrer le foin, sans avoir besoin d'un ouvrier. Vous amèneriez votre vache à la Sizeronne, elle ne me donnerait pas beaucoup plus à faire. Et la grand'mère irait et viendrait d'une maison à l'autre. On lui procurerait une petite servante, pour qu'elle ne se fatiguât pas le jour et ne fût pas seule la nuit. Qu'avez-vous à dire contre cela ?

— Merci, Pierre. Vos intentions sont excellentes et je vous en suis bien reconnaissant. J'ai pensé à tout cela sérieusement, et j'y

penserai encore. Toutefois, malgré ce que vous venez de me confier, je ne crois pas que je fusse accepté, ni par les parents de M^{lle} Betsy, ni par elle-même. Je n'ai pas de fortune à offrir; ma position est plutôt chétive, puis...

— Si vous n'avez pas la fortune de Betsy et celle qui lui viendra un jour, vous n'êtes cependant pas avec rien. D'ailleurs, il y a fortune et fortune. La meilleure, la plus solide n'est pas toujours celle qui se compte par francs et centimes.

— Vous avez parfaitement raison. Restons-en là pour aujourd'hui. Je vous prie seulement de ne rien dire en ma faveur, ni à M^{lle} Betsy, ni à ses parents. Dieu décidera pour le mieux. Je mets en lui ma confiance.

— À la bonne heure, que vous ayez confiance en Dieu; mais soyez sûr qu'il ne demandera pas Betsy à votre place.

Frank ne dit plus rien sur ce sujet brûlant, soit que cela le fit trop souffrir, soit que, plus probablement encore, il fût persuadé que Pierre ne le comprendrait pas. Comment lui expliquer les difficultés morales de la situation? Pierre eût traité cela de bêtises, de choses auxquelles un homme de sens ne doit pas s'arrêter. Pour être heureux en ménage, ne suffit-il pas qu'on s'aime et qu'on élève bien, ses enfants si l'on en a? Être d'accord sur les choses extérieures de la vie, n'est-ce pas l'essentiel? Après tout, chacun des deux époux est libre de penser à sa guise sur les questions de l'âme et de sa destinée. — J'en conviens pleinement. — Mais de la manière dont ces questions sont envisagées et résolues par notre esprit et surtout dans notre cœur, découlent des principes parfois complètement opposés et qui peuvent entraver, arrêter même une action commune du père et de la mère. De gros nuages peuvent s'élever entre eux. Et lors même que la Bible se tairait sur un point de cette importance, la simple sagesse humaine conseillerait de ne pas se placer volontairement dans une telle situation. Si l'on s'y trouve, qu'on y reste, et qu'on tâche d'y demeurer dans la paix, glorifiant Dieu par une conduite à laquelle nul n'ait rien à reprocher. La passion qui n'est que passion, l'amour, même violent, qui n'a rien de plus élevé que ce monde, n'a jamais rendu l'homme vraiment heureux. Entre deux époux qui s'aiment, si le Seigneur ne les tient l'un et l'autre par la main, le bonheur est fragile. Une passion contraire, un simple emportement irréfléchi, suffit pour le briser. Pour qu'il dure, ce bonheur, il faut qu'un plus fort et plus sage intervienne et existe dans l'affection d'un mari et de sa femme, afin qu'ils se sentent dépendants de lui, soit dans la vie, soit dans la mort. Au moment de se séparer, Pierre dit à Frank :

— J'espère qu'on vous verra dimanche prochain à la Sizeronne ?

— Oui, je tâcherai bien d'aller voir ma marraine.

— Et de causer un peu avec Betsy. Après sa décision relativement à Stirlin, vous lui devez cela, lors même que ce ne serait pas un plaisir pour vous.

— J'ai toujours un vif plaisir à m'entretenir avec elle.

— Il paraît bien, puisque voici bientôt quinze jours qu'on ne vous a pas vu chez nous. Je suis presque sûr qu'il vous a trotté quelque chose par la tête. Avez-vous eu réellement peur du boucher, puisqu'il vous avait fait part de son intention ?

— Je n'ai peur de rien, Pierre, ni de personne, excepté de moi-même : comprenez-vous ?

— Voyons un peu : peur de vous-même ? Non, je ne comprends pas.

— Eh bien, je vous expliquerai cela une autre fois. Encore merci pour tout ce que vous m'avez dit. Après trente-deux ans passés chez M. Carraud, vous êtes devenu presque un membre de la famille.

— Presque ? je pense bien !

En remettant au grand-père les billets jaunes, imprimés en noir et en blanc, Pierre fit le récit de ce qui s'était passé à l'auberge où il avait dîné en nombreuse compagnie. Sa sortie contre les deux partisans et contradicteurs d'impôts, amusa royalement Betsy, qui était présente pendant que Pierre répétait presque mot à mot le discours en question. Numa l'approuva beaucoup d'avoir parlé haut et ferme, — ce qui n'empêchera pas, mon pauvre ami, ajouta-t-il, que, si nous avons l'impôt progressif ou celui sur les successions en ligne directe, peut-être même tous les deux, il faudra les payer.

— Payer ! J'aimerais mieux que le diable...

— Ne jurez pas, Pierre, interrompit Betsy. C'est une vilaine habitude.

— Payer l'impôt progressif, repartit l'irascible vieux serviteur ; non, je ne le payerai pas. Et quant à l'autre impôt, comme je n'ai ni père ni mère, et que je n'aurai probablement ni femme ni enfants, il n'est pas possible que l'état tire jamais un sou de moi ou de ma famille de cette manière.

— Et Frank Altier, que disait-il de tout ça ? demanda Numa.

— Lui ? rien. Il est trop sage pour aller se fourrer dans une telle bagarre. Si les deux messieurs à cigares eussent été un brin méchants et que j'eusse pris encore deux ou trois verres de vin, ma foi, nous aurions peut-être fini par nous empoigner. Alors, c'eût été quelque chose de remarquable. Mais, comme je vous le dis, ils ont été parfaitement polis et ont voulu trinquer avec moi. — Frank ? Parbleu, il causait là tranquillement avec son M. Brévy.

— Qu'est-ce que c'est que ce monsieur ? demanda Betsy.

— Eh bien, c'est l'acheteur de la vache de Frank. Un grand

Bourguignon, bien mis, bonne façon, — chaîne d'or à sa montre, — et ayant l'air très bon, très affable. C'est le gendre de ce grand fabricant chez qui Frank a fait des pointes de Paris pendant cinq ans. Ce M. Brévy s'est adressé à lui sans le connaître, et Frank lui a été utile pour l'achat de cinq autres vaches. Ça m'a fait plaisir de voir qu'il tenait Frank Altier en grande estime. Il l'a invité à dîner et l'a engagé à les visiter quand il fera son voyage de noce, dit Pierre en s'adressant particulièrement à Betsy.

Celle-ci changea de couleur à ces mots.

— À propos, continua Pierre, je suis terriblement étourdi aujourd'hui ; — cette affaire de l'auberge m'a monté un peu la tête. — Oui, à propos de mariage, reprit-il en regardant de nouveau Betsy, M. Stirlin n'a pas perdu son temps, depuis la visite qu'il nous a faite et la lettre que son domestique a apportée : il m'a donc chargé de vous dire qu'il épousera prochainement une demoiselle Morietty, de Genève, fille d'un boucher de cette ville. Il vous fait bien des compliments.

— Si vous le revoyez, Pierre, dit Betsy grandement soulagée, ne manquez pas de lui faire aussi les miens.

— Je les lui dirai, n'aie pas peur. Cette nouvelle a fait grand plaisir à Frank. Il paraît que le brave boucher avait été se renseigner chez lui avant... tu sais bien quoi. Tout de même, je me demande si tu aurais dit *non*, quand M. Stirlin n'aurait pas eu ses bottes sur le pantalon.

— En effet, dit Betsy, reprenant sa gaieté et son teint habituel, les bottes y ont bien été pour quelque chose.

— Je m'en suis douté, reprit le terrible causeur. — Là-dessus, je vais changer d'habits et mettre mes socques. Ce doit être l'heure de gouverner.

Pierre disparut, satisfait d'avoir lancé en l'air quelques flèches et pensant que toutes ne seraient pas perdues. Numa soigna ses billets dans un portefeuille et referma son secrétaire. Peut-être faisait-il aussi ses réflexions. Quant à Betsy, lorsqu'elle se retrouva seule, elle ne put s'empêcher de dire à demi-voix :

— Ah ! c'est triste, triste ! mais je n'y puis rien.

CHAPITRE XIV

PIERRE N'EN DÉMORD PAS.



Lorsqu'il eut trait ses vaches, Pierre porta le lait au village. Au retour, comme il passait devant la maison communale, il vit deux hommes qui, leur bidon au bras, s'étaient arrêtés devant le pilier public où sont affichés les actes du gouvernement et les avis officiels. Ils lisaient quelque chose d'intéressant, à en juger par l'attention qu'ils mettaient à la chose.

— Qu'y a-t-il de nouveau ? leur demanda Pierre en venant se joindre à eux.

— C'est un avis du receveur pour le paiement des impôts.

— Hoho ! fit Pierre. Voyons un peu ce qu'il chante. L'un des deux hommes lut à haute voix :

*« ... donne avis aux contribuables de la commune des Praslies, que le samedi ** mai courant, à (heure fixée)... il se transportera dans la dite commune pour y percevoir les impôts suivants : » etc.*

Toute la liste de ceux-ci était énumérée, sauf l'impôt militaire et celui sur les chiens, qui se paient à part. Mais les *bâtiments*, les *terrains*, l'*assurance* contre les incendies, la fortune *mobilière*, l'*impôt communal*, etc., tout cela figurait dans l'avis du receveur.

— C'est toujours la même histoire, dit Pierre. Mais il me semble qu'un avis aussi péremptoire et qui intéresse la généralité des citoyens, c'est-à-dire tous ceux qui possèdent quelque chose au soleil ou à l'ombre, devrait être affiché au moins quinze jours d'avance et publié aux quatre coins du village. Nous qui habitons à l'écart, par exemple, et qui ne sommes pas des gens de cabaret, comment voulez-vous que nous sachions qu'on doit payer les impôts après-demain ? Si je ne vous avais pas vus là, j'aurais passé tout droit ; nous n'aurions rien su de l'affaire, et il nous aurait fallu, le grand-père et

moi, aller à deux lieues d'ici pour acquitter nos quotes. Il me semble qu'on pourrait se gêner un peu plus à l'égard des contribuables.

Un des lecteurs sourit en écoutant Pierre, et dit ensuite à demi-voix :

— Il y a probablement bien des *imposés* qui ne sont pas fâchés d'ignorer le jour et l'heure du paiement.

— Sans doute, reprit Pierre. Mais l'avis est donné pour tous, aussi bien pour ceux qui veulent et peuvent payer, que pour ceux qui ne veulent ou ne peuvent pas. Et puis, pourquoi exiger le paiement de tous ces impôts en une seule fois ? Ne serait-ce pas mieux, plus convenable même, de payer chaque impôt séparément, au lieu de les réunir tous sur la même quittance, comme un compte d'apothicaire ? On pourrait obtenir de cette manière au moins un peu plus de détails sur ce qu'on doit à l'état, et l'on saurait toujours qu'à telle date il faudra payer tel ou tel impôt. Chacun s'y préparerait d'avance, celui qui doit cent francs comme celui qui n'en doit qu'un. En France, les impôts se paient par douzièmes. Cela facilite les pauvres gens. Chez nous, on vous réclame la somme entière, tout à la fois, dans un moment de l'année où souvent les cultivateurs n'ont rien à vendre, par conséquent où les petits propriétaires sont sans argent. Il y aurait bien à réformer sur cette manière de procéder.

— Le gouvernement a bien autre chose à faire qu'à s'occuper de cela, reprit un des deux hommes. L'état a besoin d'argent, et il ne peut en demander qu'à ses receveurs. La position de ceux-ci vis-à-vis du public n'est pas non plus toujours facile. Dans bien des cas, ils doivent se montrer sans pitié et faire exécuter la loi. Certes, je ne voudrais pas être à leur place. Et puis, ce sont des détails minutieux à n'en pas finir.

— Mais si l'on divisait les paiements, ils se feraient avec bien plus d'exactitude et de facilité, reprit Pierre. Jean Crossier, par exemple, trouverait mieux deux francs cinquante dans sa bourse, après-demain, que dix francs, s'il faut qu'il les donne. En divisant par quarts la somme totale, les receveurs ne seraient pas obligés d'envoyer dans chaque commune, peut-être soixante lettres aux contribuables en retard, comme cela arrive tous les ans.

— Peut-être y a-t-il des receveurs qui ne sont pas fâchés d'expédier ces lettres. Chaque avis leur est payé quinze centimes ; cela ne laisse pas de faire au bout du compte une assez jolie somme.

— Et si moi, dit Pierre, je n'ai pas lu l'affiche, et que je ne l'aie pas entendu publier, il me faudra, parce que je serai en retard, payer une lettre de réclamation ! Ce serait un peu fort.

— C'est *la loi et les prophètes*, reprit l'autre. Un ancien receveur me fit cette réponse pour un cas bien plus singulier. Au reste, il y a longtemps de cela, et dès lors le régime du bon plaisir a pourtant un peu

changé. J'avais fait tuer mon chien, — tu t'en souviens, Marc ; c'était le petit Briquet. — La pauvre bête était au creux depuis plus d'une année, lorsque je reçus une lettre d'avis pour aller payer l'impôt en retard, absolument comme si le chien était encore vivant. Je me rendis au bureau du receveur, où je réclamai contre une telle erreur.

« — Avez-vous averti l'autorité lorsque vous avez fait abattre votre chien ? me dit-on.

» — Non ; est-ce que cela me regarde ?

» — Ignorant la mort du chien, la municipalité l'a porté sur le tableau. Il fallait l'avertir. »

Et je dus payer. Mais ce qui me fut le plus désagréable, c'est que le dit receveur exigea encore un batz en sus de l'impôt, pour sa lettre d'avis. Ce fut alors qu'il me dit : « C'est la loi et les prophètes. »

— J'espère que vous lui avez jeté la pièce de monnaie au visage, à ce monsieur-là, avec un mot bien appliqué.

— Non, je m'en serais bien gardé. Je donnai le batz sans prononcer une syllabe ; cela valait mieux que de me fâcher. Comme j'ignorais le règlement relatif aux chiens abattus, j'étais dans mon tort aux yeux du receveur. Maintenant les municipalités sont chargées de dresser le tableau des chiens vivants.

— Je pense, dit Pierre, qu'on mettra bientôt un impôt sur les chats : ce ne serait que justice, car, pour un qui prend des souris, il y en a dix qui sont voleurs de viande, sans parler des chats de salon, objets de luxe et de la dernière inutilité.

En arrivant à la Sizeronne, Pierre annonça au grand-père l'affaire des impôts. Celui-ci voyant son domestique tout disposé à entamer une conversation sur ce sujet, dit simplement qu'il irait payer à l'heure indiquée, sans faire aucune observation, pourvu que le compte fût juste.

— Eh bien, moi, je crois que j'en ferai, riposta Pierre. — Évidemment il était un peu échauffé ce jour-là. — Je veux demander au percepteur de n'admettre au bureau qu'un seul contribuable à la fois. Qu'est-ce que le tiers et le quart ont besoin de savoir ce que je paye ? Ça ne les regarde pas.

— C'est vrai, répondit Numa ; mais ceux qui entrent avec toi dans la chambre peuvent penser aussi que tu vois ce qu'ils payent et que cela ne te regarde pas. Le mieux est de vite donner ce qu'on vous demande, et de partir aussitôt que c'est fait. Également tout se sait.

— Vous n'avez pourtant jamais voulu déclarer le chiffre de votre fortune mobilière, tandis que moi j'ai bel et bien indiqué ce que je possédais la première fois qu'on a dû payer. Je craignais d'être taxé trop haut. Si je ne m'étais pas déclaré, ça n'aurait pas manqué

de m'arriver.

— Ou bien peut-être qu'on t'eût taxé plus bas, comme on dit que c'est le cas de bien des gens. De cette manière, tu étais à l'abri de toute recherche, tandis que si tu n'accuses pas l'augmentation...

— Ah ! par exemple, je voudrais bien voir ! S'ils ne sont pas contents comme ça, qu'ils me taxent : ce que j'ai dit est dit.

— Ne crie pas cela trop haut, et ne va pas le dire dans un lieu public, ni surtout à un employé du fisc. Il pourrait t'arriver la même chose qu'à Félix Chambronne. On l'avait exempté du service militaire pour cause de maladie. Quand on lui demanda les quinze francs de sa taxe, il dit bonnement au receveur, qui était un de ses amis, qu'il se trouvait encore bien favorisé de ne pas payer davantage. L'année suivante, sur ce propos uniquement, sa taxe fut doublée.

— Voyez-vous ces Arabes ! Ils engloutiraient la terre entière dans les coffres de l'état, s'ils le pouvaient.

— Peut-être qu'un jour l'état possédera tout : les socialistes ne demandent que cela.

— Alors, personne n'aura plus rien. Ce sera commode. Je serais curieux de voir comme la fortune publique serait bien administrée ! Je vous dis que le monde est fou. — Êtes-vous taxé *plus* ou *moins* que ce que vous devez réellement payer ?

— *Oui*, dit Numa, — ce qui coupa court aux questions de Pierre sur un tel sujet ; — quant à la fortune de Betsy, on sait fort bien en quoi elle consiste, puisque la Justice de paix en prit inventaire à la mort de sa mère. Ma belle-fille avait eu 40 000 francs. Depuis la mort de mon fils, j'ai administré cette somme pour Betsy, et j'en rendrai compte quand elle sera majeure.

— C'est évident. Mais, grand-père, puisque vous parlez de majorité, il y aurait un moyen d'y arriver pour Betsy beaucoup plus vite qu'à vingt-trois ans.

— Je ne veux pas la faire émanciper.

— Non, mais Betsy peut se marier déjà cette année, et alors elle devient majeure de ce fait.

— Se marier ! tu as bien vu ce qu'elle a fait répondre à Stirlin, tout beau garçon qu'il est, et riche.

— Je le sais. Mais Stirlin habite la ville, et de plus il cache son pantalon dans ses bottes, ce qui ne plaît pas du tout à Betsy. Essayez voir, grand-père, de parler à Betsy de Frank Altier. Je serais curieux de savoir ce qu'elle vous répondrait.

— Je ne lui en parlerai certainement pas, si ce n'est pour lui défendre d'écouter ses discours.

— Et pourquoi ? voyons, grand-père, qu'avez-vous contre ce

brave garçon ?

— Je te l'ai déjà dit une fois. C'est un orgueilleux, avec ses idées religieuses. Il voudrait nous convertir, tous tant que nous sommes, à commencer par Betsy. Je ne veux pas de cela chez moi. Qu'il garde ses idées et nous les nôtres.

— C'est-à-dire les vôtres, grand-père, et celles de Betsy ; car les tantes, et surtout la tante François, sont au fond du même avis que lui. Quant à moi, qui suis sans doute un bien mauvais chrétien, je crois que les idées de Frank Altier sont meilleures que les miennes, par conséquent que les vôtres aussi, cela soit dit sans vous offenser. Vous parlez d'orgueil : y en a-t-il plus à croire en Dieu et à observer ses commandements qu'à nier son existence et à ne vivre que pour ce monde ? Le véritable orgueil ne consiste-t-il pas, au contraire, à se rebiffer contre l'Éternel, qui a fait les cieux et la terre ?

— Prouve-moi que c'est lui qui les a faits ?

— Prouvez-moi, à votre tour, que ce n'est pas lui, mais qu'ils se sont faits tout seuls.

— C'est bon ; tu *m'embêtes* avec tes questions. Je ne peux pas, comme toi, toujours causer. Mais pour en revenir à Frank Altier, je ne crois pas que Betsy s'en souciât beaucoup. Ses idées religieuses sont trop semblables aux miennes pour qu'elle voulût en adopter d'autres.

— Essayez toujours. Moi, je dis que pas un garçon du village ne lui convient comme Frank. D'ailleurs, aucun des autres ne se présentera. Betsy est, à leurs yeux, trop fière, presque une *demoiselle* ; et eux sont trop *potus* et trop grossiers pour elle.

— Il en viendra d'autres villages, si Betsy doit se marier.

— Il en viendra, vous pensez ? Eh bien, moi, je crois qu'il n'en viendra pas : et la preuve, c'est qu'il n'en est pas venu jusqu'à présent. Ou bien ils supposent Betsy trop difficile, ou bien, — mais ne vous fâchez pas, grand-père, — vous leur faites peur. L'idée d'habiter avec vous et d'être placé sous votre dépendance, les effraie.

— Et pourquoi ? Suis-je donc si terrible à vivre ? Il me semble que, malgré nos discussions, nous faisons pourtant bon ménage nous deux, depuis plus de trente ans.

— Sans doute, parce que vous me connaissez et que je vous connais. Mais il y a des gens qui intimident les autres sans qu'ils le veuillent ou sans qu'ils s'en doutent eux-mêmes. Vous êtes, grand-père, un de ces hommes-là. Moi, je passe bien pour quatre fois plus mauvais que je ne suis en réalité. Jugez de ce que des garçons qui aiment à boire un coup, à s'amuser dans l'occasion, peuvent penser de vous quand ils vous voient piocher la terre comme un nègre, à l'âge que vous avez. Ils doivent se dire que le grand-père de Betsy ne leur donnerait pas un

instant de relâche. Cela seul suffit pour en éloigner plus d'un. Et puis on sait que vous n'allez presque jamais à l'église.

— Ah! ils y vont beaucoup, les jeunes, n'est-ce pas?

— Il faudrait leur en donner l'exemple. S'ils voient les vieillards désertier le culte public, rien d'étonnant à ce qu'eux-mêmes s'en abstiennent. Frank Altier, au moins, ne se conduit pas comme cela.

— Écoute-moi : une bonne fois pour toutes, ne me reparle pas de ce garçon pour Betsy. Je consentirai plutôt, s'il le faut, à la laisser partir de la maison.

— Alors, permettez-moi de vous le dire : vous seriez un mauvais grand-père, et certainement vous ne le ferez pas.

Numa laissa ce dernier mot à Pierre, et les deux hommes continuèrent leur travail comme s'ils avaient été parfaitement du même avis. Ils fauchaient de l'herbe dans le verger, pour la mélanger avec le regain et faire donner plus de lait aux vaches.

Ce que Pierre avait dit des garçons qui pouvaient penser à Betsy était vrai. Ceux des villages voisins redoutaient d'entrer dans une famille où le mari de la jeune héritière n'eût été qu'une espèce de domestique, tant que le grand-père eût conservé la maîtrise dans la maison et la direction des affaires. Et comme on pouvait lui donner encore dix ans de vie active, il y avait là matière à réfléchir. Puis, il est de fait que Betsy imposait infiniment plus que les autres jeunes filles de son âge, soit par son esprit cultivé et indépendant, soit par une position qui la mettait complètement à part.

Et quant aux garçons des Praslies en âge de se marier, il y en avait bien trois ou quatre qui auraient pu penser à Betsy ; mais l'un était laid de visage, mal bâti, la tête pointue ; un autre, grand dégingandé, était un mal-embouché, qui passait, à tort ou à raison, pour boire dans les tonneaux de vin avec les *chenevottes* creuses du chanvre ; le troisième était un avaricieux de premier calibre ; et le dernier passablement dépourvu de moyens intellectuels. Quand il riait, sa lèvre supérieure se relevait jusqu'au nez et alors il montrait toutes les incisives et les canines de dessus, ce qui lui donnait un air excessivement bête. Parmi les adolescents, il y en avait de mieux faits et de mieux doués sans doute ; mais Betsy ne pouvait pourtant pas songer à l'un d'eux, ni lui à elle, avant qu'il eût le moindre poil de barbe au menton. Ainsi que le disait Pierre, à moins d'aller assez loin, Frank était donc le seul prétendant convenable. Il avait le malheur de déplaire à Numa ; il était pauvre, comparativement au propriétaire de la Sizeronne ; et pour rien au monde, pas même pour obtenir Betsy, il n'eût consenti à se montrer autrement qu'il n'était. Les choses continueraient donc, très probablement, à aller ainsi de part et d'autre, jusqu'à ce que...

Mais n'anticipons pas sur notre récit. Les événements, dans la vie des individus, comme dans celle des peuples, sont les serviteurs obéissants du Maître de nos destinées.

CHAPITRE XV

LE COUSIN FÉLICIEŒ CARRAUD.



Depuis les deux premiers chapitres de cette histoire, avez-vous, mon cher lecteur, pensé une fois à quelqu'un dont je ne vous ai plus rien dit dès lors? Il est bien possible, probable même, que vous l'ayez oublié. Personnage d'une importance minime, il a passé devant vous deux fois, disant des bêtises ou chantant le refrain de *la Parisienne* de Casimir Delavigne (un poète, honnête écrivain bien oublié aujourd'hui). Nous avons laissé Tonin Carcaille occupé à planter des pommes de terre dans un champ à l'écart. Qu'est devenu le pauvre ouvrier ambulante et qu'a-t-il fait? C'est ce que je vais vous dire en peu de mots.

Comme, au bout d'une semaine, il avait disparu du village des Praslies, sans que son départ eût fait grande sensation, il était assez naturel qu'il disparût aussi de notre récit. Tonin Carcaille était allé à Barins, village plus élevé que les Praslies et dont les maisons sont à moitié cachées dans le feuillage des noyers. Là-haut, il avait porté lui-même tout son bagage, à savoir quelques vieilles nippes enfermées dans un mouchoir noué aux quatre bouts. Il y avait aussi porté trois choses qui ne l'abandonnaient jamais: son insouciance, ses chansons et sa soif habituelle. Pour bien commencer le séjour qu'il allait faire à Barins, il s'installa d'abord au cabaret, où il dépensa en peu de jours ce qu'il avait gagné en deux semaines aux Praslies.

Quand il n'eut plus rien dans sa bourse ou, en tout cas, fort peu de chose, — peut-être une dizaine de ces grosses pièces de deux sous français dont nous sommes inondés depuis quelque temps — Tonin Carcaille songea pourtant à la nécessité de s'occuper de l'avenir. L'aubergiste de Barins lui donna une de ses vignes pour y faire la seconde culture, à la tâche, comme on dit, soit pour un prix fixé d'avance, bien sûr d'avance aussi que cet argent resterait à son

respectable hôtel. Tonin prenait pension chez lui. La journée finie, l'ouvrier passait la soirée dans la chambre à boire, où il fumait deux ou trois pipes et absorbait un nombre égal de chopines, le tout sans perdre la raison, que du reste il n'avait jamais possédée à un degré supérieur. Il aimait à causer, à faire des connaissances nouvelles, choses faciles dans un cabaret. Un soir, il y vit un grand jeune homme d'environ vingt-deux ans, portant moustache à longs crocs, comme celle du roi d'Italie, ce qui lui donnait un air crâne et décidé. Rien qu'à le voir, on eût pu penser que ce garçon était fait pour être militaire. Eh bien, c'était le régent de Barins. Un jeune homme très doux de caractère, mais assez faible aussi pour accepter volontiers l'invitation de partager une bouteille avec le premier venu. Il était à Barins depuis trois semaines seulement et n'y connaissait encore que peu de personnes. C'était pour se mettre au courant des gens et des choses, plus que pour le plaisir de boire, qu'il allait au cabaret. Mais c'était une mauvaise manière de s'instruire, bien dangereuse en tout cas, et d'un triste exemple pour les enfants. Le régent ne manquait ni d'instruction, ni de bonnes intentions ; mais il manquait de cette première éducation morale, sans laquelle un maître d'école n'obtiendra jamais une véritable bonne influence sur ses élèves.

C'est là, croyons-nous, la grande lacune qui se montre assez généralement dans l'enseignement primaire, et sur laquelle on devrait travailler, au lieu de se borner à en gémir. Car il est de fait que plus l'instruction augmente (ou est censée augmenter), plus l'éducation diminue dans beaucoup de villages. Hors de la salle d'école, le maître ne s'occupe plus des élèves, et ceux-ci (je parle surtout des garçons), lâchés par des parents qui ne s'en inquiètent pas davantage ou peut-être encore moins, deviennent de véritables sauvages, courent par bandes dans les rues, escaladent les clôtures, dévastent les fruits dans les jardins, et se conduisent enfin comme des êtres auxquels on n'aurait jamais fait la moindre recommandation. On pourrait citer telle commune où, le dimanche au soir, on se croirait volontiers au milieu d'une horde de jeunes bandits sans respect pour personne. De leur côté, les jeunes fillettes ne font pas beaucoup mieux que les garçons. Si c'est là le fruit de tant de dépenses pour l'instruction publique primaire, et de tant de peine de la part des maîtres, des professeurs et des directeurs, il faut avouer que c'est un triste résultat. Il y a de très honorables exceptions, sans doute, mais le manque d'éducation des enfants est un fait trop évident parmi nous, pour qu'il soit possible de s'imaginer que tout va bien de cette manière. Il faut, au contraire, se dire que cela ne pourrait guère aller plus mal.

Et dès lors il est facile de comprendre que, sortant de l'école à seize

ans, la plupart des garçons soient sans frein contre les passions qui déjà s'éveillent en eux, sans aspirations un peu élevées quant aux idées intellectuelles et morales. N'ayant jamais été appelés à réfléchir sur eux-mêmes et sur les dangers de la jeunesse, ils vont selon que le cœur les mène, jusqu'à ce que de tristes expériences leur ouvrent les yeux. Mais alors, s'ils viennent à se corriger, même à se repentir, les premières belles années de la vie ont néanmoins été perdues, souillées peut-être par la débauche et de grossiers écarts.

Quant aux jeunes filles, elles entrent dans la vie, bien souvent, avec des idées fausses, avec des jugements absurdes tout formés, comme si elles étaient nourries de vraie sagesse. Celles qui restent avec leurs parents commencent de bonne heure à s'occuper de toilette, à nouer une relation qui ne finit pas toujours très bien, si même elle ne finit parfois très mal ; et bon nombre de celles que leur position force à devenir domestiques, se présentent avec des airs décidés, s'informant d'avance si la place est bonne, si l'on y est bien payé, bien nourri, avant de savoir peut-être quoi que ce soit du genre de service qui leur sera demandé. S'il y a des maîtres dont le ton sec, les manières hautaines, ont souvent humilié et mortifié leurs domestiques femmes, il est de fait que celles-ci, sortant parfois de familles pauvres, sont douées d'un radicalisme encore plus insupportable que l'orgueil aristocratique dont elles ont eu peut-être à se plaindre. Tout cela vient, chez les uns et chez les autres, d'un manque de sage et bonne éducation.

Il est certain, du reste, que les maîtres s'occupent aujourd'hui de leurs domestiques beaucoup plus qu'on ne le faisait autrefois. Les serviteurs sont mieux payés, mieux logés, mieux nourris ; et l'on dirait vraiment que plus on fait pour eux, plus ils deviennent exigeants. Cela est remarqué dans toutes les conditions de la domesticité, aussi bien pour les hommes que pour les femmes, aussi bien chez les campagnards que chez les citadins.

Et n'a-t-on pas imaginé dernièrement d'imposer aux régents l'obligation du service militaire ! Ils en rapporteront sans doute d'excellents exemples et des principes dont l'éducation des enfants se trouvera bien ! Hélas ! il ne sera pas nécessaire d'attendre longtemps avant de recueillir les beaux fruits que cette idée allemande, radicale au premier chef, produira dans notre état social.

Pardonnez-moi, cher lecteur, les réflexions qui précèdent. J'en avais le cœur plein depuis longtemps ; il fallait le vider.

Le nouveau régent de Barins se nommait Félicien Carraud. Tonin Carcaille, en vrai curieux, lui demanda si peut-être il était parent de la famille Carraud des Praslies. Félicien répondit qu'en effet il devait

avoir des cousins dans la contrée, mais qu'il ne savait ni ce qu'ils étaient, ni même où ils demeuraient.

— Oh bien, mon cher monsieur le régent, lui dit Tonin, vous avez aux Praslies un vieux cousin, qui s'appelle Numa Carraud, ses deux sœurs déjà bien âgées aussi, et une jeune cousine nommée Betsy, petite-fille du grand-père Numa. Elle est bonne comme un ange et jolie comme un cœur. Son père et sa mère sont morts depuis bien des années. Je la connais particulièrement, et il n'y a pas longtemps que j'ai eu le plaisir de boire à sa santé deux verres de vin qu'elle m'a gracieusement offerts, dans une vigne où je travaillais. Elle est déjà riche par la fortune de sa mère, et tout ce que les trois vieux possèdent lui reviendra un jour. C'est peut-être la plus riche héritière de la contrée. Et je vous le répète : elle est à croquer. Un bouton de rose qui va s'ouvrir n'est pas plus frais que Betsy Carraud.

— Quel âge a-t-elle ? demanda Félicien.

— Tout au plus vingt ans : l'âge du bonheur.

— A-t-elle une connaissance ?

— Les uns disent *oui*, les autres disent *non* ; le fait est qu'on n'en sait rien. Ah ! monsieur le régent, si vous pouviez lui enseigner la science de l'amour, vous feriez là une belle conquête. Mais peut-être que vous êtes déjà pourvu ?

— Non ; je n'y ai pas encore pensé d'une manière positive.

— En ce cas, l'occasion est belle, et vous auriez tort de ne pas en profiter. Je n'ai pas besoin de vous dire comment il faut s'y prendre : vous vous présentez à titre de cousin à la Sizeronne.

— Qu'est-ce que c'est que la Sizeronne ?

— Eh ! pardine, c'est le nom de la propriété du grand-père Numa. Tout le monde connaît ça aux environs.

— Je vous remercie. Sans autre intention que celle de visiter ces cousins, j'irai chez eux demain dimanche, après la prière.

— N'oubliez pas de saluer Betsy de la part de Tonin, dit Carcaille. — À votre santé, monsieur le régent. — Et si, avant d'aller faire *nono*, nous disions un bout de chansonnette ?

— Si cela vous fait plaisir... Moi, je ne chante pas à l'auberge.

— Je le comprends : un instituteur de la jeunesse chante les cantiques à l'église, et les hymnes patriotiques dans les fêtes. Eh bien, je vais dire un couplet que vous ne savez probablement pas.

*Je la voyais de ma fenêtre
À la sienne, tout cet hiver.
Nous nous aimions sans nous connaître,
Nos baisers se croisaient dans l'air, etc.*

Est-ce joli, monsieur le régent ?

— Oui, c'est une chanson de Béranger. Elle a pour titre : *Maudit printemps*.

— Exactement. Ah ! ce Béranger : quel homme ! — Allons, monsieur le régent, bonsoir : vous quittez la séance, moi aussi.

Par ces détails, on voit que, grâce à la connaissance de Tonin, le régent Félicien Carraud avait appris l'existence et l'adresse de ses cousin et cousines de la Sizeronne. — Ce même jour, Numa et Pierre étaient allés payer leurs impôts. Arrivant les deux premiers, bien qu'ils fussent les plus éloignés de la maison communale, ils furent immédiatement reçus et s'en retournèrent avec leurs quittances. Pierre ne fit aucune observation au receveur, et Numa pas davantage, bien que la quote de l'un et de l'autre fût notablement augmentée cette année-là, comme au reste pour tous les contribuables, par décision du grand Conseil.

Le lendemain, dernier dimanche de mai, vers les trois heures de l'après-midi, Félicien Carraud entra dans le chemin qui, du village, conduit à la Sizeronne. À peu de distance de la maison, il rencontra Lydie Martin, bien mise, mais sans fioritures à sa robe. Ce genre de toilette plus simple, lui allait infiniment mieux. Toutefois, encore aujourd'hui, elle avait laissé tomber les boucles de ses cheveux sur les épaules : il faisait déjà si chaud !

Félicien, qui ne la connaissait pas, ni personne aux Praslies, la salua poliment et lui demanda si elle était peut-être M^{lle} Carraud.

— Non, monsieur, répondit-elle ; je suis seulement une amie de M^{lle} Betsy Carraud.

— Veuillez excuser mon ignorance, mademoiselle ; quoique je sois un parent de la famille Carraud, je viens ici pour la première fois. C'est bien la maison de mon cousin, M. Numa Carraud, qui est là devant nous ?

— Oui, monsieur, c'est la Sizeronne.

— Mille remerciements.

Félicien continua du côté de la maison, et Lydie dans la direction du village, le premier trouvant que cette chevelure bouclée, flottant sur les épaules, était quelque chose de ravissant.

Ce fut la tante Méry qui vint recevoir le visiteur à la porte, où Félicien avait heurté deux ou trois fois. Elle lui demanda ce qu'il voulait.

— Je suis un inconnu pour la famille de M. Carraud, dit-il, et cependant je porte le même nom qu'elle. Mon père, M. Antoine Carraud-Desports, de la Rissoule, m'a dit que nous devons avoir des parents éloignés aux Praslies. Je suis depuis peu de temps instituteur à Barins,

et j'ai profité d'un dimanche libre pour venir faire connaissance.

— Parfaitement, dit la tante Méry. Vous allez entrer. Seulement ayez l'obligeance de frotter votre chaussure contre le racle-pied et sur le balai.

Félicien s'empressa de déférer à la recommandation de sa cousine, qui le fit entrer dans la chambre à manger, où elle le présenta à sa sœur. Les deux femmes étaient seules, mais Numa ne tarderait pas à rentrer. Betsy était sortie dans la campagne et reviendrait pour préparer le café de quatre heures.

Les deux sœurs firent causer le régent, qui se tira très bien d'affaire et raconta ce qu'il savait de sa famille. À force de souvenirs généalogiques des deux parts, on parvint à établir correctement le degré de parenté existant entre les deux familles. — Un oncle du grand-père de Numa, Jean-Gédéon Carraud, s'était marié à la Rissoule ; Félicien était un de ses descendants, fils d'Antoine Carraud-Desports, petit propriétaire aux environs d'Ependes. Six générations s'étaient succédées dans chaque branche des deux familles, depuis leur séparation de la tige mère. Quoique à une distance, comme on le voit, des plus respectueuses, on n'en était pas moins cousins, c'était clairement prouvé.

Bientôt le grand-père arriva. On refit l'histoire pour lui, et toute la descendance des uns et des autres fut encore une fois énumérée, à la satisfaction de Numa, qui aimait assez les vieilles choses et les vieilles traditions.

— Êtes-vous passablement payé comme régent ? demanda-t-il à Félicien.

— Je suis satisfait de mon traitement : j'ai douze cents francs, un logement, deux moules de bois et cent perches de terrain.

— C'est bien joli, dit Numa. Vous prenez pension dans une maison du village ?

— Non. On m'apporte mon dîner de l'auberge. Je fais mon café matin et soir.

— C'est encore plus économique. Cela vous permettra, tant que vous ne serez pas marié, d'épargner six à sept cents francs par an. Ne vous mariez pas trop tôt. Avec une femme et un ménage à entretenir, vous noueriez les deux bouts à peine, surtout si vous aviez une famille à élever.

— Oui, j'ai bien pensé à cela. Toutefois, comme dit la sainte Écriture : « il n'est pas bon que l'homme soit seul. » Souvent, je ne sais pas où aller passer un moment de soirée. La solitude n'a rien d'agréable quand on a travaillé tout le jour. Je serais bien aise aussi d'avoir un chez-moi, égayé par une bonne et aimable compagne.

— C'est tout ce qu'il y a de plus naturel, dit la tante François.

Voyant que Betsy n'arrivait pas, la tante Méry était allée commencer le café à la cuisine.

— Avez-vous déjà fait une *connaissance*? reprit Numa qui allait droit au but.

— Non, mon cousin. Je suis encore trop étranger dans la contrée, pour avoir formé des relations. Mais je ne le cache pas : je désire me marier.

— Eh bien, tâchez de rencontrer une brave et digne femme, active, robuste, aussi peu causeuse que possible et qui se tienne chez elle, au lieu de courir de maison en maison ou de babiller vers la fontaine.

— Je vous remercie du conseil, mon cousin. Je tâcherai de le suivre.

Comme Félicien disait cela, Betsy entra dans la chambre, suivie de Frank. Tout étonnée de voir là un inconnu en grandes moustaches, elle se demandait qui ce pouvait être, lorsque son grand-père lui dit :

— Betsy, ce garçon est un cousin, régent à Barins depuis peu de temps ; il se nomme Félicien Carraud, de la Rissoule, et il est venu faire connaissance avec nous. Le grand-père de son grand-père et mon grand-père à moi, étaient cousins-germains. Est-ce assez clair ?

— Comme le jour, dit Betsy qui tendit une main au cousin. Soyez le bienvenu, ajouta-t-elle.

Félicien s'inclina et dit qu'il était heureux de se trouver au milieu de si aimables parents et d'y recevoir un si bon accueil.

— Celui-ci, reprit Numa en désignant Frank, n'est pas un cousin ; c'est le filleul de ma sœur François que voilà et qui est veuve ; mon autre sœur ne s'est pas mariée. C'est ma sœur Méry.

— Aujourd'hui, dit la tante François à Frank, tu prendras une tasse de café avec nous : c'est entendu. Betsy, va voir un peu si l'on a besoin de toi à la cuisine.

Frank ayant accepté, il se mit à causer avec Félicien. Deux jeunes hommes ont vite fait connaissance, pour peu qu'ils aient d'ouverture dans le caractère. Frank questionna le régent sur son école ; il parla de la nécessité de s'occuper de l'éducation des enfants encore plus que de leur instruction. Tâcher d'en faire des *hommes* et non des machines à calcul seulement, voilà quel doit être le but de tout instituteur intelligent. Félicien abonda dans le sens de Frank, mais d'une manière qui montrait plus l'instruction acquise sur les bancs de l'école normale, qu'un discernement intérieur et moral. Il fallait déjà lui en savoir gré et espérer que, l'expérience et de bonnes intentions aidant, le jeune pédagogue ferait de notables progrès dans la science difficile de la conduite des caractères.

Il tint fort bien sa place pendant le goûter servi par Betsy ; nous pouvons même dire à sa louange qu'il ne porta point son couteau à la bouche, ce qu'on ne peut affirmer de tous les jeunes gens de sa condition, ni de beaucoup d'autres personnes soi-disant mieux élevées. Ce détail fit plaisir à la tante Méry en particulier, qui, sur ce point, comme sur celui du racle-pied, était d'une extrême et pourtant bien excellente rigidité. Pierre prit son café en silence, son regard allant de Félicien à Frank, et de Frank à Betsy. Puis, ayant fini le premier, il s'empessa de retourner à ses affaires. Comme il ne savait pas qui était l'étranger admis à la table de ses maîtres, il ne put s'empêcher de dire à demi-voix, dans la ruelle de son écurie :

« Que vient donc faire chez nous ce grand moustachon ? Il a bien regardé Betsy au moins six fois pendant le goûter. S'aviserait-il de se mettre en travers de Frank ? Je saurai bien cela dès ce soir même. — Allons, Néra ! tourne-toi un peu plus de côté, et laisse ta queue tranquille. »

Après le goûter, Frank monta dans la chambre de la tante François avec elle, pour lui faire une lecture. Le cousin prenait congé de la famille, remerciant encore une fois du bon accueil qu'il avait reçu et demandant la permission de revenir.

— Quand vous voudrez, mon cousin, dit Betsy ; nous serons toujours charmés de vous voir.

Une poignée de main fut échangée entre tous et Félicien, qui se donna la joie de fumer un bon cigare en retournant chez lui.

Ayant terminé sa lecture, Frank descendit à la rue, où il trouva Betsy, comme si elle l'attendait. Elle fit quelques pas avec lui. Tous deux avaient l'air éprouvé et beaucoup plus sérieux qu'à l'ordinaire. Au moment de se quitter, Betsy dit à Frank :

— Nous sommes donc d'accord et il faudra en rester là. L'avenir n'est à personne. Toutefois, puisque nous nous sommes expliqués, je préfère que vous m'appeliez par mon nom, sans y ajouter rien de plus, comme moi je le ferai aussi avec vous. — Adieu donc, Frank, dit-elle.

— Adieu, Betsy. Vous dites que l'avenir n'est à personne. Permettez-moi d'affirmer que l'avenir est à Dieu et que, malgré tout, malgré vous-même et moi-même, je veux avoir confiance en lui.

CHAPITRE XVI

DEUX CARACTÈRES.



ue c'était-il donc passé ?

Ce que je vais vous raconter, cher lecteur, quelque étrange que la chose puisse paraître à bien des personnes.

Qu'il s'agisse de croyants à l'Évangile ou de noncroyants, de foi sincère ou de doutes plus ou moins ancrés dans l'esprit, chacun se doit à ce qu'il professe, et, s'il est conséquent, il y restera fidèle. Sans cela, les convictions ne sont plus qu'affaire de sentiments passagers. Mais je ne raisonne pas ; je raconte :

Ce que Pierre avait insinué à Frank lors du retour de la foire, le jeudi précédent, n'avait pas laissé de l'impressionner vivement. L'idée que peut-être il n'était pas indifférent à Betsy, le poursuivit jour et nuit et ne fit qu'activer l'amour ressenti pour elle. Il s'était cru assez fort, assez maître de ses sentiments pour essayer d'y renoncer, mais il voyait aujourd'hui que ce n'était plus possible, à moins d'une explication à la suite de laquelle un congé en règle lui serait donné. Et encore, ce congé, l'eût-il reçu, que la plante vivace pousserait probablement de nouvelles racines toujours plus profondes, tant que Betsy n'aurait pas promis ou donné sa main à un autre. Maintenant il s'avouait vaincu, incapable de dire le contraire. Aussi était-il décidé à parler à Betsy, tout en comprenant parfaitement que c'était peut-être creuser entre eux un abîme. Depuis l'ouverture de Pierre, qui, pensait-il, devait être bien renseigné, il avait beaucoup prié Dieu de le diriger dans la démarche qu'il se proposait de faire. Parfois, il se sentait rempli de confiance, parce qu'il aimait la vérité et ne voulait pas la trahir ; d'autres fois, il était tremblant à la pensée de sa faiblesse naturelle et à la puissance des passions.

Le dimanche après-midi, avant l'arrivée de Félicien chez les Carraud, Frank se dirigea du côté de la Sizeronne, non pas par le

chemin ordinaire, mais par un sentier qui, prenant plus haut, conduisait directement aux châtaigniers, au lieu de rejoindre premièrement la maison. Ce sentier longeait le mur du cimetière, situé à peu de distance du village. Frank s'arrêta et se mit à considérer l'intérieur du champ des morts, en regardant par-dessus le mur de clôture. Plusieurs tombes encore sans herbe sur le petit monticule que chacune d'elles formait, accusaient l'entrée récente de nouveaux venus parmi les habitants de la poussière. Lorsque nous accompagnons un convoi funèbre, nous disons bien que c'est là le chemin de toute la terre ; mais peu de vivants le croient réellement pour eux. Combien peu se disent que certainement ils seront aussi accompagnés de la même manière ! Ou s'ils le disent et le pensent, ont-ils la ferme espérance d'une glorieuse résurrection ?

Frank distingua bientôt les deux places où son père et sa mère attendaient le jour du grand réveil. Sans professer un culte pour les tombeaux, il était de ceux, bien rares dans les villages, qui aiment à cultiver des fleurs, des plantes vivaces sur l'étroit espace où furent déposés les restes de nos bien-aimés. Une fois par mois, dans la belle saison, il venait arracher la mauvaise herbe sur ces deux tombes, y mettre de l'ordre et une sorte d'arrangement. Là, il s'absorbait dans la pensée féconde d'une vie immortelle où tout sera sanctifié et renouvelé.

Après un moment de pieuse contemplation, il continua sa marche solitaire dans le sentier, lequel était tracé librement au milieu de prés fleuris. Dans l'herbe déjà bien haute, comme dans les champs de blé, la caille chantait ; et sur les grands arbres espacés en pleine campagne, les oiseaux percheurs célébraient aussi la saison des amours. En arrivant au groupe des châtaigniers, après avoir laissé le sentier et franchi la haie de clôture, Frank fut bien étonné et réjoui de trouver Betsy, un livre à la main, assise sur une souche qui faisait rebord autour du tronc d'un de ces vieux arbres. Le dos tourné du côté par lequel Frank était venu, elle n'avait pu le voir ; et lui non plus ne l'avait pas aperçue avant d'être pour ainsi dire à côté d'elle. Ayant besoin de solitude, Betsy était venue en chercher dans cet endroit qu'elle aimait tant. À la vue de Frank elle tressaillit, se leva incontinent et lui dit :

— Vous m'avez presque fait peur. Pourquoi ne m'avez-vous pas avertie de votre approche ?

— Je l'aurais certainement fait si j'avais su que vous étiez là ; mais vous voyez bien qu'étant venu jusqu'à votre haie par le sentier, et de là directement à travers le pré, je ne pouvais vous apercevoir. Veuillez m'excuser.

— Oh ! vous n'avez pas d'excuse à me faire. Ce n'est pas la première

fois que nous nous sommes trouvés ensemble ici. Nous y avons eu même, il y a deux mois, une conversation assez sérieuse.

— Je ne l'ai pas oubliée non plus, croyez-le bien. Mais pour me prouver que je ne vous ai pas dérangée en venant ici, reprenez votre place, et, si vous y consentez, nous causerons un peu aujourd'hui.

— Voyez, dit-elle d'une façon charmante, le banc naturel est assez long dans son contour, pour qu'on puisse y être assis trois ou quatre. Me voilà où j'étais il y a un instant : mettez-vous où vous voudrez.

Frank s'assit sur une saillie de racine qui faisait retour, presque en face de Betsy.

— Comme cela, dit-il, je vous verrai mieux que si je me plaçais sur le même banc que vous.

— Je ne vous savais pas faiseur de compliments, monsieur Frank ; mais puisque nous sommes des personnes *très sérieuses*, parlons d'autre chose. Et d'abord, racontez-moi d'où vous venez.

— Je viens de la maison. En passant vers le cimetière, je me suis arrêté un moment à regarder les tombes de mon père et de ma mère. Puis, je suis venu ici.

— Est-ce pour m'apporter de sombres idées ?

— Non, Dieu m'en préserve ! Le lieu du sommeil du corps n'a rien d'effrayant pour le chrétien. Il sait que l'âme est ailleurs et jouit déjà d'un bonheur que la souffrance ne peut atteindre.

— Le chrétien ne *sait pas*, dit Betsy ; il *croit*. C'est bien différent.

— Il *croit*, il *sent* et il *sait* que Dieu ne peut tromper personne.

Betsy ne répliqua pas. Après un moment de silence elle reprit :

— Continuez ; je vous écoute.

— Je dis donc que Dieu ne peut tromper personne. Ce qu'il a dit s'accomplira, ce qu'il a promis, il le tiendra. Mais moi qui ne suis devant lui qu'un pauvre vermisseau, qu'un grain de poussière, je sens aussi que je dois la vérité à tout homme. Je vous la dois, mademoiselle Betsy, plus qu'à personne. C'est pour vous la dire tout entière que j'ai désiré vous rencontrer aujourd'hui et avoir avec vous un entretien...

La respiration manquait presque à Frank ; il s'arrêta un instant.

— Vous n'avez pas, j'espère, dit Betsy qui pâlassait à vue d'œil, de mauvaises nouvelles à m'annoncer. Mais enfin, continua-t-elle en baissant la tête, nous sommes amis : si vous avez des chagrins, comptez sur ma sympathie.

Ayant dit cela, elle releva les yeux : Frank était d'une pâleur effrayante comme s'il allait prendre mal et défaillir.

— Mais qu'avez-vous donc ? fit-elle avec une véritable émotion.

— Pardonnez-moi. C'est contre ma volonté que vous me voyez en

ce triste état. Mais cela va passer. — C'est passé, dit-il, et sa voix était redevenue ferme et nette. Betsy, vous le savez ou vous l'ignorez, mais il est certain que je vous aime de toute la puissance d'un cœur d'homme. Comment cela est venu, comment cela s'est enraciné dans tout mon être, je n'en sais rien : je sens seulement que cette affection est vivante en moi et que rien ne peut l'en arracher. Je suis probablement bien présomptueux d'oser vous le déclarer, mais je ne puis faire autrement. Et ce n'est pas ma position temporelle assez chétive qui me donne de la crainte, ne le pensez pas ; non, ce que j'aime en vous, c'est vous-même, votre personne, votre caractère droit, inflexible dans le devoir ; c'est votre esprit, tout ce qui constitue votre individualité. Ce n'est pas votre position de fortune que j'aurais jamais recherchée, vous devez me connaître assez pour en être convaincue. Ce que j'aime, je vous le redis, c'est vous, rien que vous. Et pourtant...

Ici Frank s'arrêta de nouveau, comme pour se recueillir et reprendre des forces.

— Je pressens ce que vous allez me dire, Frank ; continuez seulement ; je puis tout entendre et après je parlerai, moi aussi.

— ... Et pourtant, reprit Frank, malgré cet amour qui fait ma joie, et qui aussi me torture, je ne demande pas maintenant votre main. Pensant d'une manière si différente de la mienne, si absolue sur ce qui est à la base de tout bonheur durable et de ce qui seul peut donner la paix dans les épreuves, je ne pourrais pas vous rendre heureuse comme je le voudrais. Je dis cela dans la supposition probablement impossible d'une affection réciproque ; et vous pouvez penser si le cœur m'en saigne. En aucune manière je ne pourrais, ni ne voudrais, imposer à ma femme ma propre manière de comprendre les vérités religieuses. Elle devrait conserver à cet égard sa liberté la plus entière. Partant de là, nous ne serions pas complètement unis ; la souffrance morale se tiendrait à notre foyer. Je ne puis donc l'imposer à celle que j'aime le plus au monde. Maintenant vous savez tout.

— Merci de votre franchise, dit Betsy sans la moindre hésitation. J'en avais besoin, moi aussi, et si je puis vous répondre comme je le fais, cela ne veut pas dire que je n'aie pas un cœur de femme. Vous en aurez la preuve dans un moment. Pour l'instant, je tâche d'avoir du courage. J'ai beaucoup réfléchi, depuis quelque temps, et parfois beaucoup souffert. Cela m'a peut-être préparée à ce qui arrive. Eh bien, Frank, moi aussi je vous aime ; je vous le dis sans aucun détour. Oui, je vous aime, et je sens que je n'aimerai jamais que vous. Et cependant, bien que par un autre chemin, je suis arrivée à une même conclusion : devenue votre femme, je ne pourrais pas vous donner le bonheur que vous méritez, que vous auriez le droit d'attendre de moi.

Sans cesser de respecter vos convictions sur l'âme et la Divinité, je ne laisserais entamer aucune des miennes. Votre position morale serait faussée, la mienne aussi par conséquent. Le devoir nous commande donc, à l'un et à l'autre, de rester où nous en sommes. Vous voyez, hélas! cher ami, que je pense trop bien comme vous sur ce point douloureux. Continuez à venir à la maison comme vous l'avez fait jusqu'ici, soit pour votre marraine, soit pour chacun de nous, et même pour causer avec moi. Que rien ne soit brisé entre nous, bien au contraire! mais que nul ne se doute que nous nous sommes avoué une affection mutuelle. Tâchez d'être fort; je ferai mon possible pour l'être aussi.

Ayant prononcé ce dernier mot, Betsy se leva et tendit sa main droite à Frank.

— Ma promesse de continuer à vous aimer est dans cette main, dit-elle; je compte sur la vôtre.

Frank porta la main sur son cœur en disant :

— Que la volonté de Dieu s'accomplisse! Il nous voit et nous entend.

— S'il nous entend, continua Betsy, il sait que nous avons fait notre devoir. Allons maintenant à la maison; je suis sûre qu'on m'y attend. Vous sentez-vous capable de vous asseoir à notre table?

— Je tâcherai de vous montrer que je le puis, dit Frank.

On sait le reste.

Plus d'un lecteur pensera peut-être que Frank aurait dû être plus explicite et ajouter à sa déclaration d'amour une véritable déclaration de principes. Dire à Betsy, par exemple, qu'il ne s'agit pas seulement de bonheur humain dans le mariage, mais d'une vie à deux, en vue de toute l'éternité; et que si deux époux ne sont pas d'accord sur la chose *nécessaire*, il est certain qu'ils ne le seront pas non plus sur une foule d'autres qui en découlent, particulièrement sur l'éducation religieuse des enfants. Car si Betsy avait répondu qu'elle se trouverait heureuse avec lui, malgré la différence de leurs convictions, Frank eût été dans une douloureuse perplexité: peut-être alors eût-il succombé dans la tentation et abandonné ce qui était pour lui un si grand devoir.

Je conviens de tout cela, mais je tiens néanmoins les paroles de Frank pour suffisantes. Tout était sous-entendu dans le peu de mots qu'il dit en cette grave circonstance. Lui demander davantage, c'eût été ne pas le comprendre ou manquer de sympathie à son égard. Que chacun se mette, à sa place. Il est d'ailleurs des choses que l'esprit et le cœur sentent fort bien, mais qui souvent s'expriment fort mal.

CHAPITRE XVII

LYDIE ET BETSY.



urant la semaine suivante et dès les premiers jours, Betsy éprouva une tristesse et une angoisse douloureuses. La force de caractère qu'elle avait montrée en écoutant la déclaration de Frank et en lui répondant comme elle l'avait fait, fut sur le point de l'abandonner plus d'une fois.

Elle versait des larmes amères lorsque, dans la nuit, le sommeil fuyant ses paupières, elle se représentait toute la vie passée avec un amour profond dans le cœur, et l'isolement auquel tous les deux s'étaient volontairement condamnés. Déjà, dès le lendemain, il lui semblait que Frank aurait dû revenir et lui parler, et lui dire qu'il l'aimait toujours de la même manière. C'est que la pauvre enfant n'avait de force qu'en elle-même, au lieu de pouvoir s'appuyer sur la force qui vient d'en haut, sur Celui qui peut nous secourir dans notre faiblesse et dissiper nos craintes.

Frank ne vint pas. De toute la semaine il ne parut à la Sizeronne. Et finalement, pourquoi serait-il revenu plus tôt qu'à l'ordinaire ? Chez les Carraud, on n'aurait pas manqué, le grand-père surtout, d'en tirer des inductions désagréables pour Betsy, qui d'ailleurs avait dit que rien ne serait changé dans leurs anciens rapports. — Mais néanmoins elle commençait à s'inquiéter très sérieusement de cette absence, et allait, le samedi, se rendre au village dans l'espoir d'y rencontrer Frank, lorsque Lydie arriva inopinément chez elle. C'était vers le soir. La fille aux cheveux bouclés ne s'aperçut pas de l'inquiétude que toute autre personne eût pu lire sur les traits éprouvés de Betsy. Lydie paraissait elle-même excessivement préoccupée, comme si quelque chose de très important agitait son esprit.

— Je suis venue, chère Betsy, dit-elle tout d'abord, pour causer un peu intimement avec vous d'un sujet qui me poursuit depuis quelques

jours, et vous demander conseil. Je n'ai personne à qui je puisse m'ouvrir avec confiance au village. Seriez-vous assez bonne pour m'accorder un moment d'entretien particulier ? Mais il faut qu'on ne puisse pas nous entendre !

— Allons dans ma chambre, dit Betsy ; la soupe est sur la table ; nos hommes ne seront pas là avant une demi-heure.

— C'est cela, chère ; je vous suis.

Malgré son langage prétentieux, Lydie était une bonne fille. Comme à tant d'autres, l'éducation première lui avait manqué. Elle avait appris le jargon affecté dont elle faisait usage, dans la place où elle avait servi en qualité de femme de chambre. Copiant sa maîtresse, qui probablement n'avait pas beaucoup d'esprit et peu de naturel, Lydie ne s'apercevait pas qu'elle se rendait ridicule de cette manière. Elle croyait mieux dire, voilà tout. Un autre défaut, dont elle était moins responsable, puisque jamais ni parents ni maîtresse d'école ne l'avaient mise en garde de ce côté-là, c'était d'avoir le cœur trop tendre et l'imagination facilement excitée. Il suffisait parfois d'un mot, même d'un simple regard, pour lui faire supposer des choses qui n'existaient pas. Et avec cela très brave fille, active, connaissant bien les ouvrages de couture et étant à même de confectionner entièrement l'édifice monumental qui s'appelle une robe de dame.

Voici donc ce qu'elle dit à Betsy, lorsqu'elles furent dans la chambre de cette dernière :

— Quelle vue délicieuse on a de votre fenêtre ! Oh ! voyez le couchant : comme il est empourpré ! C'est vraiment d'un effet grandiose, avec des tons si chauds ! Et la plaine riante qui fuit au loin, et le lac d'un bleu de turquoise, et le Mont-Blanc qui reluit aux derniers feux du soleil. C'est un tableau admirable, ne trouvez-vous pas, Betsy ?

— Oui, certainement.

— Vous êtes bien favorisée, chère amie, d'avoir une si jolie chambre. La mienne est bonne, sans doute, nous y sommes très bien, maman et moi, mais elle n'a de vue que sur le mur du jardin des Chenaud, et c'est peu gai, vous savez. Ces jours-ci, j'en ai été péniblement affectée, d'autant plus que mon esprit, et peut-être aussi mon cœur, ont été bien agités. — Vous êtes sûre que personne ne peut nous entendre, surtout pas votre tante Méry ?

— Soyez sans crainte ; mes tantes sont en bas.

— Eh bien, chère Betsy, figurez-vous que je ne crois pas me tromper en disant que notre cher et digne pasteur pense un peu à moi.

— M. Tournefort ! dit Betsy assez haut, tant sa surprise fut grande.

— Parlez plus bas, chère amie. Oui, M. Tournefort est revenu

encore cette semaine à la maison. Il fait une lecture à maman et une délicieuse prière, puis il cause aussi un peu avec moi. C'est la troisième fois qu'il vient depuis six semaines. Un jour, comme j'étais occupée à la cuisine, il a dit du bien de moi à maman, et même il avait remarqué la nature de mes cheveux. Que me faudrait-il répondre, si réellement?...

Si la pauvre Betsy n'avait pas eu l'âme bien angoissée pour son propre compte, elle n'eût pu s'empêcher de rire en écoutant Lydie et ses imaginations parfaitement gratuites. Mais le rire n'avait pas abordé ses lèvres depuis huit jours. Elle dit donc à Lydie :

— Ce que vous me confiez n'est, j'espère, qu'un effet de votre imagination. Sans cela, j'en serais pour vous bien effrayée, et mon étonnement bien grand à l'égard de M. Tournefort. Il nous a fait aussi une visite, il y a quelque temps. À moi, il m'a laissé l'impression d'un homme grave, pénétré des devoirs de sa vocation et convaincu sérieusement de ce qu'il enseigne, mais ayant un caractère réservé, plutôt froid que disposé à des sentiments romanesques.

— Il vous a réellement fait cette impression ?

— Oui, et je vous conseille, ma chère Lydie, de renoncer dès ce moment à toute idée en rapport avec ce que vous avez supposé.

— Vous pensez ?

— Oui, à moins toutefois que M. Tournefort ne vous ait donné la preuve certaine qu'il pense à vous. Sur quoi fondez-vous une telle supposition ?

— Mais, je ne saurais dire exactement, vous savez : il y a de ces choses qui n'ont pas de nom et qui pourtant existent. J'ai été frappée de son regard, plusieurs fois ; et puis, il y a ce mot sur les cheveux.

— Les aviez-vous, ce jour-là, détachés sur les épaules ?

— Oui ; il faisait si chaud !

— C'est tout simplement ce qu'il aura remarqué comme excentrique de votre part, et vous aurez pris pour une admiration ce qui était peut-être une observation indirecte.

— Serait-ce bien possible ? — : Je le crois fortement.

— En ce cas, je me serais fait une grande illusion, une illusion déplorable.

— Et il faudrait la chasser promptement de votre esprit, car sans doute votre cœur n'y est pour rien ?

— Non, pas encore, Dieu soit béni. Mais je sentais que le moindre mot eût pu l'atteindre.

— C'eût été alors un véritable malheur, car vous n'êtes point placée, Lydie, pas plus que moi et les quatre-vingt-dix-neuf centièmes des filles du village, pour devenir la femme d'un pasteur. Avons-nous,

aucune de nous a-t-elle reçu, non-seulement l'instruction nécessaire, mais surtout l'éducation ? Il faut qu'une femme de pasteur soit à la hauteur de la position morale et sociale de son mari ; qu'elle soit capable de le seconder dans son travail ; qu'elle puisse, dans une foule de cas, le remplacer comme si c'était lui-même ; qu'elle dirige des écoles ; qu'elle donne parfois des conseils très difficiles, toutes choses pour lesquelles nous manquons des connaissances et des qualités nécessaires, nous autres filles de paysans. Il est possible qu'une sur cent, comme je le dis, soit assez bien douée pour pouvoir accepter une position pareille ; et encore, malgré cette rare et peut-être introuvable exception, fera-t-elle mieux de rester dans le milieu où elle est née et où elle a toujours vécu. Telle que je me connais, si j'avais été demandée par un ministre quelconque, chose impossible, je n'aurais pas hésité un instant à le refuser.

— Je vous trouve bien admirable, savez-vous ?

— Non, je tâche seulement d'être simple et de voir les choses comme elles sont.

— Enfin, je vais bannir tout cela de mon esprit et n'y plus penser du tout. Mais il y a ce pauvre Frank Altier qui me préoccupe.

— Comment ? à propos de quoi ? demanda Betsy, dont le teint se colora subitement.

— Mais vous ne savez donc pas que sa grand'mère est très malade ?

— Du tout ; ma tante François l'ignore aussi.

— Eh bien oui : cette pauvre grand'mère a pris mal tout à coup, déjà mardi. C'est l'âge qui est là, vous savez. Frank l'a d'abord soignée jour et nuit, jusqu'à hier. Il a fait venir le docteur, qui donne peu d'espoir, et a pourtant prescrit des remèdes. Voyant que cela n'allait pas mieux, Frank a demandé la femme Arnoul, qui a l'habitude de soigner les malades. Elle est tout à fait chez lui. — J'ai offert mon aide, soit pour faire le ménage, soit pour veiller. Frank a refusé, disant qu'il peut suffire à tout avec la femme Arnoul. Je serais allée pourtant avec bonheur. Il est si brave, ce Frank. Mais il est aussi terriblement fier. Ah ! c'est bien lui qui est réservé, encore plus que M. Tournefort ! Sa grand'mère morte, il faudra bien qu'il s'établisse. Un homme de son âge et dans sa position ne peut demeurer seul. Je croyais que, par sa marraine, vous étiez au courant de ses circonstances.

— Non, nous les ignorions complètement. J'irai demain demander des nouvelles.

— Je pourrai vous en rapporter, si vous préférez. Tous les jours je vais en chercher.

— Merci, Lydie ; je serais bien aise d'aller voir moi-même la grand'mère Altier.

— Je comprends. Elle est très bonne à voir, je vous assure. Sa patience est vraiment angélique. Oh ! c'est une digne femme, comme son petit-fils est aussi un garçon bien distingué, un jeune homme d'une piété exemplaire. — Adieu, chère ; voici vos gens qui arrivent. On entend saboter devant la maison.

« Pauvre cher Frank, se disait Betsy, lorsque Lydie fut partie. Il aura passé une semaine terrible. S'il perd sa grand'mère, que deviendra-t-il ? Oh ! quel mystère que l'existence ! Vivre, uniquement pour mourir et disparaître à jamais ! Le Dieu auquel il croit de toute son âme, lui a pris son père et sa mère, comme il m'a pris aussi les miens. Mais Frank était déjà un homme lorsque sa mère est morte, tandis que je ne puis pas même me souvenir de la mienne. Et mon père a été écrasé sous un char. Si Dieu s'occupait de nous comme un Père, ainsi que tant de gens le croient, consentirait-il à de pareilles afflictions ? Quel bien peut-il lui en revenir ? Se plairait-il à faire souffrir ses créatures ? — Non, il se tient loin des hommes, et les laisse agir selon les lois de la nature et jusqu'à un certain point selon leur libre volonté. »

Tel était le raisonnement spécieux, mais faux, que se faisait Betsy, et que se font tant d'autres personnes, lorsqu'elles sont sans vraie connaissance de leur état de révolte contre Dieu, et que le péché ne leur a pas encore manifesté sa puissance ou fait sentir son redoutable aiguillon. Le sentiment du péché en soi, et le besoin d'une grâce souveraine de Dieu, n'expliquent pas tous les mystères de l'existence humaine ; il est des choses que l'homme ne comprendra jamais ici-bas ; mais j'ose pourtant affirmer, avec les chrétiens de tous les temps et de tous les lieux, que l'Évangile seul ouvre des perspectives réelles sur la vie à venir, et qu'il procure la paix à l'âme angoissée. Mais voilà ! il y a cette terrible parole du Fils de l'homme : « Si vous ne devenez comme des enfants, vous n'entrerez point au royaume des cieux. » Se faire humble, petit, s'anéantir devant le Maître absolu de la vie, ah ! ce n'est pas la tendance naturelle du cœur humain.

Le lendemain, sitôt après avoir diné et soigné son ménage, Betsy se rendit au village pour la visite dont elle avait parlé à Lydie. Elle n'oublia pas de prendre ce que sa tante François lui conseilla de porter en fait de confitures légères et fortifiantes. C'était la première fois qu'elle entra chez Frank, et le cœur lui battait fort. Elle le trouva dans la cuisine, extrêmement propre et bien arrangée, où il écrivait sur une petite table vers la fenêtre.

— C'est moi, dit-elle en entrant. J'ai appris hier au soir seulement la maladie de votre grand'mère. Pourquoi ne pas nous en avertir dès le premier jour ? Je serais venue à l'instant vous offrir mes services.

— Merci tendrement, Betsy. Oui, j'ai eu tort. J'étais occupé à écrire

un billet à ma marraine pour lui donner des nouvelles, et j'allais envoyer un garçon avec ma lettre. Mais j'ai vécu je ne sais comment les premiers jours. Ma pensée allait continuellement d'ici chez vous et de chez vous ici. Il me semblait que je vous disais tout, tandis que j'ai d'abord été seul à soigner ma bonne grand'mère.

— Vous avez maintenant la femme Arnoul ?

— Oui, heureusement elle peut rester.

— Voici des gelées de fruits et une orange, si votre grand'mère peut en essayer. A-t-elle une maladie caractérisée ?

— Non, pas au moins d'après le dire du médecin. C'est une faiblesse subite. Le docteur donne fort peu d'espoir. Si ma grand'mère me quitte, ce sera pour moi une dure épreuve. Votre affection me soutiendra, tant qu'il me sera permis de m'y appuyer.

— Vous pourrez toujours compter sur elle, bien cher ami.

— Oui, tant que... J'ai pensé, Betsy, et je veux vous le dire tout de suite, que j'étais un affreux égoïste. Je me suis haï pendant tous ces jours.

— Pourquoi donc ?

— Parce que je ne puis accepter la pensée de briser votre vie, de vous enchaîner moralement à un être qui ne peut faire actuellement votre bonheur.

— Et pensez-vous, Frank, que je pusse être heureuse avec un autre ? Je crois que vous ne me connaissez pas encore bien, et c'est naturel ; aussi je vous pardonne le sentiment en question. Vous êtes-vous donné à moi entièrement, dimanche dernier ?

— Comment pouvez-vous en douter ?

— Et vous paraissez bien douter de ma promesse ! Frank, je n'ai pas vos convictions religieuses, et c'est triste pour vous et pour moi ; mais sachez une fois pour toutes que je ne retranche ni ne regrette absolument rien de ce que je vous ai dit et promis. J'attends de vous la même chose, malgré la souffrance, malgré tout. Moi aussi, j'ai souffert. Ne soyez pas un ingrat. — Mais ne parlons plus de nous. Donnez-moi votre main et prenez la mienne. Chez vous, comme partout, et plus que partout, j'ai besoin d'être aimée. Laissons l'avenir où il est, où il sera. — Je veux voir votre grand'mère si cela se peut.

— Certainement, dit Frank, dont le cœur débordait de reconnaissance pour un attachement aussi solide et aussi délicatement exprimé.

Ils entrèrent dans la chambre de la malade, où était en ce moment la femme habituée depuis trente ans à passer des nuits blanches et à soigner des maux de toutes sortes. La grand'mère respirait lentement, faiblement, les yeux fermés. Sa vie n'était plus qu'un souffle ; la moindre secousse pouvait l'éteindre.

— Grand'mère, dit Frank, voici M^{lle} Betsy qui vient te voir et t'apporter de bonnes choses.

La malade ouvrit les yeux, sortit une main de dessous le drap et la tendit à Betsy, en l'accompagnant d'un sourire plein d'affection.

— Merci, dit-elle; je vous aime bien et vous êtes bonne. Que le Seigneur, qui va me recueillir dans sa maison du ciel, vous bénisse, ma chère enfant. — Adieu, Frank.

— Quoi? grand'mère.

— Adieu aussi, mon enfant. Je crois qu'il faut m'en aller d'ici. Oui, aidez-moi,... aidez-moi...

La grand'mère avait essayé de se soulever; mais sa tête était retombée sur l'oreiller. L'âme était partie.

Betsy n'avait jamais vu mourir. Ce départ si calme, si paisible; cette bénédiction reçue, au dernier moment, de celle qui représentait la mère de Frank, tout cela l'impressionna si vivement que, ne pouvant plus retenir son émotion, elle laissa couler ses larmes, sans prononcer d'autre parole que celle-ci :

— Heureux ceux qui peuvent mourir de cette manière.

— Oui, ajouta Frank, car « ils se reposent de leurs travaux et leurs œuvres les suivent. »

La garde-malade était sortie un instant pour appeler une voisine. Quand les deux femmes furent entrées, Betsy et Frank les laissèrent dans la chambre, afin qu'elles pussent donner à la morte les derniers soins.

Ils vinrent à la cuisine et y restaient silencieux.

— Me voilà seul absolument, dit Frank après un instant.

— Non, pas seul, dit Betsy, puisque je suis là. Une mort paisible est une grande leçon, probablement la plus grande à laquelle on puisse assister. Je vais vous laisser. Adieu et au revoir!

— Adieu, répondit Frank d'une voix étouffée par les larmes.

Plus forte que lui en ce moment, Betsy retournait, grave et silencieuse, à la Sizeronne.

CHAPITRE XVIII

ENCORE FÉLICIEN, ET PIERRE, ET LYDIE.



Comme Betsy passait devant l'auberge en retournant chez elle, Félicien Carraud en sortait, un cigare à la bouche et retroussant d'une main les crocs de sa moustache.

— Eh! dit-il, quelle chance de vous rencontrer ici, ma chère cousine! Comment est votre santé et celle de toute la famille?

— Je vous remercie, mon cousin; nous sommes tous assez bien. Et vous?

— Parfaitement. Permettez-moi de vous accompagner. Ne pouvant pas vous faire aujourd'hui une longue visite, je voulais, tout au moins, m'enquérir de vos nouvelles. Je suis si heureux d'avoir fait votre connaissance! — Vous avez l'air triste aujourd'hui, ma chère cousine?

— En effet, je suis sous l'impression d'un spectacle douloureux. Je viens de voir mourir la grand'mère de M. Altier, le filleul de ma tante François. Elle était malade depuis peu de jours, et pendant que j'étais là, elle a rendu le dernier soupir, ou plutôt elle est expirée en paix.

— Ah! c'est bien triste, en effet; mais c'était une personne âgée.

— Oui, sans doute. Elle était cependant bien nécessaire à son petit-fils, qui maintenant va se trouver seul.

— M. Altier n'a-t-il plus son père et sa mère?

— Non, et même il n'a ni frère ni sœur.

— En ce cas, il est vraiment à plaindre. Il se mariera. Un homme, à son âge, ne peut pas rester isolé à ce point. Il est sans doute dans une position aisée, indépendante?

— Je crois que oui.

— Quand je reviendrai aux Praslies, dimanche prochain, j'espère, je lui ferai une visite de condoléance.

— Vous avez là une bonne idée.

— Ma chère cousine, moi aussi je suis seul et souvent bien ennuyé de cette solitude. Est-ce que vous me permettrez de venir souvent et de causer intimement avec vous ? J'éprouve le besoin d'une forte affection ; je voudrais pouvoir me donner tout entier à quelqu'un qui me comprît et qui consentît à m'aimer aussi un peu.

— Je vous ai dit, si je m'en souviens exactement, que vous pourriez venir nous visiter aussi souvent que cela vous serait agréable. Quant à moi, je ne pourrais maintenant me lier avec personne, dans le sens que vous venez d'exprimer.

— Ce serait pourtant faire mon bonheur, ma chère cousine ; et si vous y consentiez, je serais si heureux de me dévouer entièrement au vôtre.

— Je vous en suis reconnaissante ; mais cela est absolument impossible, et si vous tenez à m'obliger, vous abandonnerez toute idée sur ce point-là. En tout cas, je vous prie de ne m'en plus parler aujourd'hui. Je vous ai dit que je viens d'assister à un lit de mort, et je suis sous une impression trop sérieuse pour pouvoir m'occuper d'autre chose.

— Vous ne m'en voulez pourtant pas de mon audace, ma chère cousine ; car j'en serais au désespoir.

— Oh, non, pas du tout. Tranquillisez-vous et restez seulement joyeux, mais sans revenir jamais avec moi sur ce que vous venez de me dire.

— Il faut que je vous déplaie donc beaucoup ?

— Vous ne me déplaiez point. Je vous tiens, au contraire, pour un aimable cousin, très disposé à nous faire des visites le dimanche. Me demander autre chose serait peine perdue.

— Eh bien, je ne perds pas encore l'espoir de gagner votre cœur. Quant au mien, il est prêt à se donner.

— Assez, assez, mon cousin. — Que faites-vous aux Praslies aujourd'hui, puisque vous êtes pressé ?

— Nous sommes venus, deux collègues et moi, saluer votre régent. Je vais retourner à Barins avec ces deux amis, qui, de chez moi, retourneront aussi à leurs postes respectifs. — Nous voici à l'entrée de votre campagne, et je vais vous quitter. Mes respects à vos tantes et à votre grand-père. Adieu donc, et au prochain revoir.

— Adieu, cousin.

Félicien retourna sur ses pas et Betsy pensa aussitôt :

« Ah ! il y va de ce train-là, monsieur notre cousin ! Il paraît qu'il a joliment bonne opinion de lui-même. Venir me conter fleurette et presque me demander en mariage après une première visite, sans s'inquiéter ni de mes sentiments, ni de ce que je suis, ni de ce que

je crois ! Il est probable que la Sizeronne lui plaît encore plus que la petite-fille de mon grand-père. S'il recommence, je le mettrai à sa place nettement. Ce n'est pas le pauvre Frank qui s'y fût pris de cette manière, ni avec moi, ni avec personne. Le cher cousin a bien peu de tact. »

La nouvelle que Betsy rapportait à la maison, fit de la peine aux deux tantes et particulièrement à la marraine. Elles furent bien édifiées d'une mort si paisible et si douce. Betsy ne cacha pas non plus combien elle en était impressionnée.

— Tu vois, mon enfant, lui dit la tante Méry, ce qu'est la puissance du Seigneur et sa fidélité envers les siens.

— Oui, ma tante ; mais pourquoi ses voies sont-elles incompréhensibles, et semble-t-il agir souvent à rebours de ce qu'il faudrait ?

— Parce que nous sommes des pécheurs, Betsy.

— Eh bien, puisque nous sommes tous des pécheurs, qu'il nous traite donc tous de la même manière. Ce que vous dites là n'est pas une raison.

— Voyons, fit la tante François ; laissez ce sujet. Ce qu'il y a de mieux à faire, c'est de nous humilier devant Dieu. Et alors, ce pauvre Frank, que va-t-il devenir ? A-t-il l'air bien affligé ?

— Il l'est certainement, mais sans rien d'amer dans son chagrin. — En sortant de chez lui, j'ai rencontré le cousin Félicien devant l'auberge. Il m'a accompagnée jusqu'à l'entrée de notre chemin et vous présente ses respects.

— C'est curieux qu'il ne soit pas entré à la maison, dit la tante Méry, puisqu'il est venu avec toi jusque-là.

— Il n'avait pas le temps ; des amis l'attendaient à l'auberge.

— Il va dans les auberges le dimanche ! reprit la tante Méry : c'est un mauvais symptôme. Vous verrez que ce garçon ne suivra pas le bon chemin.

Le grand-père étant entré dans la chambre, Betsy lui apprit la mort de la grand'mère Altier.

— Ah, vraiment, elle est morte, la pauvre femme. J'en suis bien fâché pour son petit-fils. Nous étions de la même année et nous avons fait ensemble notre première communion. Il est probable que Frank louera son petit avoir et retournera chez M. de Clary, puisqu'il s'y trouvait si bien.

— Il pourra se marier, dit la tante François. Plus d'une fille serait heureuse de l'épouser.

— C'est possible encore, fit le vieux Numa. Par exemple, s'il la demandait, je pense que la belle Lydie aux cheveux en tortillons l'accepterait des deux mains. Elle me paraît avoir une furieuse envie

de ne pas rester vieille fille.

Ayant entendu à la rue le bruit bien connu des pas de Pierre, la tante Méry sortit incontinent. Elle trouva le domestique devant la porte, frottant et refrottant ses gros souliers contre le balai qui stationnait là jour et nuit ; après quoi, il fit encore grincer la lame du racle-pied soudé au linteau de pierre.

— À la bonne heure, dit la tante. Comme cela je suis satisfaite. Certainement, si vous le voulez, vous finirez par vous corriger d'une mauvaise habitude. — Mais pensez un peu que la grand'mère Altier est morte.

— Elle est morte tout de bon ?

— Oui, cette après-midi, pendant que Betsy était auprès d'elle. Sa fin a été celle d'une vraie servante du Seigneur.

— Dieu soit loué ! dit Pierre. Elle était âgée, la brave mère Altier.

— Pas plus que mon frère. Ils étaient de la même année.

Pierre n'ajouta rien. Livré à ses réflexions, il alla changer de vêtements afin d'être en costume d'écurie. Pierre avait certainement un cœur honnête et bon à bien des égards, malgré ses colères contre les radicaux et leur système politique. Mais, à bien des égards aussi, il participait aux mauvais instincts de la nature humaine ; et sans vouloir faire un calembourg, on pouvait dire qu'il avait encore un cœur de *pierre*. — Cette mort de la grand'mère Altier fut pour lui comme une espèce de soulagement. « Elle était vieille, se dit-il ; bien plus vieillie comme femme que son contemporain Numa comme homme ; plus elle aurait vécu, et plus les années lui auraient été pénibles, les infirmités difficiles à supporter. Le bon Dieu a bien fait de la prendre : cela fera avancer les affaires du garçon. Impossible maintenant qu'il reste seul. — Mais il y a ce régent qui vient fourrer son nez par là : il faut que je prenne des renseignements sur son compte. Les régents, quand ils sont bons, sont tout bons ; mais il y en a qui valent peu de chose, et je doute fortement que celui-ci soit un des meilleurs. Ils étaient aujourd'hui trois ou quatre au cabaret, absolument comme des gens qui n'ont pas de fonctions d'église. Et puis, ça porte des moustaches de hussards ! passe encore pour toute la barbe quand elle est bien peignée ; mais une moustache d'un quart d'aune de long, c'est plus que la permission, à moins que ce ne soit pour effrayer les écoliers. Les régents soldats ! Ça, c'est encore un des beaux progrès de la radicalerie. Il n'y en a déjà que trop, de soldats, aussi bien en Suisse qu'en France, en Allemagne, en Russie et finalement partout. »

Telle était la chaîne des idées, ou plutôt la suite des réflexions que la mort de la grand'mère Altier avait fait naître dans l'esprit et dans le cœur de Pierre Tochard.

Le même soir, sortant de la laiterie ; il vit Frank et lui serra la main.

— Je me mets à votre place, mon brave monsieur Frank, lui dit-il ; mais vous savez mieux que moi, que chacun doit payer son tribut à la nature. Votre grand'mère avait soixante-quatorze ans passés, comme notre grand-père ; et, ainsi que le dit le psaume de Moïse, les jours de nos années reviennent à soixante-dix ans ; les vigoureux seuls arrivent aux quatre-vingts. — Si vous n'avez pas encore choisi tous les porteurs, je m'offre pour vous rendre ce petit service.

— Je vous remercie, Pierre ; j'avais l'intention de vous le demander, et je voulais aussi vous charger de dire à M. Carraud que je le prie d'assister au convoi funèbre.

— En rang de parent ?

— Sans doute, bien qu'il n'y ait aucun lien de parenté entre nous. Mais M. Carraud est le frère de ma marraine.

— Et le grand-père de Betsy, ajouta Pierre. Je lui ferai la commission.

Le jour même de la mort, à la nuit déjà bien sombre, Lydie se rendit chez Frank. Il faisait très doux ; l'air était embaumé des senteurs que répand la nature en pleine activité. Le long des chemins, les pommiers sauvages étaient encore garnis de fleurs colorées, et, dans les haies feuillées, l'aubépine blanche étalait ses frais boutons et ses guirlandes épanouies. Un simple foulard blanc sur sa chevelure ondoyante, Lydie entra dans la maison de deuil. La garde-malade lisait dans sa Bible ; Frank écrivait ses lettres de faire-part et ses billets d'invitation aux parents pour l'enterrement. Il avait des cousins dans plusieurs endroits du canton de Vaud. Il s'était levé pour saluer Lydie, lorsque celle-ci, lui sautant au cou, l'embrassa plusieurs fois sur les deux joues. Ne s'attendant à rien de pareil, Frank la laissa faire sans y prendre garde autrement, et sans attacher à cette démonstration amicale aucune importance. Les cheveux de Lydie lui avaient frôlé doucement le visage, mais qu'est-ce que cela lui faisait !

— Cher ami, lui dit-elle enfin, — la vieille femme la regardant sans ôter ses lunettes de dessus son nez et trouvant ses façons un peu outrecuidantes, — cher ami, tu sais combien je suis avec toi dans ton immense épreuve. Oh ! oui, j'y suis de tout mon cœur.

Et pour un rien, elle eût recommencé sa démonstration affectueuse ; mais Frank l'en eût alors empêchée.

— Je suis venue, reprit-elle, me mettre à ta disposition pour tout ce en quoi je pourrais être utile dans cette douloureuse circonstance. Si tu me le permets, je viendrai après-demain aider à mettre les crêpes, les manteaux, etc.

— Merci, Lydie ; tu es bien bonne. Mais je ne veux pas de manteaux.

Je trouve cet usage parfaitement inutile. Si tu peux nous aider à offrir une collation aux personnes qui seront dans la maison et aux porteurs, je t'en serai reconnaissant. Tu as eu déjà l'attention de visiter plusieurs fois ma grand'mère.

— Je viendrai certainement. C'est pour quelle heure ?

— Pour trois heures précises.

— Je viendrai un peu avant, afin de tout préparer. Adieu ; que Dieu soit avec toi.

— Je te remercie.

— Bonsoir, Arnoule.

— Bonsoir, Lydie ; attendez que je prenne la lampe : la nuit est bien noire. Prenez garde aux chars dans la rue.

Quand Lydie fut partie, la mère Arnoul ne put s'empêcher de dire que cette brave fille avait pourtant de singulières manières.

— Est-ce l'usage, peut-être, ajouta-t-elle, dans les grandes maisons où elle a servi, d'embrasser ainsi les gens qui sont dans le deuil ?

— C'est assez probable, répondit Frank ; je ne m'en suis pas formalisé, parce que cela part d'un cœur affectueux, et je ne voudrais lui faire aucune peine. Mais je pense bien qu'elle est la seule fille du village qui agirait ainsi avec moi. Nous sommes du même âge et avons été longtemps à l'école ensemble. Il faut lui savoir gré de ces témoignages d'amitié.

— C'est bien clair ; elle n'y voit point de mal, et il n'y en a pas non plus. Mais, comme vous dites, elle est sûrement la seule d'ici qui se permit cette familiarité. Certes, M^{lle} Betsy qui vous estime et vous aime probablement bien autant que Lydie, ne s'est pas avisée de vous embrasser. Et pourtant elle était bien émue. C'est une chose remarquable qu'elle se soit trouvée là, précisément au moment où votre grand'mère est expirée.

Frank ayant repris sa plume, la mère Arnoul continua sa lecture.

Le surlendemain, à trois heures, tous les invités et les porteurs étaient réunis chez Frank. Lydie, en robe noire, un bonnet de crêpe noir sur les cheveux emprisonnés dans je ne sais quoi, mais bien cachés, offrait avec aisance du vin et des petits gâteaux à toute la compagnie. Les regards s'arrêtaient volontiers sur cette fille si bien mise pour la circonstance, et dont la taille élégante eût fait envie à plus d'une jeune miss aux épaules étriquées, au buste court et aux pieds portés en dedans.

Invité par Frank, M. le pasteur Tournefort adressa de bonnes paroles aux assistants, les engageant à donner leur cœur à Dieu, comme avait fait la pieuse grand'mère, afin qu'ils pussent aussi mourir en paix lorsque le jour du départ serait venu pour eux.

Frank s'était arrangé la veille avec la femme Arnoul, pour qu'elle vînt demeurer chez lui comme domestique. Étant déjà sur l'âge (elle avait plus de cinquante ans), la brave femme accepta avec empressement la proposition de Frank. Cela lui convenait mieux, en effet, que de continuer à gagner sa vie en allant de maison en maison soigner les malades.

CHAPITRE XIX

LES DÉCOUVERTES DE PIERRE.



Si petit que soit le train de campagne d'un cultivateur, il exige cependant une suite régulière dans les occupations de chaque jour. Un homme seul, comme l'était, par exemple, Frank Altier, n'avait guère de repos, du matin jusqu'au soir. Il fallait songer à tout et mettre aussi la main à tout. À l'époque où nous sommes parvenus dans ce récit, soit au milieu de juin, Frank se levait à quatre heures du matin. Il donnait du foin à sa vache, la trayait, portait le lait à la fromagerie, revenait nettoyer l'étable, conduisait la bête à la fontaine, etc. Le bétail soigné, l'écurie en ordre, il préparait le mélange des fourrages pour le repas du soir. Tout cela terminé, il déjeunait d'une tasse de café avec du pain. Ensuite, il y avait probablement quelque chose à faire au potager : un carreau à bêcher, quelques arrosoirs d'eau à répandre, s'il n'avait pas eu le temps de les apporter la veille. Cela fait, il partait pour le travail réel, c'est à dire la faux sur l'épaule ou le sarcloir à la main. C'est l'époque où les champs de pommes de terre réclament une culture indispensable. Vers le soir, il fallait de nouveau traire la vache et tout préparer pour le lendemain.

La semaine passée à rester auprès de sa grand'mère malade l'avait mis en retard dans ses travaux. Heureux était-il encore d'avoir trouvé tout de suite la veuve Arnoul pour s'installer dans sa maison comme domestique.

Le mercredi au soir (on se souvient que l'enterrement de la grand'mère avait eu lieu la veille), Frank fit une demi-toilette et vint à la Sizeronne, après avoir terminé son travail quotidien. Il n'avait pas revu sa marraine depuis l'avant-dernier dimanche, celui précisément où il rencontra Betsy sous les châtaigniers et où Félicien faisait sa première visite. Dès lors, Frank avait passé de mauvais jours, mais

aussi des moments pleins de reconnaissance à la pensée du départ si paisible de son aïeule, et à celle d'une affection réciproque, à la vie et à la mort, entre Betsy et lui. Mais ce dernier sentiment était aussi pour lui une occasion de grand trouble intérieur et bien douloureux, lorsqu'il se disait que, selon la marche naturelle du scepticisme, sa bien-aimée Betsy s'enfoncerait toujours plus dans des raisonnements sans issue, plutôt que de les abandonner pour se donner à Dieu par le cœur, sans lui poser les conditions de sa foi. Alors, le mur de séparation entre leurs deux vies s'élèverait encore plus, au lieu de s'abaisser graduellement. Mais pourtant il espérait, tâchant de compter sur l'Esprit de Dieu et non sur sa propre influence à lui. En tout cas, il était parfaitement décidé à ne jamais essayer, au moyen de la discussion, d'amener Betsy à partager ses convictions, à moins qu'elle même ne l'y entraînat par ses questions. Et lorsque l'idée lui venait que le grand-père voudrait peut-être forcer Betsy à épouser quelque prétendant riche, il se rassurait en se rappelant sa promesse donnée et l'énergie de son caractère. Mais tout cela, néanmoins, laissait les deux fiancés en route, sans jamais arriver chez eux. Comme des Juifs errants, ils devraient peut-être aller ainsi jusqu'à la vieillesse, et certes une telle perspective n'était rien moins que le chemin du bonheur humain.

Frank fut reçu avec tendresse par sa marraine et avec une sympathie affectueuse par la tante Méry. Le vieux Numa lui-même, tout défiant qu'il était à l'égard de Frank (c'eût été bien autre chose s'il avait eu connaissance de l'engagement pris par Betsy), lui donna une cordiale poignée de main, ainsi qu'il l'avait déjà fait le jour précédent chez lui. Il lui demanda ce qu'il comptait faire ; si peut-être il ne songerait pas à reprendre son ancienne place à Marzilleux-les-Combes, où il gagnerait certainement bien davantage qu'en restant aux Praslies pour y cultiver son terrain.

— Vous pourriez louer votre maison et vos fonds, dit-il ; cela vous rapporterait une jolie somme annuelle, et chez M. De Clary vous auriez peut-être mille francs par an et votre entretien.

— Jusqu'ici, répondit Frank, je n'ai fait aucun projet relativement à ma position ; je compte aller au jour le jour, demandant à Dieu de me montrer mon chemin.

— Mais c'est impossible que vous restiez seul, reprit Numa ; il faudra vous marier.

— Pour le moment, la veuve Amoul consent à rester chez moi pour tenir la maison en ordre et faire les repas.

— En ce cas, c'est différent. Mais cela vous fera un intérieur peu agréable.

— C'est vrai ; toutefois, je suis déjà bien content de cet arrangement.

— Chacun voit les choses à sa manière. Pour moi, si j'étais à votre place, je retournerais bel et bien chez M. De Clary.

— Si ce n'est pas son goût, mon frère, dit la tante Méry. Être seul protestant au milieu de tous ces catholiques romains, c'est une position intenable.

— Je vous assure, mademoiselle, dit Frank, qu'ils ne m'ont jamais tracassé en aucune manière pour mes convictions religieuses. Et pourtant, j'ose dire que je n'en ai point eu honte devant eux. Quoique catholiques, MM. De Clary n'ont rien de clérical. Ils aiment et pratiquent la liberté religieuse.

— Ils ne croient donc pas à l'infaillibilité du pape et à toutes ces erreurs monstrueuses que tant de prêtres autorisent et préconisent même ?

— Non, puisqu'ils lisent la Bible et qu'ils distribuent le Nouveau Testament à leurs ouvriers.

— Je suppose que ce sont les seuls en France qui fassent cela.

— Je l'ignore, mademoiselle. Mais pourquoi n'y en aurait-il pas d'autres, et même beaucoup ? La vérité évangélique fait son chemin parfois toute seule. Dieu n'a pas nécessairement besoin du secours de l'homme pour la répandre, bien que tout chrétien soit appelé à remplir ce grand devoir, je dirai même ce grand honneur.

À ces mots de Frank, le grand-père prétextait quelque affaire et quitta la chambre. Avait-il peur d'être *persécuté* pour ses opinions d'athée ?

Ayant été au village dans la matinée, la tante Méry avait rencontré la veuve Arnoul qui lui avait raconté les détails de l'enterrement, et combien Lydie s'était montrée empressée et obligeante. Comme la brave femme était assez causeuse, elle n'avait pas manqué de lui parler de l'accolade donnée à Frank. La tante Méry en était naturellement un peu scandalisée. À son tour, elle voulut donner un bon conseil à Frank, mais très indirectement.

— Lydie Martin vous a été utile pour recevoir vos parents et vos invités, dit-elle. C'est dommage que cette bonne fille soit si excentrique dans sa toilette et ses manières. Cela n'est pas d'une judicieuse éducation.

— Je suis bien de votre avis, mademoiselle, répondit Frank. Mais Lydie Martin est très obligeante, et je suis reconnaissant du service qu'elle m'a rendu. — Et comme il savait que la tante Méry était instruite du fait incriminé dans son esprit, il ajouta : — Lydie a été vraiment très bien pendant toute la durée de la cérémonie. L'avant-veille, je conviens qu'elle aurait pu se passer de m'embrasser trois ou quatre fois ; mais c'était de sa part un témoignage de sympathie, et

il n'y avait à cela aucun mal. Quant à moi, je n'y attache pas la moindre importance.

Malgré le sérieux de Frank en racontant cela, Betsy ne put s'empêcher de sourire :

— Eh bien oui, dit-elle, cette bonne Lydie est comme cela : c'est dans sa nature expansive et toute spontanée.

— Ma chère Betsy, reprit la tante, ces choses-là sont de mauvais précédents, et peuvent avoir de fâcheuses conséquences pour la réputation. C'est comme l'habitude d'aller au cabaret : il paraît que le cousin régent ne se fait pas faute d'y passer des heures, même le dimanche. Je ne me serais pas attendue à cela de la part de ce jeune homme. S'il revient nous faire une visite dimanche prochain, il ne faudra pas manquer de l'avertir sérieusement.

Comme elle disait cela, Pierre entra pour manger sa soupe. Il arrivait du village où il s'était un peu attardé.

— De qui parliez-vous, tante Méry ? dit-il ; quel garçon a l'habitude d'aller au cabaret le dimanche ? À coup sûr, ce n'est pas M. Frank ?

— Cela va bien sans dire, Pierre ; je parlais de notre jeune cousin, le régent de Barins.

— Ah ! oui, très bien. C'est un gentil compagnon, le cousin. J'en ai appris de belles, ce soir, sur ses opinions politiques.

— Qu'avez-vous appris ?

— Si ce sont de mauvaises choses, dit la tante François, il vaut mieux ne pas les répéter.

— De mauvaises choses, non, reprit Pierre ; mais c'est un radical foncé, et cela ne m'étonne pas. Ce n'est pas pour rien qu'il retrousse ainsi en l'air sa grande moustache. — Mais laissez-moi finir ma soupe : je déteste de parler en mangeant, et cela n'est pas convenable, tante Méry, pas plus que mes oublis du racle-pied.

Quand donc maître Pierre eut vu le fond de sa petite soupière blanche, et remis le couvercle dessus, il raconta ce qui suit :

— Au village, dit-il, j'ai rencontré Tonin Carcaille, avec son paquet de nippes suspendu à un échalas sur son épaule. Je lui ai demandé d'où il venait et où il allait : « — Je viens, m'a-t-il répondu, de Barins, où j'ai travaillé depuis quelque temps, et je vais boire une chopine au cabaret. — Très bien, tu ne commence pas mal à finir la journée. — Naturellement, a-t-il dit. — Eh bien, écoute, ai-je repris, moi-aussi, je serai bien aise de prendre un verre ; tu demanderas une soupe que je payerai, et nous boirons seulement une chopine. — Affaire conclue, répond le citoyen Carcaille. »

Or, j'avais envie d'engager le grand-père à donner en *tâche*, à un ouvrier, notre champ de pommes de terre, pour le cultiver ; et je

pensais que Tonin était précisément l'homme qu'il nous fallait. Nous n'avons plus le temps de faire cet ouvrage nous-mêmes, à cause des gros foins qui sont mûrs. Je crois que Tonin s'en chargera volontiers. — Pendant qu'il mangeait sa soupe, en faisant autant de bruit qu'un chien qui plonge le nez jusqu'au fond de la sienne, nous avons causé. Il m'a raconté que le cousin régent passe agréablement la soirée, assez souvent, à l'auberge de Barins, où du reste on lui fournit son dîner ; et là, il ne se gêne pas de taper sur les riches, sur les gros propriétaires qui devraient payer quatre fois plus d'impôts, etc. Il parle volontiers du *capital*, comme si c'était une bête noire qu'il fallût *saigner* beaucoup et souvent. Bref, d'après ce que dit Carcaille avec qui il a plus d'une fois trinqué, il paraîtrait que le cousin Félicien est un échauffé en politique, un démocrate, qui, s'il avait une place de quelques mille francs au lieu d'une déjà bien assez belle de douze cents, la garderait toute sa vie, et se ferait conservateur à ce compte-là. C'est un jeune homme instruit, puisqu'il a un brevet de capacité ; mais il a la réputation de se mêler parfois de ce qui ne le regarde pas précisément, à savoir des affaires de la commune où il réside. Il se mêle aussi des élections d'une manière très active, quand il s'agit par exemple de nommer les grands conseillers. Qu'il aille donner son vote, rien de mieux ; c'est son droit et son devoir. Mais qu'il cherche à embrigader les électeurs et à les influencer dans son sens, c'est une chose dont il ferait mieux de s'abstenir. Aussi, ça lui a porté malheur dans son précédent poste de régent, où il n'était, du reste, qu'à titre provisoire. Quand il s'est agi d'une nomination positive, il a bel et bien été laissé de côté, et un autre a eu la place. Voilà ce qu'on a dit à Carcaille, qui à son tour me l'a raconté. Maintenant votre cousin est casé à Barins ; mais saura-t-il s'y maintenir dans une bonne position et rester sur la réserve ? On le dit un très honnête et très brave garçon ; c'est bien dommage qu'il soit ainsi monté sur le cheval de la politique. Avec l'âge, ça lui passera, comme cela a passé à bien d'autres. — Vous, tante Méry, puisque vous vous intéressez à ce cousin, faites-lui un peu la leçon, quand il reviendra courtiser Betsy.

— Comment ! courtiser Betsy ! qu'est-ce que vous dites, Pierre ? Il ne lui a certainement point parlé dans ce sens. Est-ce qu'on doit se permettre des suppositions pareilles.

— Méfiez-vous-en, la tante. Les oiseaux qui sont cachés dans les haies, ou peut-être derrière, entendent parfois ce qui se dit en chemin et peuvent le raconter à d'autres. Du reste, je le répète, sauf le temps qu'il passe, le soir, à l'auberge, et ses idées en politique, votre cousin est un brave garçon. J'ai préféré vous mettre au courant, vous qui êtes bonne et charitable, plutôt que d'en parler au grand-père, que

cela aurait mis de travers pour un jour ou deux.

Tel fut le récit de Pierre Tochard. La tante François et Betsy se regardaient sans rien dire; et la tante Méry allait reprendre la parole, lorsque Frank se leva. Betsy alluma une bougie et vint avec lui jusqu'au bout du corridor assez long. Arrivés là, elle lui dit à voix basse :

— Ce qu'a dit Pierre est vrai; mais vous n'en prendrez aucun souci, comme je ne m'en fais pas l'ombre d'un seul au sujet des *démonstrations* de Lydie. Vous me connaissez, Frank, et je vous connais. Reviendrez-vous dimanche?

— Oui, certainement, si je le puis.

— Au revoir donc!

CHAPITRE XX

OPINIONS CONTRADICTOIRES.



Ainsi que nous l'avons vu par le récit de Pierre, Tonin Carcaille était une sorte de gazette ambulante, comme il était un ouvrier ambulante. Passant un mois dans un village, allant de maison en maison, de famille en famille, et le dimanche au cabaret, il se tenait facilement au courant des gens et des choses, racontant à l'un ce qu'il avait appris de l'autre, et faisant ainsi beaucoup de mal sans y mettre de mauvaise intention. C'était un semeur de rapports, tantôt véritables, tantôt mensongers. Il n'inventait pas ; il se bornait à colporter ce qu'il avait appris, ce qu'on lui avait dit, et c'était tout cela de trop. Tonin Carcaille était un de ces bons enfants sans principes, un jovial compagnon chanteur, un vrai mange-tout, n'ayant aucun souci de l'avenir et pas non plus beaucoup pour le jour présent. Il vint toutefois s'entendre avec Numa pour cultiver un champ de pommes de terre. On lui donnait un litre de vin par jour, et il prenait ses repas au cabaret, où l'on était toujours disposé à lui servir une chopine de petit blanc, dès qu'il la demandait. Chaque village ne possède pas un bourgeois de cette espèce ; mais j'en ai connu plusieurs durant ma longue carrière et j'ai même, assez souvent, travaillé avec eux dans ma jeunesse.

Dans ce que Tonin avait rapporté à Pierre sur le régent Félicien Carraud, il y avait beaucoup d'exagération. Félicien n'était ni un politique enragé, ni un ambitieux, comme il en existait parmi les régents primaires en 1845 ; c'était un jeune démocrate sans expérience des hommes et de la vie ; et parce qu'il avait suivi un cours de civisme, il croyait en savoir assez pour se mêler très activement des élections, plutôt que de se borner à déposer son vote, selon ses lumières et sa conscience. Cette manière de faire lui avait nui dans le village où il était précédemment comme régent provisoire, et il n'y fut pas

nommé lorsque le choix définitif d'un instituteur eut lieu. On n'y regarda pas de si près à Barins, où du reste il se trouva seul candidat et fit de bons examens.

Le dimanche suivant, il arriva de bonne heure aux Praslies, sans collègue pour l'accompagner. Pierre n'avait point entendu sa conversation avec Betsy dans le chemin, le dimanche précédent; il les vit passer seulement, d'une vigne où il se promenait en examinant le raisin, et il en conclut que Félicien était bien capable de dire des douceurs à Betsy, puisqu'il revenait déjà pour la voir et lui parler. Sa supposition n'était que trop fondée.

Félicien entra chez Frank Altier, pour lui faire une visite de condoléance. Frank le reçut très bien, et comme il faisait chaud, que Félicien avait marché, il lui offrit de la bière que celui-ci trouva excellente. Quand ils eurent causé un moment, de la grand'mère Altier et aussi d'autres sujets, Félicien dit qu'il se proposait d'aller saluer ses cousins à la Sizeronne, avant de repartir.

— J'y vais aussi, dit Frank. Ma marraine ne peut pas se rendre au culte à pied, et M. Carraud n'a pas de cheval. Lorsque je le puis, je fais une lecture à M^{me} François, le dimanche après-midi. Êtes-vous abonné à la *Feuille religieuse*?

— Non, je reçois deux journaux; l'un, qui traite de pédagogie, l'autre de sciences; puis je lis un journal politique à l'auberge, ou chez moi lorsqu'on me le prête.

— Pour les personnes âgées et pour celles qui, en général, ne peuvent pas assister au culte public, la *Feuille religieuse du canton de Vaud* est un excellent moyen d'édification. Je la lis assez régulièrement à ma marraine.

Frank mit dans sa poche le numéro reçu la veille, et les deux jeunes hommes se dirigèrent du côté de la Sizeronne. Comme ils passaient devant la maison de la veuve Martin, Lydie en sortait, coiffée comme nous savons, c'est-à-dire les cheveux flottant sur les épaules en longues boucles soyeuses.

— Bonjour, Lydie, lui dit Frank.

— Bonjour, cher ami. Comment vas-tu maintenant?

— Bien, je te remercie. Ta mère et toi?

— Maman va passablement ces jours-ci; moi, très bien. Tu vas à la Sizeronne?

— Oui, avec M. Carraud.

Félicien ôta son chapeau et s'inclina devant celle qui disait à Frank: « Cher ami. »

— Mes amitiés à Betsy, je te prie, et à la bonne M^{me} François. Adieu, Frank. — La mère Arnoul est-elle chez toi?

— Oui.

— Je vais lui tenir compagnie un moment; mais le soleil est piquant; il faut aller mettre un semblant de chapeau. Au revoir!

— Adieu.

Lydie rentra chez elle pour prendre ce semblant de chapeau.

— Cette belle personne est-elle votre parente? demanda Félicien.

— Non. Lydie Martin et moi nous nous tutoyons, en souvenir de l'école et du catéchisme.

— Elle a une magnifique chevelure et s'exprime avec distinction.

— Oui; elle a passé quelques années à l'étranger, comme femme de chambre.

— Est-elle mariée?

— Non; son père est mort; elle vit seule avec sa mère, dont la santé est délicate. Son frère est négociant. M^{lle} Betsy voit assez souvent M^{me} Martin, bien qu'elles ne soient pas du même âge.

— Laquelle des deux est la plus jeune?

— Évidemment votre cousine; elle a cinq ans de moins que M^{lle} Martin.

À la Sizeronne, dans la partie du verger touchant à la maison, l'herbe était fauchée; il y avait là un grand cerisier dont la vaste envergure donnait un ombrage agréable, lorsque le soleil était ardent. Les longues branches flexibles, quoique partant d'assez haut, s'inclinaient gracieusement jusqu'à cinq ou six pieds du sol, toutes chargées de cerises qui commençaient à mûrir. Grâce aux racines traçantes, s'entre-croisant dans tous les sens à peu de profondeur, le gazon était toujours sec sous l'ombrage du cerisier. On s'y tenait volontiers le dimanche, de deux à trois heures, et même plus tard en été. Un banc cintré, appuyé à la tige, était suffisant pour que trois ou quatre personnes y fussent à l'aise.

La tante François et Betsy y étaient assises, lorsque les deux jeunes gens arrivèrent à la maison. Enfoncé dans un fauteuil en branches de noisetier, le grand-père lisait un journal. Betsy alla chercher deux chaises, sur lesquelles Frank et Félicien prirent place. Pierre qui, ne sachant que faire, rôdait aux environs, vint se joindre à la compagnie. Enfin, la dernière de tous, la tante Méry quitta ses corridors et se rendit aussi sous le cerisier.

L'occasion était trop belle pour que, fidèle à sa marotte, Pierre ne cherchât pas à engager la conversation sur le chapitre des dépenses publiques et des impôts en expectative. Il demanda carrément à Félicien ce qu'il pensait de tout cela. Celui-ci, voyant bien à l'air de Betsy que la partie était pour lui perdue, ne se gêna pas d'exposer ses idées.

— L'état ne doit pas craindre d'aller en avant, dit-il ; plus on dépensera pour le service public et mieux cela vaudra. L'argent se trouvera toujours assez. Il y en a beaucoup qui ne sert à rien, si ce n'est à chômer ou à augmenter la fortune de gens déjà trop riches.

— Ah ! vous pensez comme cela, monsieur le régent, dit Pierre ; je vous en fais mon compliment. J'espère que vous ferez fortune aussi, comme bien d'autres ; et alors, quand vous aurez travaillé pendant trente ans, vous serez sans doute charmé que l'état vienne vous dire : « Tu as de l'argent qui ne sert à rien ; je vais t'en prendre une partie pour le service public. »

— Ce n'est pas en étant régent primaire pendant quarante ans que je ferai jamais fortune, répliqua Félicien ; et si je me marie, si j'ai une famille à élever, c'est tout au plus si mon chétif traitement d'instituteur sera suffisant pour le vêtement et la nourriture.

— D'accord, reprit Pierre : mais alors, faites mieux que de rester régent de village : soyez médecin, dentiste, — un bon métier, celui-là ! — avocat, négociant, manufacturier, banquier, — encore un bon métier, — capitaine de vaisseau, général, — seulement ne vous faites pas pasteur, car vous seriez encore plus pauvre. — En choisissant une des carrières libérales que je vous indique, vous pouvez faire en vingt-cinq ou trente ans une grande fortune, si d'ailleurs vous êtes, comme je n'en doute pas, doué de remarquables capacités.

— Laissez la raillerie où elle est à sa place, dit Félicien. Je ne serais pas régent à Barins, si je pouvais, pour le moment, faire autre chose.

— Cela viendra, continua Pierre, qui semblait avoir amassé toutes sortes d'idées dans son cerveau, cela pourra venir, si vous travaillez ferme, si vous vous tenez à votre état, et si vous ne faites aucune dépense inutile. En gagnant seulement 1 200 fr. par an, chauffé et logé comme vous l'êtes, ayant aussi du terrain pour vos légumes, vous pouvez mettre à la caisse d'épargne plus de la moitié de cette somme chaque année, et avoir ainsi bientôt, un joli petit capital à vous, que vous aurez bien gagné et qui vous fera plaisir. Moi, comme domestique de campagne, j'étais fort loin de mettre 600 fr. de côté par an, puisque j'en gagnais à peine 250 en commençant ; néanmoins, je suis arrivé à épargner de quoi vivre de mon revenu, si je ne pouvais plus travailler. J'ai eu, il est vrai, 2 000 fr. de mon père, et je n'ai pas, comme tant d'autres, fumé cinq cigares par jour. Encore moins ai-je bu mes trois chopines au cabaret avant dix heures du soir.

— Vous figurez-vous, par exemple, dit Félicien sur un ton assez élevé, que je me livre à de pareilles prodigalités ?

— Je pense bien que non. Je dis cela seulement comme étant le fait de beaucoup d'hommes qui se plaignent de la dureté des temps et des

difficultés de leur position. Cinq cigares par jour et trois chopines, cela fait un franc, et au bout de l'année 365 fr. Or, un homme sobre et bien portant, s'il est logé et qu'on lui fournisse le bois et un jardin, peut vivre avec cette somme. Il ne lui reste que ses vêtements à acheter. Qu'avez-vous à dire à cela ?

— Rien, si ce n'est qu'un régent pauvre ne peut se marier, s'il n'a que son traitement pour toute fortune.

— Eh bien, mon brave monsieur Félicien, ne vous mariez pas. Qui diantre vous force à vous marier ? Faites plutôt comme moi. Restez vieux garçon jusqu'à ce que l'envie vous prenne d'épouser une femme qui ait aussi quelque argent et dix ans de moins que vous. Eh ! certes, pour un homme, c'est toujours assez tôt d'avoir les soucis d'un ménage et ceux d'une famille. Pour une femme, il ne faut pas qu'elle attende trop tard, c'est évident ; à moins qu'elle n'épouse un vieux comme elle. Chacun ici-bas doit faire son devoir et tout ce qu'il peut dans sa position. La loi du travail est pour tous, mais particulièrement pour les jeunes hommes, qui sont forts et ont encore une masse de choses à apprendre. — Mais, pour en revenir à ce que vous disiez en commençant, si l'état, au lieu de ne rien retrancher de ses dépenses, voulait se conduire en bon père de famille, il se bornerait à l'emploi des revenus publics, au lieu de chercher à décréter tour jours de nouveaux impôts qui augmentent les charges déjà considérables du peuple. Par exemple, qu'on mette un impôt sur des articles de luxe auxquels on ne demande rien et qui sont plus qu'inutiles si ce n'est même pernicieux, je ne m'y oppose point. Mais qu'on vienne fouiller dans le bureau d'un pauvre homme, ou même d'un riche, pour savoir jusqu'à un centime ce qu'il possède et peut laisser à ses *enfants*, et cela pour prélever un droit en faveur de l'état, je déclare que c'est une vilénie.

— Tu t'échauffes en pure perte, mon pauvre Pierre, dit Numa. Tout ce que tu penses et tout ce que tu pourrais dire ne changera rien à la situation. S'il y a des impôts décrétés, justes ou injustes, facilement acceptés ou vexatoires, il faudra les payer.

— Oui, et savez-vous pourquoi, grand-père ?

— Pourquoi ?

— Parce que nous sommes des lâches, un vrai troupeau de moutons. Nous avons été pendant trois siècles les sujets de l'ancienne Berne ; nous prenons maintenant le chemin de n'être pas quelque chose de beaucoup plus noble, même chez nous. J'en suis fâché, mais je dis ce que je pense.

La discussion, ainsi qu'on le voit, avait fait fausse route. De générale qu'elle était d'abord, elle était devenue quasi personnelle. Frank la

reprit à son point de départ, et, s'adressant à Félicien :

— Vous avez parlé en commençant, dit-il, des grandes fortunes, à vos yeux, inutiles. Il y a beaucoup à dire pour et contre l'accumulation des capitaux. Sans doute, c'est un malheur que la trop grande inégalité des richesses, surtout lorsque les fortunes se sont faites rapidement, soit au jeu de Bourse, soit dans l'industrie, soit dans n'importe quel genre de travaux. Si les choses étaient dans l'ordre normal ici-bas, — je ne dis pas même dans l'ordre *moral*, — la fortune ne devrait s'acquérir qu'à la longue, par un travail constant et intelligent. Je ne parle pas des héritages directs ; ils sont en dehors de ce qui nous occupe, et le législateur fera toujours bien de les conserver intacts, comme honneur de la famille et une sauvegarde de la puissance paternelle ; je ne parle que de la manière de gagner soi-même une fortune honnêtement. — Vous avez l'air de penser que les grands capitaux sont inutiles : mais réfléchissez que, sans les capitaux, vous tuez l'industrie, les chemins de fer, le commerce de terre et de mer, toutes les belles et grandes choses de la civilisation. Dans l'usine où j'ai travaillé pendant cinq ans, plusieurs millions étaient engagés ; sans ces millions, vous n'auriez pas les pointes de Paris à soixante centimes le kilo, même au petit détail. Vous n'en auriez pas une seule, à aucun prix. Sans les capitaux que vous croyez improductifs, vous n'auriez ni le papier, ni l'imprimerie, ni le sucre, ni finalement rien de ce qui s'achète et se vend dans la moindre boutique de village.

— Mais je le sais de reste, monsieur Altier, s'écria Félicien. J'entends par capitaux inutiles, l'argent, oui, l'argent, l'or et les billets de banque entassés chez les riches, qui les laissent chômer sans que personne en profite.

— Vous croyez réellement qu'on en conserve ainsi des tas, comme du gravier au bord du lac ?

— Eh oui, certainement. On m'a parlé d'un vieil avare chez lequel on a trouvé plus de cent mille francs en espèces et en billets, après sa mort.

— Je vous l'accorde. Mais, ou cet homme en allait disposer autrement, ou c'était un imbécile. Je doute qu'il ait, dans notre pays, un seul imitateur. — Du reste, je reconnais que souvent les capitaux prennent une mauvaise direction qui, pour bien des gens, devient une cause de ruine. Je veux parler de certaines entreprises imprudentes ou téméraires, comme le sont, par exemple, ces hôtels grandioses que l'on construit un peu de tous les côtés dans notre pays, pour y attirer les étrangers en passage ou en séjour. Cela va bien pendant quelque temps ; c'est nouveau comme site et la maison est bien tenue, les prix modérés. Puis, il suffit d'une mauvaise saison ou d'un

bruit de guerre pour retenir les voyageurs chez eux. Alors l'hôtel, qui a coûté peut-être des millions, n'a personne. Il ne peut payer les intérêts aux actionnaires ; les pertes s'accumulent d'année en année, et cela finit par une désastreuse faillite. Nous avons dans nos villages des campagnards assez simples ou assez ambitieux, pour placer leurs petits fonds de cette manière. La plupart du temps, c'est de l'argent jeté au lac.

Félicien ne répondit pas. En ce moment, s'il avait pu lire dans le cœur de Betsy, il aurait compris qu'il lui serait impossible d'en faire sortir Frank pour s'y installer à sa place. Et cependant Frank n'avait rien dit qui ne pût être compris par le plus simple campagnard. — Betsy se leva pour se rendre où ses fonctions de cuisinière l'appelaient. Frank tira sa montre et dit à sa marraine qu'il reviendrait un autre jour pour lui faire une lecture. Félicien aussi se disposait à partir, lorsque la tante François, toujours bonne et aimable, l'engagea à prendre une tasse de café avec eux.

— Vous ne trouverez rien de prêt chez vous en arrivant, lui dit-elle. Quant à mon filleul, il a sa femme de ménage qui sans doute l'attend pour le goûter.

Félicien accepta, dans la pensée qu'il ne reviendrait peut-être pas de longtemps à la Sizeronne.

— Vous oubliez, dit-il à Frank, de faire à ma jeune cousine les amitiés de M^{lle} Lydie Martin.

— C'est vrai, répondit Frank ; merci de me l'avoir rappelé. — Vous entendez, mademoiselle Betsy, ce que dit votre cousin ?

— Oui, sans doute ; faites aussi mes compliments à Lydie, si vous la rencontrez.

Félicien resta donc. Ayant trouvé l'occasion de voir Betsy un moment seule, il essaya de nouveau de lui dire quelques mots ; mais à la manière dont elle lui répondit, il comprit que, de ce côté-là, tout était inutile : le rocher était inattaquable. Et Félicien était assez intelligent pour comprendre que, si quelque nom était déjà gravé sur ce rocher, ce devait être celui de Frank. « Il sera né sous une bonne étoile et moi sous une mauvaise, » pensait-il en retournant chez lui.

Ceux qui ont vu la révolution vaudoise de 1845, — et j'ai l'honneur d'être du nombre, — se souviennent de l'appui qu'elle reçut assez généralement des instituteurs primaires de cette époque. Beaucoup s'y lancèrent à fond de train ou d'avance l'avaient acceptée. Pour eux-mêmes, firent-ils bien ? C'est une question dont je n'ai pas à m'occuper, et à laquelle l'expérience faite par plusieurs a dès longtemps répondu. Venu au moment dont je parle, Félicien Carraud eût été un des premiers à acclamer le grand mouvement populaire si habilement

exploité pour renverser l'œuvre de 1831 et établir à sa place le système qui dès lors a prévalu.

Dans ma pensée, — qu'on permette à un simple conteur villageois d'exprimer librement son opinion à cet égard, — toute révolution politique est l'œuvre de Dieu, en ce sens qu'elle concourt à l'exécution de ses desseins. Tantôt il veut châtier une nation par un moyen que beaucoup d'hommes considèrent comme un bien pour le pays, tandis que beaucoup d'autres le réprouvent ; tantôt une révolution inattendue secoue un peuple endormi dans le bien-être matériel et lui rappelle qu'ici-bas tout est fragile et passager. Enfin, il est aussi des cas où les révolutions servent la sainte cause de la liberté. — Quelque opinion qu'on se soit faite ou qu'on se fasse encore sur celle qui agita si profondément notre petit pays, je crois que c'est un grand mal pour tout le peuple, lorsque l'instituteur est à la politique au lieu d'être, avant tout, à l'éducation et à l'instruction de la jeunesse. Celui qui fait cela montre qu'il n'a pas compris le premier mot de la noble profession de l'enseignement primaire.

Je crois que c'est un grand malheur lorsque, par suite d'une révolution, le pays se trouve partagé en deux camps d'opinions différentes ; — c'est une grande injustice lorsqu'on ne tient aucun compte des minorités, de telle façon que la moitié plus un dirige tout, et que la moitié moins un ne dirige rien.

C'est un grand malheur, lorsque des hommes sans éducation et presque sans instruction, sont appelés à exercer une autorité considérable ; — un véritable fléau s'ils sont sans moralité et sans conscience. C'est alors une aristocratie d'en bas qui gouverne, despotisme souvent brutal, haineux, faisant bon marché des principes et se considérant comme étant lui seul le représentant véritable du peuple ; — une sorte de droit divin de la démagogie, pire que celui de la noblesse héréditaire, parce qu'il ne tient compte de rien et n'oblige à rien.

Un malheur, dans tout pays démocratique, c'est lorsque des castes orgueilleuses se montrent inintelligentes au point de se croire issues d'un autre sang que le commun des mortels, et considèrent ceux-ci comme étant bien au-dessous de leurs propres familles, alors même qu'elles sont loin de donner toujours les meilleurs exemples à la société.

Un malheur encore, c'est lorsque des hommes instruits, bien doués et riches, passent leur vie dans l'oisiveté, y laissent croupir leurs fils, se désaffectonnent des institutions républicaines et ne veulent se mêler de rien, pas même de voter aux élections.

Un double malheur, c'est lorsque l'état se fait église, ou que l'église cherche à se faire état, l'un et l'autre dans un but de domination ou

simplement de direction, au lieu de laisser à chacun sa liberté de conscience et sa responsabilité devant Dieu.

Encore un malheur, pour tout pays, c'est l'existence de sociétés secrètes qui, sous le couvert d'une philanthropie humanitaire, s'occupent activement de politique, cherchent à diriger le gouvernement et à exercer sur lui une pression quelconque au profit de leurs adeptes.

Enfin, un malheur pour toute nation, c'est lorsqu'on sent qu'il est impossible de vénérer, même de respecter l'homme public investi de fonctions importantes, que cet homme soit un empereur, un roi, un prince, ou un simple municipal.

À ce propos, je me souviens d'un mot qui me fit monter le sang à la tête et dont je rougis en ce moment-là pour mon pays. C'était peu après 1845, dans une revue militaire. Un pauvre diable de soldat, connu probablement pour ses opinions de *ristou*^B, comme on disait en ce temps-là, essaya de présenter une observation plus ou moins fondée, mais respectueuse, sur la position qui lui était faite. Il s'agissait d'une mutation qui sans doute ne lui plaisait pas. Au lieu de lui répondre poliment, comme c'était son devoir, le chef lui dit d'un ton grossier :

« Pas d'observation. Si vous n'êtes pas content, nous vous enverrons ailleurs. C'est nous maintenant qui tenons les pouvoirs. »

C'est nous maintenant qui tenons les pouvoirs! Voilà bien une parole de despote. Elle fut pour moi, comme pour plusieurs de ceux qui l'entendirent, toute une révélation. Ô Washington! pensai-je, certainement tu étais un grand citoyen, un ferme soutien de la liberté républicaine! et cependant tu recommandais au peuple américain de choisir pour les fonctions publiques des *gentlemen*, c'est-à-dire des hommes instruits, bien élevés, polis, de bonnes manières, distingués par le caractère et l'éducation.

Je conclus alors, comme je le fais aujourd'hui, que, la plupart du temps, les révolutions politiques laissent les hommes ce qu'ils étaient avant d'arriver au pouvoir, c'est-à-dire pas meilleurs, si même elles ne les rendent encore pires.

Quant à celle de 1845, il est certain qu'un de ses résultats a été l'affaiblissement de l'autorité morale, soit du gouvernement dans le pays, soit des parents dans la famille. Le germe de l'indiscipline existait sans doute un peu partout à cette époque, mais la secousse étant donnée, ce germe en profita pour se développer largement, prendre mieux racine, pousser des branches gourmandes et produire les fruits amers qu'on déplore aujourd'hui.

TRÖISIÈME
PARTIE

CHAPITRE XXI

VISITE D'UN ANCIEN PÂTEUR.



Trois mois se sont écoulés, — juin, juillet, août, — depuis que Félicien Carraud et Frank Altier vinrent ensemble à la Sizeronne et causèrent avec la famille sous le grand cerisier. L'été avec son ardent soleil, ses pluies bienfaisantes et ses orages, avait passé sur tout le pays; il avait mûri les blés, donné les foins à la montagne, fait croître le raisin sur les coteaux. L'automne arrivait maintenant, avec ses nuits plus longues, ses rosées abondantes, ses petits nuages traînant sur les flancs du Jura ou sortant de gorges boisées, pour monter lentement plus haut et s'envoler ensuite dans le ciel. — C'est une époque de repos, du moins relatif, pour la nature. La sève s'arrête insensiblement dans les arbres pourtant bien verts encore à la plaine; mais sur les pentes montagneuses, les feuilles prennent une teinte grise, même jaune, là où le sol végétal a peu de profondeur. — Les hirondelles commencent à se réunir en troupes nombreuses pour le départ et, depuis la fin d'août, les becs-fins des haies et des bosquets ont repris le chemin du midi. L'homme aussi se sent vieillir; il sait que l'hiver viendra bientôt, et peut-être sera-t-il pour lui l'hiver de la vie.

À la Sizeronne, rien n'était changé pour ses habitants, ni au dedans ni à l'extérieur. Le grand-père Numa avait toujours ses vigoureux poignets, Pierre ses bras de fer et sa langue bien pendue; la tante Méry sa frayeur des sabots crottés; M^{me} François son air de bonté et de soumission réfléchie; Betsy ses joues roses, son regard intelligent, son cœur fidèle à Frank, mais aussi toujours sa même impossibilité d'accepter l'Évangile. L'incrédulité raisonneuse était encore, comme jadis, l'hôte préféré de son âme pourtant droite et consciencieuse dans tout ce qu'elle considérait comme son devoir et la vérité.

Mais Betsy n'était pas heureuse. Le bonheur d'une fiancée, ce

bonheur large, plein, dans lequel un cœur qui s'est donné nage à l'aise, elle ne le connaissait pas. Et Frank aussi en était privé. Car, être fiancés jusqu'à la mort sans jamais s'unir, c'était là une perspective qui le torturait, lorsque sa confiance en Dieu faiblissait sous le poids du doute ou de la tentation. Il se disait alors qu'il eût mieux fait peut-être de laisser à Betsy sa liberté, de ne pas s'engager avec elle, mais de fuir plutôt un voisinage sous le charme duquel il retombait constamment. Seul de son opinion, pour peu que ses convictions eussent perdu de leur vigueur, il est probable qu'il eût demandé à Betsy de lui donner sa main tout de bon ; mais sa fiancée était pour le moins aussi décidée que lui dans son propre sens, tout en l'aimant avec une ardeur qui ne s'était jamais refroidie. À moins d'être d'accord sur la base d'une foi commune, elle était bien résolue à ne pas l'épouser. Elle souffrait parfois beaucoup d'une situation si pénible. Jamais ces deux cœurs si étroitement attachés l'un à l'autre n'avaient scellé leur affection du moindre baiser. Ils se donnaient une poignée de main, et c'était tout.

Une pensée, par moment, la troublait ; la délicatesse de sa conscience en était agitée. Betsy se disait que, si elle avait parlé nettement à Frank, elle n'avait, d'un autre côté, rien dit à son grand-père et à ses tantes ; et c'était jusqu'à un certain point un manque de confiance à leur égard. Mais que leur dire ? que leur expliquer ? Seule, la tante François pourrait peut-être la comprendre, et encore pas complètement. La tante Méry eût fortement blâmé les deux jeunes gens, et prédit que cela finirait très mal, surtout si Frank acceptait pour lui-même les idées sceptiques de Betsy ; et il y avait bien à craindre qu'il n'en vînt là. Déjà n'avait-il pas émis des doutes sur la durée de chacun des jours de la création ! — Quant au grand-père, tel que Betsy le connaissait, elle savait qu'il se mettrait en colère et ferait des scènes. Peut-être même fermerait-il sa porte à Frank. Et alors, qu'arriverait-il ? Betsy se disait tout cela, et bien d'autres choses, sans arriver à une conclusion qui pût la sortir ; de cette fausse position.

Dans la maison, sauf la tante François qui devinait les choses mieux que sa sœur, nul n'avait un peu compris la situation. Pierre n'y voyait plus que du feu. Continuer à venir tous les dimanches à la Sizeronne, et ne rien dire, et ne pas s'expliquer, et ne pas demander Betsy au grand-père, cela lui paraissait une complète absurdité, quelque chose d'inexcusable. Félicien n'était revenu en visite qu'une fois, durant ce long espace de temps ; il avait autre chose dans la tête : nous en parlerons plus loin. » Donc, pensait Pierre, puisque le champ est libre, pourquoi ce diantre de Frank ne se déclare-t-il pas franchement ? » Bien que le grand-père se préoccupât des nombreuses visites du

jeune homme, il ne voulait pas avoir l'air de les blâmer, encore moins de les défendre, parce que, pensait-il, ce serait justement le moyen de leur donner une plus grande importance, chose qu'il fallait absolument éviter. Il mettait chaque jour son pantalon à morceaux d'étoffe bigarrés, et travaillait sans causer ni plus ni moins que d'habitude.

Depuis quelque temps, Betsy allait régulièrement au culte, à la grande joie de la tante Méry ; la jeune héritière désirait s'instruire des vérités chrétiennes et faisait à cet égard tout ce qu'elle pouvait. Mais les prédications de M. Tournefort, quelque évangéliques et orthodoxes qu'elles fussent, n'avaient pas le don, ni de convaincre sa raison, ni de toucher son cœur. Elles étaient adressées aux croyants, bien plus qu'à ceux dont l'âme cherche encore l'aliment qui seul peut la vivifier.

— Eh bien, chère enfant, lui dit un dimanche la tante Méry, n'as-tu pas trouvé aujourd'hui que M. Tournefort a fait une excellente méditation ?

— Pour vous qui acceptez tout cela, oui, ma tante ; pour moi, ce que j'ai entendu m'a laissée telle que j'étais entrée à l'église. Il me faut autre chose.

— C'est que tu as un cœur plein d'incrédulité. Pourquoi donc ne veux-tu pas croire ?

— Parce que je ne le puis pas comme vous, ni comme Frank Altier, qui a cependant trouvé la prédication de ce matin assez obscure et filandreuse. Ce n'est pas, dit-il, le genre qu'il faudrait pour des campagnes.

— Frank Altier, je le crains et je le lui ai dit plus d'une fois, a certaines tendances libérales. Au lieu de se borner à recevoir tout ce qu'on lui présente d'après la Parole sainte, il se permet d'examiner, de juger.

— Vous pensez pourtant qu'il est ce qu'on appelle un chrétien ferme et bien convaincu ?

— Oh ! oui, certainement. Toutefois, il doit prendre garde à la tendance dont je parle. Mais c'est toi, chère enfant, et ton pauvre grand-père, qui me faites profondément pitié tous les deux. Puissé-je, avant de mourir, vous voir entrer dans le chemin du salut.

— Je vous assure, ma tante, que, pour moi-même, je le désire sincèrement.

— « Celui qui cherche trouve, » a dit le Seigneur. Mais malheur à ceux qui préfèrent les ténèbres à la lumière et contristent l'Esprit de Dieu.

Frank, nous l'avons déjà dit, ne contestait plus avec Betsy sur son scepticisme. Il priait et attendait. Mais il comprenait parfaitement que des explications bibliques présentées à la multitude ne pussent

atteindre profondément un esprit aussi éveillé et aussi raisonneur que celui de Betsy.

Une après-midi, les Carraud eurent la visite d'un ancien pasteur, celui qui avait fait l'instruction religieuse de Betsy. Ce monsieur avait quitté la cure de la paroisse peu après l'admission de Betsy à la sainte cène. Entre son départ et l'arrivée de M. Tournefort, un autre pasteur avait exercé son ministère aux Praslies et s'était fixé ensuite dans un poste différent, si bien que trois mutations avaient eu lieu à la cure, en quatre ans. Le plus ancien des trois vint donc à la Sizeronne visiter la famille Carraud. Il fut frappé de la beauté distinguée de Betsy, de son air intelligent et de la grâce qu'elle mettait à toutes choses ; il en fit compliment au grand-père lorsqu'il se trouva seul avec lui.

— Oh, oui, dit Numa, Betsy est une bonne fille.

— Elle doit avoir vingt ans, maintenant, en âge, par conséquent, de se marier. J'espère qu'elle vous donnera bientôt ce sujet de joie.

— Il n'y a pourtant rien qui presse, monsieur le pasteur. Nous nous trouvons bien comme cela pour le moment.

— Vous avez fait sans doute bonne connaissance avec M. Tournefort ?

— Oui, M. Tournefort nous a fait une visite, il y a quelque temps.

— C'est un jeune pasteur de mérite, un homme excellent.

— On dit bien.

— J'ai l'intention de passer chez lui en retournant chez moi.

Betsy était rentrée.

— Ma chère ancienne catéchumène, lui dit le pasteur, avez-vous entendu dernièrement M. Tournefort ?

— Oui, monsieur. Je suis assez régulièrement ses prédications, avec ma tante Méry.

Celle-ci venait aussi d'entrer.

— J'apprends avec joie le zèle de votre petite-nièce, mademoiselle, dit le pasteur à la tante. Elle montrait déjà une intelligence peu commune parmi mes catéchumènes. — Mademoiselle Betsy, que sont devenus, au point de vue religieux, vos condisciples aux leçons que je donnais à la cure ?

— Je ne le sais pas bien, monsieur. Ma tante pourrait, mieux que moi, répondre à votre question.

— Hélas ! monsieur, fit la tante Méry, c'est affligeant et bien triste à dire. Aucun de ces jeunes gens, garçon ou fille, n'a tenu les engagements pris le jour de sa réception. Pas plus tôt libérés de l'obligation de suivre les écoles, ils se sont tous lancés dans le train des plaisirs mondains, les garçons buvant et faisant un tapage de forcenés les jours de fêtes ; les jeunes filles devenant vaniteuses, passionnées pour le plaisir. C'est là le chemin que prennent presque tous les jeunes

gens, dès qu'ils ont été admis à la communion. Betsy est la seule, je crois, qui ne fasse pas partie de cette jeunesse au caprice volage.

— Je n'en vaud pas mieux pour cela, ma tante, vous le savez bien ; mais je crois, monsieur, si vous me permettez de le dire, que les pasteurs ne devraient pas admettre ainsi à la sainte cène des jeunes gens qui ne sont pas convaincus de la divinité de Jésus-Christ et de celle des Écritures. Il vaudrait beaucoup mieux, leur instruction religieuse terminée, les laisser libre de communier ou de s'abstenir. De cette manière, ils agiraient selon qu'ils sont persuadés en leur âme et conscience. Ces fournées de catéchumènes admis ainsi dans l'église, constituent un état de choses déplorable au point de vue de la sincérité et de la vérité.

— Vous avez parfaitement raison, au fond, mademoiselle Betsy ; mais les pasteurs ne peuvent faire autrement que de les admettre, et les parents le veulent ainsi.'

— Oui, monsieur, je le sais ; mais si la droiture et la vérité, je dirai même la simple loyauté, exigent le contraire ?

— Je vous le répète : les pasteurs ont la main forcée sur ce point. D'ailleurs, il en est beaucoup qui pensent que c'est un bien. Sans ces admissions, que deviendrait l'église ?

— Ce qu'elle pourrait. Au moins elle serait dans le vrai, et sans doute que chaque jeune chrétien convaincu viendrait de lui-même à la table sacrée dès qu'il en éprouverait le besoin et y verrait un ordre de Dieu.

— Les temps actuels de l'église sont difficiles, chère mademoiselle. Dans les assemblées religieuses libres, oui, on agit avec les catéchumènes comme vous voudriez qu'on le fit dans l'église nationale ; mais vous conviendrez que la position de celle-ci ne ressemble pas à celle des autres. — Je vais maintenant vous dire adieu, mesdames, et je pense que je pourrai aussi saluer M. Carraud devant la maison. (Le grand-père était sorti depuis un moment.) À propos, qu'est devenu le jeune Frank Altier ? lui aussi a été un de mes plus anciens catéchumènes.

— Celui-là vous fait honneur, monsieur, dit la tante François. Vous vous souvenez peut-être qu'il est mon filleul. C'est un excellent jeune homme, ayant des moyens et de la piété. Dans ce moment, il est en deuil de sa grand-mère. Nous l'aimons beaucoup ici, dit-elle en regardant Betsy.

— Lorsque vous le verrez, rappelez-moi, je vous prie, à son souvenir. Je suis heureux de recevoir sur son compte d'aussi bonnes nouvelles.

M. l'ancien pasteur des Praslies se dirigea donc du côté de la cure qu'il avait habitée pendant bien des années. C'était un homme ayant

dépassé la cinquantaine, vieilli déjà par conséquent au service du saint ministère. Affectionné aux coutumes religieuses qu'il avait toujours vu mettre en pratique, il n'était pas homme d'innovations ; mais c'était un homme droit, vraiment pieux, ouvrier sincère et fidèle.

Arrivé chez M. Tournefort, il trouva celui-ci occupé à la composition d'un sermon pour le prochain dimanche. Les deux messieurs s'entretenaient de l'état religieux de leurs paroisses et convinrent qu'il y avait beaucoup à faire pour sortir le peuple de l'indifférence dans laquelle il s'enfonce toujours plus. Comme il allait se remettre de nouveau en chemin, l'ancien pasteur dit à son jeune collègue :

— Avez-vous l'intention de vous marier bientôt ?

— Je n'ai rien décidé encore, mais je cherche.

— En venant ici, je ne pouvais m'empêcher de penser pour vous à M^{lle} Betsy Carraud. C'est une personne d'une intelligence remarquable, ayant beaucoup plus d'instruction que les jeunes filles ordinaires de village. Avec ça, elle est très bien d'extérieur, et vous savez qu'elle est seule héritière de la famille. — Verriez-vous un inconvénient à épouser une personne d'une condition sociale inférieure à la vôtre ?

— Non, pas précisément, si l'éducation et l'instruction étaient jugées suffisantes. Je suis d'ailleurs moi-même fils de cultivateur. Mais je ne pourrais pas penser à M^{lle} Carraud, pour un motif bien plus grand que celui de la condition sociale : elle dit ouvertement qu'elle n'a pas de convictions chrétiennes. Or, que deviendrait la position d'un pasteur ayant pour compagne, pour aide dans son ministère, une femme incrédule qui, au lieu de lui tendre secours, ne ferait peut-être que l'entraver.

— Mais êtes-vous sûr de ce que vous dites de M^{lle} Carraud ?

— Trop sûr, malheureusement.

— Et de qui le tenez-vous ?

— De sa tante elle-même ; de celle qu'on appelle M^{lle} Méry.

— Vous m'étonnez, et bien péniblement. Je viens de causer avec M^{lle} Carraud, qui est une de mes anciennes catéchumènes, et je puis vous assurer que j'ai gardé d'elle une excellente impression au point de vue religieux, malgré les idées avancées qu'elle a sur l'admission des jeunes gens à la communion. Vous devriez, cher jeune frère, essayer de causer avec elle et tâcher de l'amener à de solides convictions, si elle en manque.

CHAPITRE XXII

LA COUSINE ET LE COUSIN VIDOUX.



our ne rien oublier dans notre récit, revenons un peu en arrière. Nous ne nous y arrêterons pas longtemps.

Deux semaines après la mort de sa grand'mère, Frank vint faire à sa marraine la lecture qu'il avait laissée de côté le dimanche précédent. Avant de repartir, il eut la bonne chance de voir Betsy un moment seule, aux environs de la maison.

— Je vous prierais de me donner un conseil, lui dit-il. Ma ménagère a fait la lessive ; elle a mis le linge et les effets de ma grand'mère en ordre. Parmi ces derniers, j'ai trouvé un châle presque neuf, léger, en laine souple, et j'ai eu l'idée que je pourrais peut-être l'offrir à Lydie Martin, en souvenir de ses visites à ma grand'mère et du service qu'elle m'a rendu le jour de l'enterrement. Qu'en pensez-vous ? C'est un châle que j'avais apporté de France ; il est de couleur foncée.

— Sans doute ; vous ferez plaisir à Lydie.

— Je crains seulement une chose, Betsy. Sans avoir, j'espère, aucun brin de fatuité, je ne voudrais pourtant pas que Lydie allât se mettre en tête des idées qui me seraient désagréables.

— Pour le moment, c'est peu probable ; mais dans la suite, vous ferez peut-être bien de vous tenir sur vos gardes. Au point où nous en sommes, Frank, je puis bien vous dire cela. Lydie est une brave et bonne fille, mais son imagination va vite en avant. Si elle vous saute au cou, laissez-la faire : il ne faut pas lui causer de chagrin.

— Merci ; je lui donnerai donc le châle, dès aujourd'hui et en la présence de sa mère. — J'ai trouvé aussi ce foulard, que j'avais rapporté d'un de mes voyages ; il est encore neuf et n'est pas même ourlé ; ma mère ne l'a jamais mis. Est-ce que j'ose vous prier de vous en servir ?

Betsy déplia le tissu de soie et, le mettant sur ses cheveux, puis le nouant sous le menton :

— Je vous remercie d'avoir pensé à me le donner, dit-elle ; il me fait plaisir. Je le mettrai le matin et le soir, quand il fera frais.

Puis, regardant Frank avec une expression indéfinissable de tendresse, elle fut sur le point d'éclater en sanglots.

— Adieu, et au revoir, dit-elle, retournant vite du côté de la maison.

On comprend la pensée qui la saisissait en ce moment. À l'ordinaire, les choses ne se passent pas ainsi dans une circonstance pareille. Mais la position acceptée par ces deux jeunes gens était bien différente de ce qu'a été la vôtre, ami lecteur, lorsque vous avez été fiancé autrefois, ou si vous l'êtes maintenant.

Le même jour, Frank vint donc chez la mère Martin, avec le châle sous le bras, plié dans une grande feuille de papier. Il expliqua son affaire simplement, priant Lydie d'accepter cet objet en souvenir de sa grand'mère. La fille aux cheveux flottants laissa voir la joie que lui causait ce présent. Le châle lui parut délicieux, d'un toucher moelleux, épais et léger en même temps.

— J'en désirais justement un de cette qualité et de cette nuance, dit-elle de son air le plus convaincu ; il faut que tu me permettes de t'embrasser, cher ami, pour une si aimable attention.

— Cela n'en vaut pas la peine, Lydie ; mais puisque...

Il n'eut pas le temps d'en dire davantage, car Lydie lui avait sauté au cou, comme le jour de la mort de sa grand'mère.

— Je vais le porter beaucoup, dit-elle, quand son opération fut terminée. — Puis l'ouvrant et le pliant de la bonne manière, elle essaya le châle immédiatement. — N'est-ce pas qu'il me va bien, maman ?

— Oui, mais il est trop beau pour le mettre souvent.

— Je le mettrai tous les dimanches, reprit l'heureuse fille.

Et en effet, le dimanche suivant on put voir Lydie Martin, son châle au bras, se diriger du côté de Barins, où une cousine mariée dans ce village l'avait invitée. On y dansait, mais Lydie ne dansait pas, ne dansait plus, depuis qu'elle avait servi comme femme de chambre chez des Anglais. Avant cela, oui ; depuis, non. Elle avait néanmoins accepté l'invitation de sa cousine, et montait à Barins d'un pied léger, l'esprit et le cœur livrés à de douces pensées. « Car, se disait-elle, si Frank songeait sérieusement à moi, quel bonheur ! » L'étoile radieuse de M. Tournefort était déjà complètement disparue, et l'on peut ajouter : fort heureusement.

Lydie trouva sa cousine au milieu de trois enfants, le dernier au bras et les deux autres pendus à sa jupe. La jeune mère gourmandait l'un,

renvoyait l'autre, et donnait un baiser au nourrisson qu'elle portait. On voyait que la pauvre femme n'était pas forte sur le chapitre de l'éducation première. Faire obéir un bambin de trois ans et exiger qu'il se tînt tranquille, lui paraissait une chose absolument impossible.

— Pense donc, Lydie, ce mauvais petit drôle est tellement obstiné qu'on ne peut pas le faire obéir. — Voyons, César, veux-tu donc obéir ? Oh ouah ! pas plus ! c'est inutile d'essayer. — Veux-tu donc laisser ton frère, Théobald ? — Celui-ci est encore *pis* que l'autre. Je t'assure, Lydie, que c'est une misère. Élever des garçons, ah ! quelle croix ! Ils sont pourtant, des fois, bien gentils. — Voyons, César : laisse donc cette *bérouette*. Est-ce qu'on mène une bérouette dans la maison ? — La petite, alors, est tant facile de jour ; ce n'est que la nuit qu'elle me tourmente. Il faut, des fois, se relever cinq ou six fois pour lui parler dans son berceau. Sans cela, elle pleure tout de suite. — Attendez, petits drôles ! Vous ne voulez pas vous tenir tranquilles ? Voici le papa : ah ! il vous fera assez obéir. — Mais vois-tu, Lydie, ils ne craignent que leur père : moi, ils ne me craignent pas du tout.

— Je le vois bien, ma chère Andrienne : mais tu pourrais prendre une verge et les fouetter, quand ils sont désobéissants.

— Les fouetter ! on n'ose pas : ils sont tellement nerveux ! Je craindrais de leur donner une crise.

Et cela s'appelle élever des enfants ! Et l'on s'étonne, plus tard, qu'ils en fassent à leur tête !

Le père, en effet, arrivait. Un seul mot, prononcé à voix ferme, suffit pour que les deux détertins n'essayassent plus de tourmenter leur mère : ils obéissaient immédiatement ; mais cette obéissance était celle de l'esclave qui craint le fouet ; l'obéissance du cœur n'y était pour rien.

Le cousin Vidoux (c'était le nom de famille) amenait avec lui Félicien Carraud, notre ancienne connaissance.

— C'est monsieur le régent, dit la cousine Andrienne. Nous l'avons invité à goûter avec nous, comme il est seul et ne danse pas. Je crois que vous vous êtes déjà vus aux Praslies, n'est-ce pas ?

— Oui, répondit Félicien : j'ai eu l'honneur de rencontrer M^{lle} Martin devant sa demeure, il y a trois semaines. Mademoiselle est en bonne santé ?

— Oui, monsieur ; je vous remercie. La vôtre est bonne aussi, j'espère ?

— Parfaite, je vous rends grâce. Pouvez-vous peut être me donner des nouvelles de votre voisin M. Altier ?

— Sans doute : il se porte bien, et vit seul avec sa vieille ménagère.

On se mit à table. Le cousin Vidoux avait *fait le fromage*⁹ le matin même, en sorte que sa femme pouvait offrir du beurre frais, de la crème, et plusieurs bonnes choses préparées la veille par la sage-femme du village, laquelle s'entendait admirablement à la confection des gâteaux levés.

Lydie venait de marcher pendant près d'une heure; elle avait grand'faim et mangea de bon appétit. Cela fit plaisir à la cousine Vidoux. De son côté, Félicien fit aussi honneur à la pâtisserie; et les deux garçonnets s'en bourrèrent jusqu'aux yeux, après quoi ils burent chacun une grande écuelle de café au lait. Pour le goûter, Lydie avait ôté son chapeau à plume grise, orné d'un voile de gaze; les cheveux, attachés derrière la tête, se rouvraient bientôt et formaient une touffe épaisse, coquettement arrangée. Ceux de Félicien ne flottaient pas sur les épaules; cela leur eût été difficile, car, étant d'une nature fort peu maniable, on aurait pu, à toute rigueur, en faire des brosses. Pour atténuer autant que possible un disgracieux effet, leur maître les faisait couper tous les mois à la mal-content, c'est-à-dire très courts. Cette tête tondue, et les grands crocs de la moustache, lui donnaient un aspect assez étrange, auquel du reste on s'habitua vite, quand on le voyait souvent. M. Félicien Carraud n'eut pas le don d'agréer à M^{lle} Lydie Martin. Elle fut néanmoins très causante. ,

— Vous avez été en Angleterre? demanda Félicien.

— Oui, dans le Yorkshire. Nous habitons un de ces magnifiques manoirs anglais, vous savez. Oh! comme c'est beau, une habitation pareille! Et la nature y est si artistement arrangée! les propriétaires, si distingués, si excellents!

— Vous avez sans doute appris l'anglais?

— Un peu; assez pour comprendre les choses usuelles; mais je ne le parle pas sans accent étranger.

— On dit que la prononciation est difficile.

— Très difficile. Il faut avoir de bonnes dents, sans cela on estropie les consonnes. — Je serais volontiers restée à West-Manor encore quelques années, s'il ne m'avait fallu revenir auprès de maman. Peut-être, à l'heure qu'il est, serais-je dame de compagnie à West-Manor.

— Il vaut infiniment mieux, mademoiselle, être reine et maîtresse chez vous, que l'humble servante de ces grands aristocrates.

— Mais, monsieur, permettez: la famille Everly est aimable, bonne et point hautaine. Elle tient son rang, sans doute, mais ce sont des gens excellents, vraiment pieux. Du reste, en effet, je ne regrette point d'avoir retrouvé ma liberté.

9 - Expression villageoise. Elle s'applique à la personne, membre d'une société de laiterie, qui a droit à la quantité de lait destinée à un fromage.

— Il m'aurait été impossible d'être domestique chez des gens titrés. J'ai les titres en horreur.

— La famille Everly n'appartient pas à la grande noblesse. Le colonel Everly est *honorable*, vous savez.

— C'est-à-dire un homme honorable.

— *Honorable*, en anglais, c'est plus que cela : c'est entre le simple gentleman et le baronet, auquel on dit *sir*, vous savez. Aux évêques anglicans, on dit *mylord*, mais leurs femmes n'ont pas de titres. Les évêques sont les lords spirituels. À l'archevêque, on dit *votre grâce*. Il y a ensuite les comtes, les marquis, les ducs, etc.

— Heureusement, nous n'avons rien de tout ça dans notre pays, dit Félicien.

— Nous n'en sommes pas meilleurs, ni peut-être moins vaniteux, dit Vidoux, qui était un homme de sens. Il y a des gens qui, sans avoir droit à aucune prérogative titrée, sont au fond plus orgueilleux que les comtes ou les marquis de la cousine Lydie. Parmi ceux qui se disent de grands démocrates et se persuadent qu'ils le sont, vous trouveriez des gens qui tiennent les autres pour rien ou pour peu de chose. La vanité et l'orgueil se trouvent *en bas* aussi bien qu'*en haut*, et ces deux dispositions y sont peut-être encore plus mauvaises et plus dégoûtantes.

— Monsieur Carraud, dit Lydie pour changer de conversation, avez-vous été dernièrement chez vos parents de la Sizeronne ?

— Je n'y suis pas retourné, depuis le jour où j'eus le plaisir de vous rencontrer aux Praslies.

— Comme votre cousine Betsy est charmante, n'est-ce pas ?

— Oui, elle est très bien.

— Mais c'est une créature idéale, vraiment ravissante.

— On dit son grand-père si riche ? fit la cousine Vidoux.

— Je ne sais pas, répondit Félicien.

— Sa petite-fille a déjà une jolie fortune à elle, dit Vidoux, qui, en sa qualité d'assesseur de la Justice de paix, était au courant des inventaires de biens des pupilles.

— Je ne me suis pas informé de la position financière de mes cousins, dit Félicien. Ils ont l'air de jouir d'une grande aisance, et m'ont accueilli avec amitié.

— Leur domestique Pierre Tochard s'est fait chez eux une jolie pelote, reprit l'assesseur. Il est dans la famille depuis trente-deux ans, et comme il a toujours été sobre, rangé, économe, ses petites épargnes se sont accrues à la longue. Il pourrait vivre de ses rentes, s'il le voulait ; mais il finira probablement ses jours chez M. Numa Carraud. J'ai eu l'occasion de causer avec lui plusieurs fois ; on voit

tout de suite que ce n'est pas un domestique ordinaire, mais un homme qui a la parole facile et ne manque pas de certains moyens.

— C'est un conservateur bien encroûté, en tout cas, dit Félicien.

— Ah! mon cher monsieur, reprit l'assesseur, lorsque vous aurez été régent pendant trente-deux ans, vous me direz alors (mais je serai mort sans doute) si vous tiendrez à *conserver* ce que vous aurez péniblement gagné. Non, voyez-vous, ces grandes idées de rénovation sociale, ces grands mots qu'on fait miroiter aux yeux des ouvriers pour exciter leur envie ou leur vanité, tout cela n'a point de fondement solide. L'honnête homme qui vit du travail de ses mains ou de sa tête fait très bien de tenir aux petites épargnes qu'il peut faire, et qu'il fait, s'il est sage et n'a pas de revers. Quant aux mange-tout dont fourmillent les cafés et les cabarets, ceux-là n'ont au bout du compte que ce qu'ils méritent. Ils gagneraient le double, le quadruple de leur paye, qu'ils le dévoreraient tout aussi rapidement. Là où il n'y a pas de principes moraux, que voulez-vous attendre de bon? — Voyons, enfants! pas de ces manières, ou je vous mets à la porte. Les deux garçons ne bougèrent plus.

— Ah! tu vois, César, comme le papa te fait obéir! C'est bien dommage qu'il ne soit pas toujours là pour commander. — Cousine Lydie, prends un morceau de ce gâteau. Vois-tu, celui-ci qui est petit. Sers-toi, s'i te plaît.

— Merci; j'ai mangé énormément.

— Eh bien, tu l'emporteras à ta mère avec quelques bricelets.

— Monsieur le régent, dit l'assesseur, allons fumer un cigare à la rue.

— Très volontiers.

— Mais tu seras sage, César, entends-tu! dit la faible mère, ou bien j'appellerai le papa.

Au moment de sortir, Félicien, s'adressant à Lydie, lui dit:

— Si vous le permettez, mademoiselle, je vous ferai une visite la première fois que j'irai à la Sizeronne.

— Maman et moi, monsieur, nous aurons bien du plaisir à vous voir.

Lydie repartit bientôt, afin de ne pas laisser sa mère trop longtemps seule. Oh! comme en chemin le souvenir de Frank lui était plus doux que l'air assuré et tranchant de Félicien Carraud! Mais si celui-ci se présentait avec des intentions positives de mariage, que faudrait-il faire? Lydie se posait déjà cette question et l'étudiait sous ses faces diverses. «Enfin, non, conclut-elle, non: j'aurais trop de peine à m'accoutumer à cette tête rase et à cette moustache en l'air. Et puis, il ne comprendrait ni mes besoins, ni mes aspirations. Ah! si seulement je pouvais compter sur Frank! — Dans le cas où ce régent me ferait des

avances, je prendrais conseil de Betsy, qui m'en a certainement donné un bon à l'égard de M. Tournefort, puisque ce dernier n'a plus reparu chez nous. Sans m'en douter, je m'étais imaginé des choses qui n'existaient pas.»

Ce fut par cette confession que la brave Lydie termina son entretien avec elle-même. Sur ce point-là on ne peut que l'approuver. Espérons qu'elle s'y tiendra ferme, sans écouter à l'avenir ni les belles paroles de Félicien, s'il vient lui en conter, ni les tendances de sa propre imagination.

Comment se faisait-il que le cousin Vidoux, avec le grand bon sens dont il était doué, eût épousé sa femme ? Hé bien, véritablement je n'en sais rien : à moins que, jeune fille, elle ne lui eût plu par la douceur de son caractère, par sa jolie figure, et par les vingt-cinq mille francs qu'elle possédait. Ensuite, il est évident qu'avant d'avoir des enfants on ne parle guère de la manière dont il faudra les élever. Puis, comme le disait la cousine Vidoux, le papa n'était pas assez dans la maison. Ses occupations l'appelaient chaque jour dans la campagne, et une fois toutes les deux semaines à la Justice de paix. Si sa femme l'avait voulu, elle aurait pu faire obéir ses enfants déjà dès leur première année, car toute bonne éducation doit commencer avec la vie. Mais la force de volonté, dirigée par une conscience éclairée, lui manquait. Elle avait bien une domestique pour l'aider dans son ménage, et pour s'occuper aussi des enfants ; mais celle-ci s'entendait encore moins que sa maîtresse à une œuvre aussi difficile et aussi délicate. Il lui était d'ailleurs défendu d'infliger la moindre punition corporelle, César eût-il cassé en mille morceaux la belle lampe de porcelaine et répandu le pétrole sur le plancher, au risque de se brûler affreusement ou de mettre le feu à la maison. Le dimanche dont nous parlons, ce modèle de servante, en robe blanche, les bras nus terminés par des mains noires, dansait comme une bienheureuse avec les garçons du village, sans s'inquiéter le moins du monde ni de sa maîtresse, ni des enfants, ni même des cochons.

CHAPITRE XXIII

LA PIÈCE D'OR.



Pendant que nous y sommes, et pour ne pas y revenir, disons tout de suite que Félicien Carraud se rendit à la sourdine chez son collègue des Praslies, pour lui demander en secret des renseignements sur Lydie Martin et sa position financière. La cousine Vidoux lui en avait dit beaucoup de bien ; mais le régent voulait en savoir davantage. Il vint donc, un soir, aux Praslies, et voici ce qu'il apprit de M. Desvaux, instituteur au dit lieu depuis vingt ans. — Ce M. Desvaux était un homme droit, d'un caractère ferme, aussi calme et réfléchi que Félicien l'était peu, soit en politique, soit sur d'autres questions. Il lui dit donc :

— Je connais Lydie Martin depuis sa première jeunesse ; elle a suivi mon école, de neuf à seize ans, et je l'ai toujours connue pour une bonne et aimable fille. Elle a rapporté de son séjour à l'étranger un langage un peu affecté, une manière de se vêtir et de se coiffer qui n'est pas en harmonie avec sa condition présente ; mais ce sont des défauts extérieurs qui peuvent disparaître facilement, si elle est bien conseillée et bien dirigée à cet égard. Je dois vous dire tout de suite qu'elle a le cœur tendre, et qu'il suffirait peut-être d'une simple avance d'affection pour qu'elle y répondît avec une sorte d'enthousiasme. Votre devoir est donc, mon cher jeune collègue, d'être à cet égard d'une grande prudence. Vous pourriez causer des ravages dans son cœur et en avoir ensuite un profond regret. Quant à la position de fortune, elle est à peu près ceci : Ces Martin n'ont pas de dettes à moi connues ; mais le père a cautionné son fils pour une somme assez forte. Si ce dernier faisait faillite, par exemple, — et par le temps actuel on ne peut répondre de rien, — le petit bien de la famille risquerait d'y passer. Ce bien peut valoir une dizaine de mille francs, maison comprise. Le terrain se loue quatre à cinq cents francs ; la mère est

jouissante de ce revenu, qui, avec ce que gagne Lydie par son travail de couturière, suffit à l'entretien des deux femmes. C'est maigre, comme vous le voyez. Soyez donc prudent et discret.

— Je vous suis très obligé, cher collègue, de vos renseignements. La position de M^{lle} Lydie Martin, malgré les agréments de sa personne et de son caractère, ne pourrait guère me convenir. Toutefois, ayant annoncé ma visite, je la ferai.

C'était le samedi au soir, de nuit, que l'entretien ci-dessus avait eu lieu. Le lendemain, Félicien se présenta chez Lydie dans ses meilleurs habits, et la moustache encore plus relevée qu'à l'ordinaire. Il fut aimable, comme il savait l'être quand il le voulait, ne lança aucun de ses aphorismes violents contre l'aristocratie de famille ou d'argent, et sut faire causer Lydie de sa chère Angleterre. Il parut s'intéresser à l'oppression de la mère Martin, mais ne dit pas un mot qui pût donner à penser qu'il eût l'intention de cultiver le cœur de Lydie. Puis, sa visite terminée au bout d'une demi-heure, il s'en alla. Quand il fut parti, Lydie avait l'air pensif, nullement agité, comme après une visite de Frank, par exemple.

— Que vous en semble, maman ? dit-elle.

— Eh bien, ce régent a bonne façon, malgré ses cheveux courts et sa moustache tournée en haut. Il s'exprime avec facilité, mais n'a rien dit qui puisse faire supposer qu'il pense à toi.

— J'espère bien qu'il n'y pense pas, reprit Lydie, car j'aurais de la peine à m'habituer à son extérieur ; puis, l'idée de quitter notre maison me serait bien pénible. Je ne consentirais pas à vous laisser seule ici, et vous ne voudriez pas aller demeurer avec mon frère. Enfin, vivre dans une maison d'école toujours pleine de cinquante enfants, ce doit être un supplice pour une femme habituée à la paisible tranquillité de notre vie. Je désire donc que M. Félicien Carraud ne poursuive pas ses intentions au delà d'une visite.

Félicien, en effet, se contenta comme cela : il ne revint pas.

Passons maintenant à autre chose.

Il ne faudrait pas se représenter, parce que je n'en ai rien dit jusqu'à présent, que Betsy ne sortît jamais du clos de la Sizeronne. Au contraire, elle allait de temps en temps visiter deux connaissances qu'elle avait, l'une à Genève, l'autre à Morges. Elles s'étaient vues souvent autrefois, lorsque Betsy était en pension. Celle de Morges, M^{lle} Westerlin, était une libre-penseuse décidée, remettant tout en question et se nourrissant l'esprit de négations. Celle de Genève, M^{lle} Quidorf, était tout le contraire : une orthodoxe au premier chef. De l'une à l'autre, Betsy était assez mal appuyée, elle qui avait besoin de vérité

et la désirait sincèrement. La première de ces jeunes filles vivait dans sa famille, au milieu d'une grande abondance des biens de ce monde ; la seconde était demoiselle de magasin et n'avait absolument pour elle qu'une partie des soirées, —encore pas toujours, — et les dimanches. Vivant avec sa mère, M^{lle} Quidorf employait une bonne partie du jour du repos à entendre des prédications et à s'occuper d'écoles. C'était une vie fatigante au possible, mais elle l'acceptait de bon cœur et ne se plaignait jamais. Elle possédait une de ces vieilles santés genevoises, santé de fer, habituée à tout : au froid, à la chaleur, aux courants d'air, aux brouillards du Rhône et à la réverbération du soleil ; à causer, à expliquer, à ne rien dire, à mesurer les étoffes, à manger n'importe à quelle heure et à se passer d'un repas : bref, M^{lle} Clémence Quidorf pouvait être donnée comme un modèle d'activité, de patience, d'abnégation, et aussi de force physique et de force morale. L'amie de Morges, tout au rebours de celle-là, était d'une complexion délicate, et n'aurait vraiment pas su que devenir s'il lui avait fallu gagner son pain. Pauvre, elle serait allée tout droit à l'hôpital. Betsy allait donc tantôt chez l'une, tantôt chez l'autre, pour un jour ou deux, et revenait à la Sizeronne avec le sentiment que, des trois, c'était elle qui avait le meilleur lot, quant à une position facile. Elle admirait beaucoup son amie Quidorf, mais s'avouait qu'une vie pareille à la sienne lui serait bien pénible. M^{lle} Westerlin avait des devoirs de société que Betsy eût été peut-être incapable de remplir.

Quelques jours après la visite de l'ancien pasteur, Betsy se rendit à Genève, un samedi matin. On se souvient que c'était vers le milieu de septembre. Elle avait diverses emplettes à faire avant l'hiver, et se proposait de passer le dimanche avec son amie. Son désir était d'entendre deux des prédicateurs en renom à Genève. Elle entendit, en effet, d'abord un prédicateur du bord le plus libéral, et ensuite un de ceux qui prêchent le véritable Évangile. La morale tout humaine du premier lui fit l'effet d'une sécheresse d'été, incapable de vivifier une âme altérée de paix et de vérité ; les doctrines scripturaires du second, bien que présentées avec conviction et une grande chaleur de cœur, la laissèrent dans ses doutes et dans ses raisonnements personnels. « Si je pouvais croire cela, se disait-elle, comme Frank en est convaincu pour lui-même, je serais trop heureuse. Je sens que d'une telle foi doit découler une vie puissante : mais ma raison est là pour me dire que ces doctrines sont en opposition avec l'idée que je me fais de Celui qui est DIEU. »

Betsy revint donc chez elle sans avoir fait aucun progrès du côté de la foi, à moins que ce n'en fût un déjà précieux, d'avoir compris que le rationalisme, livré à lui-même, ne peut amener une âme à la véri-

table activité chrétienne et à la paix avec Dieu.

Pendant que Betsy allait d'un temple à l'autre dans la moderne Genève, Frank se promenait, silencieux, dans les environs du village. Il y a par là des bois traversés par de petits ruisseaux dont les ondes claires et sautillantes entretiennent les racines des arbres dans une perpétuelle fraîcheur. Comme le pur Évangile de Jésus, ces eaux bienfaisantes sont accessibles à tout ce qui les touche ; elles font pénétrer une sève abondante jusque dans les fibres les plus dures des végétaux. Des sentiers, des chemins gazonneux sillonnent ces forêts facilement exploitables. Frank y rêvait de son avenir, de sa position si triste et pourtant si douce. Par moment il se disait que s'il s'éloignait de Betsy pour un temps assez long, cela vaudrait peut-être mieux pour tous deux que de rester à se voir une fois par semaine, sans jamais se mettre d'accord sur ce qui les séparait. Mais ne plus se voir ! Mais laisser Betsy absolument à ses idées, à ses impressions, sans secours d'aucune espèce, pouvait-il admettre une telle situation ? « Ô Dieu ! dit-il dans un élan de son cœur angoissé, mets là ta main bienfaisante. Parle toi-même et agis. Et donne-moi la patience avec la fidélité nécessaire ! »

Le dimanche suivant, il prit le même petit sentier qui conduisait à quelque distance des châtaigniers. L'après-midi était belle et sereine, pleine de ce doux soleil d'automne que tous les poètes ont chanté. Pour les châtaigniers, c'est une époque de crise, car il suffit d'un léger brouillard s'arrêtant sur les fruits épineux de ces arbres, pour les faire avorter et en rendre stériles un grand nombre. Le lendemain d'un de ces passages nébuleux, vous trouvez le gazon moussu, jonché de chatons sans vie ; tandis que si le soleil eût continué à les nourrir, les châtaignes encore tendres se seraient développées rapidement et auraient acquis une bonne maturité.

Frank espérait que, poussée par un désir réciproque, Betsy viendrait aussi du même côté et qu'ils s'y rencontreraient. Au premier moment son espoir fut déçu : il n'y avait personne. Tristement il s'assit sur une racine saillante, et là il s'enfonça dans ses réflexions, les yeux baissés et les mains jointes. Quand il releva la tête au bout de quelques minutes, Betsy était à vingt pas de lui. L'ayant aperçu de sa fenêtre, elle était venue le rejoindre.

— Et je ne vous avais pas vue vous diriger de ce côté ! dit-il : il faut me le pardonner.

— Vous étiez donc bien absorbé. À quoi pensiez-vous ? dit-elle en prenant sa place favorite sur le rebord du tronc, et Frank celle qu'il avait quittée un instant auparavant pour aller à sa rencontre.

— Je pensais à vous ; je pensais à nous ; je pensais aussi à Dieu,

notre Père et notre parfait Ami.

— Que lui demandiez-vous pour moi ?

— Le bonheur dont je voudrais vous voir en pleine possession.

— Merci, cher ami. Je désire aussi pour vous la même chose. — Qu'avez-vous fait dimanche dernier, pendant que j'étais à Genève ?

— Je me suis promené seul dans les bois, pensant encore à vous, comme je le fais chaque jour.

— Étiez-vous heureux, Frank ?

— Oui et non ; oui, quand je m'abandonne avec confiance à la volonté de Dieu ; — non, quand je me replie sur moi-même. La pensée, Betsy, qu'il me faudra peut-être passer ma vie entière dans la solitude, après m'être donné à vous et avoir l'assurance de votre affection, cette pensée m'épouvante. Je suis alors comme un arbre attaqué dans sa vie par un ver qui finira par le tuer.

— Frank, permettez-moi de vous le dire : dans ces moments-là, vous n'avez point de foi, vous n'êtes vraiment pas *chrétien*. Ah ! si j'avais la *foi*, moi qui n'en ai jamais ; oui, si j'avais la foi de l'Évangile, je serais forte, allez seulement ! Et je n'irais pas gémissant, comme le fait si souvent ma tante Méry, par exemple, et comme le fait aussi de temps en temps mon cher ami Frank Altier. Je sens que j'aurais une puissance capable de transporter les montagnes, comme dit cet Évangile auquel pourtant je ne crois pas. Est-ce donc à moi, Frank, de vous donner du courage et de la confiance, quand je devrais être soutenue par vous ?

— Je reconnais ma faiblesse et je vous bénis pour ce que vous venez de me dire. Je considère vos paroles comme un exaucement de ma prière. Oui, le jour viendra où vous me donnerez l'exemple d'une foi bien supérieure à la mienne. Alors il ne manquera plus rien à mon bonheur.

— Nous n'en sommes pas encore là, pauvre ami, bien que certainement je le voulusse. En attendant, et pour vous prouver que, moi aussi, je pense à vous quelquefois, je vous ai rapporté de Genève un tout petit objet de rien du tout, que je vais vous donner en échange du foulard.

Betsy mit la main dans sa poche et en tira une boîte en carton, ronde, un peu plus grosse qu'un écu de cinq francs.

— Vous savez, reprit-elle, que je passe pour une fille riche, du moins on le dit au village, et il est probable que vous l'aurez entendu. Or, qu'est-ce qu'une fille riche peut offrir ? Je me suis creusé la tête sur ce point, et, comme mon grand-père m'avait donné à Pâques une belle pièce d'or de cent francs, j'ai pensé à la partager avec vous. Tenez donc, Frank. Je garderai cinquante francs dans ma bourse, et

vous conserverez ceux qui sont dans cette boîte.

— Si c'est de l'argent, Betsy, dit Frank devenant très anxieux, — si vraiment c'est de l'argent,... il me serait impossible,... mais, avec le plus grand chagrin, je ne pourrais l'accepter.

— Ah! vous ne le voulez pas! Eh bien, je le garderai. Mon cher monsieur Frank Altier, vous faites très bien d'être fier: néanmoins, il faut avoir confiance en moi quand je vous dis quelque chose. Voilà ce que je voulais vous offrir; mais je ne veux pas vous forcer à le prendre.

Ouvrant la boîte, elle en tira un charmant médaillon en or. Sur l'une des faces, on lisait *B. à F.*; sur l'autre, un châtaignier aux branches basses et au tronc *racineux* était gravé.

— Pour l'ouvrir, dit-elle, il n'y a qu'à peser ici; voyez.

Dans l'intérieur, il y avait une photographie sous verre, représentant les traits de celle qui offrait ce doux présent. Humilié, Frank baisa la main qui le tendait, pendant que ses yeux se gonflaient de bonheur, comme ils avaient été autrefois sur le point de verser des larmes amères à cette même place.

— Ce n'est pas tout, reprit Betsy; vous comprenez que je veux aussi le mien, exactement comme le vôtre; et pour vous épargner la peine d'aller le chercher, je l'ai pris tout d'un temps. Le voici; vous me le rendez, aussitôt que vous aurez fait mettre le portrait. Les lettres sont placées dans l'ordre où elles doivent être: *F. à B.* — Je vous dirai une fois, mais pas aujourd'hui, combien cela coûte, afin que vous puissiez payer votre portion, monsieur le fier. Êtes-vous satisfait? Oui. Eh bien, cachez ces objets dans une poche, et allons faire votre lecture à la tante François.

Il y avait autrefois, — au moins le disait-on dans les contes, — il y avait des fées de toutes espèces: des bonnes, des mauvaises et des indifférentes, comme le catéchisme ancien classait aussi les actions humaines. Or Betsy était peut-être une bonne fée. Qu'en pensez-vous, ami lecteur? Quant à Frank, je ne sais trop ce qu'il pensait, cheminant à côté d'elle, vers la maison. Je suppose qu'il ne voyait pas très clair; et pourtant Betsy essayait de lui faire admirer au loin les pentes de la montagne déjà bien colorées, et le grand cerisier dont le feuillage s'empourprait aux rayons du soleil.

Les deux médaillons avaient été commandés à Genève, directement par Betsy, qui les retira lors de sa dernière visite à M^{lle} Clémence Quidorf.

Vers la porte, ils trouvèrent la tante Méry et Pierre, celui-ci arrivant du village avec un paquet à la main.

— Pierre, lui disait la vieille fille, quand vous aurez mis vos sabots, ne faites donc pas comme ce matin: vous êtes entré avec des horreurs

aux pieds dans la cuisine.

— Ma tante a bien raison de vous gronder, dit Betsy. Je suis tout à fait de son avis sur cela, Pierre. Songez donc à la peine que vous nous donnez ; et pour ma tante, ce n'est pas agréable de vous dire toujours la même chose. Ainsi...

— Ah ! tu te mets aussi contre moi, dit le vieux serviteur, interrompant Betsy. Eh bien, pour vous prouver à toutes deux qu'en ce moment votre sermon est inutile, regardez ce que je viens d'acheter.

Déficelant son paquet, il en sortit une paire de pantoufles en lisières, ayant de bonnes semelles de cuir.

— Avec ça, dit-il, je ne vous causerai plus de chagrin. Il suffira de tenir ces *bamboches* derrière la porte, et je laisserai mes socques à la rue, comprenez vous ? Il faut vous figurer que cela use le bois et les clous, à force de racler sur la lame de fer, et c'est d'ailleurs un bruit qui me fait grincer les dents.

Pierre Tochard aussi, à sa manière et d'une façon vraiment délicate, avait pensé à faire plaisir au prochain tant soit peu difficile, mais bon pourtant, qui se nommait la tante Méry.

CHAPITRE XXIV

LA VÉRITÉ AVANT TOUT.



Dans les paroisses de campagne, les pasteurs ne peuvent guère visiter les membres de leur troupeau le dimanche. Dans les villes, cela leur est difficile aussi, car ils sont sans doute très occupés ce jour-là. Mais dans les villages, la chose est, en quelque sorte, impossible, à moins que la paroisse ne se compose d'une seule localité. S'il en existe plusieurs, et peut-être une à la distance de cinq kilomètres, comment voulez-vous exiger d'un homme qui s'y est rendu à pied et a prêché deux fois dans la matinée, d'y retourner dans l'après-midi, soit pour visiter des malades, soit pour s'entretenir avec les paroissiens? Évidemment, à moins de s'user en peu de temps, de se tuer encore assez vite par un excès de fatigue, il ne peut être question de cela. Et l'on parlait d'agrandir encore la circonscription des paroisses, d'en mettre deux en une, pour en supprimer ainsi d'un seul coup une trentaine, afin de diminuer d'autant les charges du budget. Ce serait une chose commode pour de jeunes filles de quatorze ans (je ne dis rien des garçons), de patauger durant une grande heure, en hiver, dans la neige ou par la pluie, avant d'arriver à la cure pour une leçon de religion! Et d'en revenir de même pour vite dîner et vite se rendre à l'école! Si le projet en question s'exécutait, il y aurait de quoi faire sauter en l'air bien des pères de famille, de quoi exaspérer bien des mères, de quoi mettre en fureur plus d'un Pierre Tochard! Eh! messieurs, une fois pour toutes, prenez une décision logique. Supprimez d'un seul coup de filet, d'un seul article de loi, toutes les paroisses, et que chacun se tire d'affaire comme il pourra. Devenues dès lors inutiles, les cures seront à vendre: cela fera beaucoup, mais beaucoup d'argent. Puis, il n'y aura plus de pasteurs à payer. — Ce n'est pas moi qui dis cela; je l'entends répéter à bien des personnes

depuis quelque temps, et voilà pourquoi je le répète à mon tour au commencement de ce chapitre.

Que chacun en pense ce qu'il voudra ; le temps marche et nul ne peut l'arrêter. Avec les idées modernes de liberté, celle de la séparation du civil et du religieux fera certainement son chemin, dans les républiques d'abord, et ensuite dans toute la chrétienté.

Quoi qu'il arrive à cet égard dans l'avenir, il est regrettable, pour le moment, que les pasteurs de campagne ne puissent visiter souvent leurs paroissiens le dimanche. Ce jour-là, ils trouveraient la famille à la maison, les gens en vêtements propres ; rien ne forcerait ceux-ci à planter là leur directeur spirituel, pour aller *joindre* les bœufs, atteler le cheval, et courir aux champs, pour peu que la pluie et l'orage menacent à l'horizon, ou enfin pour ne pas interrompre des occupations presque sacrées aux yeux du cultivateur. Cela dit, je continue mon récit.

Depuis la visite de l'ancien pasteur à M. Tournefort, celui-ci s'était proposé de venir une après-midi à la Sizeronne, pour s'entretenir avec les membres de la famille Carraud, particulièrement avec le grand-père et sa petite-fille. Sans songer précisément à examiner la jeune héritière au point de vue exprimé par son collègue plus âgé que lui, M. Tournefort ne rejetait pourtant pas complètement cette idée. Refusé par une demoiselle d'une extraction sociale plus élevée que la sienne, il se disait qu'après tout il pourrait s'adresser à une personne d'une condition inférieure, si d'ailleurs elle possédait ce qui est indispensable à une femme de pasteur, c'est-à-dire une instruction suffisante, une bonne éducation et une sincère piété. Mais qu'il vint chez les Carraud avec une idée arrêtée sur ce point, non. C'était surtout sa conscience de pasteur qui le poussait à cette démarché. Nous avons déjà dit, au reste, que M. Tournefort était plutôt d'un caractère froid et d'une réserve exagérée dans tout ce qui ne faisait pas partie des devoirs de sa charge.

Le premier dimanche d'octobre, comme le temps était joli, il se dirigea du côté des Praslies, d'abord après son dîner. Il rencontra Frank dans le village et lui dit où il allait. Frank lui laissa la place libre. Il attendait d'ailleurs un ancien camarade, qui s'était plus ou moins annoncé pour ce jour-là.

Ce fut Betsy qui vint ouvrir à M. Tournefort et l'introduisit dans la chambre où nous savons que les visiteurs étaient reçus. Le grand-père et sa petite-fille étaient seuls en ce moment. La tante Méry était au village, chez la mère Martin assez souffrante. La tante François restait chez elle. Pierre, selon son habitude, faisait une tournée sur les terrains éloignés de la maison. Dans une toilette du dimanche

encore plus soignée qu'à l'ordinaire, mais sans recherche, Betsy avait réellement très bonne façon, et cet air de distinction qui ne l'abandonnait jamais. On n'aurait pas dit qu'elle était la petite-fille de ce vieillard au pantalon rapiécé, mais qui pourtant aujourd'hui se présentait en bons et solides vêtements de propriétaire campagnard. Betsy tenait de sa mère beaucoup plus que des Carraud ; cette jeune femme sitôt moissonnée était bien distinguée aussi par les moyens et par l'extérieur.

Après les premiers mots échangés sur la santé des uns et des autres, sur la beauté d'une journée d'automne lorsque brille un doux soleil, M. Tournefort parla de la visite de l'ancien pasteur, visite qu'il avait eue le même jour que M. et M^{lle} Carraud.

— C'est sous sa direction que vous avez fait votre instruction religieuse ? demanda-t-il à Betsy.

— Oui, monsieur.

— Aimiez-vous ses explications et la manière dont il présentait la vérité évangélique ?

Betsy vit à l'instant où le pasteur voulait en venir. Soit fierté naturelle, soit besoin d'être franche et de ne pas accepter un rôle que sa conscience n'eût pas approuvé, elle répondit sans hésiter :

— Oui, monsieur ; je prenais un vif intérêt à ce qu'il nous disait. À quinze ou seize ans, on accepte volontiers et comme d'instinct ce qu'on vous enseigne sur la religion et son histoire ; mais lorsque la raison et la réflexion sont venues, on est tout étonné d'avoir admis des faits comme irréfutables, et des doctrines auxquelles on ne croit plus ou qu'on examine à nouveau. C'est ce qui m'est arrivé, comme à bien d'autres catéchumènes.

— Mais vous avez pourtant conservé, — permettez moi cette question, mademoiselle, — vous avez pourtant conservé la base de la foi chrétienne ?

— Hélas ! non, monsieur. J'avais dix-sept ans à peine, que déjà mes croyances de catéchumène avaient en bonne partie disparu.

— Par quoi ont-elles été remplacées ? Vous êtes bien sûre, n'est-ce pas, mademoiselle, que c'est un véritable intérêt chrétien qui m'engage à vous demander cela ?

— Oui assurément, monsieur ; et je n'ai point honte d'avouer que le Dieu devant lequel je m'incline, n'est pas pour moi celui qu'on nous représente presque comme un homme, s'occupant de ce qui nous concerne et veillant sur chacune de ses créatures.

— Vous voulez probablement un Dieu plus vague, plus idéal, moins préoccupé des hommes et de ce qui peut les rendre heureux

ou malheureux ?¹⁰

— Je ne puis croire à l'intervention directe et détaillée de la Divinité à notre égard. Par conséquent, je n'accepte pas la Bible comme absolument divine. Aucun livre n'est sans doute meilleur que le Nouveau Testament ; toutefois, il a été écrit par des hommes. Nous n'avons pas l'écriture même de Dieu. Je me vois forcée, par amour pour la vérité, de vous montrer toute ma pensée.

— J'en suis reconnaissant, et j'en rends grâces à Dieu. Ce sentiment, chez un ministre chrétien, vous étonnera peut-être. Ah ! combien je voudrais que tous mes paroissiens fussent aussi droits, aussi sincères, aussi confiants que vous l'êtes, au lieu de me laisser croire qu'ils admettent comme vrai ce qu'ils ne croient pas même autant que vous. Avez-vous poussé la franchise jusqu'à vous abstenir de prendre la cène ?

— Depuis ma première communion, faite avec sincérité, je puis le dire, je ne me suis plus senti la liberté de communier.

— Vous avez agi loyalement à l'égard de Dieu et aussi à l'égard des hommes. Encore ici, et surtout ici, il faudrait que tous les non-croyants se comportassent de cette manière. Vous voyez, mademoiselle, que, loin de vous blâmer d'une telle abstention, je vous approuve. C'est un grand péché de moins sur la conscience. Mais permettez-moi de continuer un entretien qui m'intéresse vivement. Pour en être venue à rejeter la croyance au Dieu *vivant*, — car c'est bien ce que vous faites, — il faut que vous ayez eu quelque motif puissant et personnel. Votre raison seule ne vous y a pas amenée.

— En effet. On m'avait enseigné à voir en Dieu le meilleur et le plus tendre des pères, un Dieu tout bon, tout sage, tout puissant. Étant ce qu'il est, c'est-à-dire l'Éternel, l'Intelligence, le Créateur de l'univers,

10 - NdÉ: Cela rappelle un commentaire de CS Lewis dans son essai, *Miracles* (1985: 82)

«Parlez de la beauté, de la vérité et de la bonté, ou d'un Dieu qui est simplement le principe inhérent à ces trois choses, parlez d'une grande force spirituelle qui inonde tout, d'un esprit commun dont nous sommes les parties, d'un océan de spiritualité généralisée vers laquelle nous pouvons tous nous jeter, et vous aurez droit à un intérêt bienveillant et amical. Mais l'accueil devient plutôt glacial dès que vous parlez d'un Dieu qui a des objectifs et qui accomplit des actions particulières, qui fait ceci et ne fait pas cela, un Dieu concret, qui choisit, commande, défend avec un caractère précis. Les gens sont embarrassés et agacés. Pareil conception leur paraît primitive grossière et même irrespectueuse. La religion courante exclut les miracles puisqu'elle exclut le "Dieu vivant" du christianisme et croit plutôt à un Dieu qui ne ferait pas de miracles ni rien d'autre.»*

il possède évidemment la bonté, la sainteté parfaites. Je n'ai aucun doute sur cela ; mais je ne crois pas qu'il étende son activité jusqu'à nous suivre dans notre vie de tous les instants. Autrement, la plupart des événements qui surviennent ici-bas n'arriveraient pas. Comment, par exemple, voulez-vous que je croie à la sollicitude de Dieu à mon égard, quand il m'a repris ma mère avant même que j'aie pu la connaître, et qu'il a fait écraser mon père sous un char, au moment où j'avais le plus besoin de sa protection ! Comment puis-je croire que Dieu suit d'un œil paternel ce qui se passe sur la terre, d'individu à individu, de nation à nation ? Pourquoi la tromperie partout, l'hypocrisie, la haine, la violence ? Pourquoi cette monstruosité des monstruosité qui se nomme la guerre, et qu'on ose encore admirer ? Si Dieu est un Dieu d'ordre, selon l'expression biblique, et qu'il ait l'œil à ce qui se passe sur la terre, qu'il mette donc fin au principe du mal qui dévore l'humanité.

— Il se montrera certainement un Dieu d'ordre, un Dieu juste, chère mademoiselle, et vous en serez témoin vous-même un jour, bien que vous ne le voyiez pas en ce moment. Vous aimez la justice, la bonté, la paix, j'en suis assuré. Eh bien, descendez au fond de votre âme et dites-moi si tout y est dans l'ordre, j'entends dans l'ordre parfait. Pourquoi y découvrez-vous, — car vous êtes assez droite pour le reconnaître, — oui, pourquoi y découvrez-vous ce même principe du mal que vous déplorez au dehors ? Pourquoi faites-vous encore souvent ce que votre conscience réproouve ? Pourquoi de mauvaises pensées, de mauvais sentiments prennent-ils vie tout à coup dans votre esprit et dans votre cœur ? Aimant la justice et la sainteté, pourquoi faites-vous parfois précisément le contraire de ce qu'elles exigent ? Vous ne me répondez pas, et si vous me répondiez, vous diriez : Parce que je suis faible. — Et pourquoi cette faiblesse ? Ah ! il n'est qu'une chose qui puisse expliquer ce fait universel ; dès son premier livre, la Bible la nomme : c'est parce que l'homme a péché peu après son origine, c'est parce qu'il s'est révolté contre Dieu. Créé libre, pour le bonheur dans l'obéissance, il a préféré l'esclavage et le malheur par la désobéissance. Le premier homme a pris cette position effroyable devant son Créateur, et tous ses descendants l'ont continuée, le sachant, le voulant, et en ayant du reste le principe dans le cœur dès le jour de leur naissance. Dès lors vous vous étonnez que la terre, ayant été maudite à cause de l'homme, ses habitants se soient corrompus et se livrent à mille dérèglements ! Selon l'idée que je me ferais de Dieu, si je ne connaissais pas l'Évangile, je serais plutôt étonné que, depuis des siècles, il n'eût pas broyé notre globe et chassé sa poussière dans l'éternelle obscurité. Au lieu de cela, qu'a-

t-il fait ? Il a eu pitié de cette race misérable, et il lui a envoyé, pour la sauver, un autre lui-même dans la personne de Jésus-Christ. Vous savez aussi bien que moi comment le Fils de Dieu a été reçu par ceux auxquels il venait apporter la Bonne Nouvelle, et vous voyez comment ils le reçoivent encore aujourd'hui : par le plus inconcevable mépris, par l'indifférence, ou par une opposition qui certainement encore irait jusqu'à le crucifier s'il reparaisait au milieu des nations, même chrétiennes. Et Dieu ne se lasse pas d'inviter les pécheurs à la repentance et à la foi ! Pour moi, loin de penser qu'il ne s'occupe pas de nous, je crois plutôt que son œil paternel dirige tout en vue du bien de ces mêmes hommes, qui ne l'aiment pas et ne veulent pas qu'il règne sur eux. — Vous pensez que Dieu ne devait pas rappeler à lui votre mère : mais, outre que nous n'avons pas le droit de juger ses voies, — impossibles à sonder, dit l'Écriture, — êtes-vous bien sûre que votre mère n'ait pas commis quelque imprudence dans sa position, et qu'on l'ait parfaitement soignée ? Et quant à votre père, a-t-il pris toutes les précautions nécessaires pour éviter l'accident dont il a été victime ? Que savons-nous de cela et de cent mille autres choses qui arrivent ici-bas ? On accuse Dieu, et c'est facile ! mais il faudrait peut-être s'accuser soi-même le premier. Au fond, bien que vous ne receviez pas l'Évangile de Jésus comme la bonne nouvelle du salut, je suis persuadé que vous êtes convaincue de sa puissance sur le cœur et la volonté de ceux qui l'ont sincèrement accepté. Répondez-moi sur ce point, je vous prie.

— Oui, monsieur, cela est vrai. Si je pouvais croire à la souveraine grâce de Dieu envers les pécheurs, envers moi, par conséquent, je sens que je deviendrais bien différente de ce que je suis. J'aimerais Dieu et je serais forte contre tout ce qui est mauvais. Mais ma raison est là, et je ne puis la chasser de mon être.

— Si vous ne pouvez la chasser, vous pouvez la mettre à sa vraie place, et laisser à Dieu celle qui lui appartient. — Avant de vous quitter, je veux encore vous remercier de la confiance que vous m'avez montrée, et vous encourager par une parole de Jésus, laquelle peut s'adapter à votre position spirituelle : « Tu n'es pas loin du royaume des cieux. » Vous y entrerez un jour, mademoiselle, j'en ai bien la confiance. « Celui qui cherche trouve, et l'on ouvre à celui qui heurte. »

Pendant que M. Tournefort et Betsy avaient causé comme nous venons de le raconter, le grand-père n'avait pas ouvert la bouche. Le pasteur s'était levé et allait partir, lorsque, tendant la main au vieillard, il lui dit d'un ton affectueux :

— Vous au moins, monsieur Carraud, vous ne partagez pas les

idées de mademoiselle votre petite-fille : vous avez participé à la sainte cène dernièrement.

— C'est vrai que j'ai communié, répondit Numa, mais je dois vous dire, monsieur le pasteur, que je suis encore beaucoup moins croyant que Betsy. Je communie, parce que la communion est pour moi un acte de fraternité humaine, mais je ne crois ni en Dieu ni en Jésus-Christ. Je pense que la terre subsiste par elle-même, de tout temps, et subsistera toujours, sans qu'on sache ni pourquoi ni comment. La vie et la mort se manifestent sans qu'un Être soi-disant éternel s'en mêle. Voilà ma croyance.

— En ce cas, monsieur, vous devez être bien malheureux, et je vous plains de toute mon âme. Mais vous aussi, quelque douleur que me cause votre confession, je vous remercie d'avoir eu la franchise de la faire. Je pourrai au moins prier Dieu de vous éclairer et de se faire connaître à votre esprit, à votre cœur. Quand on est parvenu à un âge avancé, on peut, mieux que dans la jeunesse, se placer en face du tombeau et éprouver le besoin des consolations célestes, car tout va bientôt finir pour nous ici-bas.

— Je vous suis bien obligé de votre intérêt pour moi, monsieur le pasteur, mais, grâce à Dieu, je me porte bien et je suis encore vigoureux.

— Ne dites pas *grâces à Dieu*, monsieur Carraud : vous savez bien qu'il n'y a point de Dieu.

Ce fut sur ce dernier mot que M. Tournefort laissa le grand-père et sa petite-fille.

« Et dire, pensait-il en retournant tristement chez lui, que les trois quarts de mes paroissiens sont, au fond, tout aussi incrédules que ceux-ci, et n'ont pas même la franchise d'en convenir ! Oh ! quel sol dur et coriace à cultiver ! quel terrain rempli de ronces et d'épines ! quels rochers à faire sauter ! — Mais je regarde à toi, Seigneur, et je te demande la vie éternelle pour toutes les âmes que tu m'as confiées. »

CHAPITRE XXV

LE GRAND MISSIONNAIRE.



De retour chez lui, M. Tournefort réfléchissait à ce que lui avaient dit le grand-père Numa et sa petite-fille, et il gémissait d'un état de scepticisme aussi ancré dans leur esprit et dans leur cœur. Toutefois, comme ils s'étaient montrés d'une remarquable franchise, il espérait les voir un jour se rapprocher de l'Évangile et l'accepter aussi franchement qu'ils l'avaient jusque-là repoussé. Dans sa prière du soir, il pria particulièrement pour eux. Il va sans dire qu'il n'eut pas même un instant la plus petite idée de songer à Betsy pour en faire sa compagne. Son ancien prédécesseur lui avait donné sur ce point un conseil qui ne prouvait guère en faveur d'une perspicacité remarquable. — Chaque jour, M. Tournefort priait pour tous ses paroissiens sans distinction ; puis il présentait au Seigneur ceux d'entre eux dont il connaissait la position particulière, les besoins spéciaux : les malades, les affligés, les pauvres, les égarés, les dépravés, les incrédules notoires, les débauchés et les ivrognes, — toute une longue liste de souffrances et de misères dont il était plus au moins instruit. Il priait nécessairement aussi pour tous les hommes.

Les feuilles commençaient à tomber ; la vendange était faite aux Praslies. Numa et Pierre avaient terminé les semailles d'hiver. Les pommes de terre étaient arrachées. Comme l'automne paraissait devoir être beau jusqu'à la fin, le terrain bien maniable, Numa prit une grande décision. Il consentit au désir de Pierre qui, depuis des années, demandait qu'on arrachât la vigne où ils travaillaient en avril dernier.

— On commencera au bas, dit le grand-père, et quand l'hiver sera là, nous arrêterons le minage pour le reprendre l'automne suivant. À nous deux, si nous piochons vigoureusement, nous en ferons bien cinq à six perches par jour.

Cette décision fit un immense plaisir à Pierre, et ils se mirent à l'ouvrage dès le jour suivant.

On n'aurait pu dire lequel de ces deux hommes était le plus robuste ; mais le domestique, évidemment, était plus fort que le maître, soit par sa conformation physique, soit surtout à cause des vingt-sept années qu'il avait de moins.

Dès le premier jour, Numa s'en donna à cœur joie, la pioche ou la pelle ronde aux bras.

— Il faudra, dit Pierre, nous procurer d'avance des *chapons*¹¹ de bon plant ; je connais un vigneron à Vinzel qui nous en fournira d'excellents. On pourrait bien aussi demander au voisin Frank Altier de nous garder les meilleurs de sa vigne, qui est d'un plant bien choisi. Il nous les donnera volontiers.

— Demande-les-lui si tu veux, comme pour toi, dit Numa ; vous êtes assez bien ensemble pour qu'il ne te refuse rien. Quant à moi, je préfère ne lui avoir aucune obligation.

— Grand-père, vous avez tort de ne pas voir ce garçon par le bon bout de la lunette. Je vous certifie que pas un ne convient mieux que lui à Betsy.

— Je vois assez, depuis quelque temps, reprit Numa, ce qui se passe, quand même je ne dis rien. S'ils se marient, ce ne sera pas de mon vivant, à moins que Betsy n'ait pas besoin de mon consentement.

— Grand-père, ne dites pas cela ; vous pourriez vous en repentir.

— C'est bon ; ne m'en parle plus, et fais ce que tu voudras pour les chapons.

Le reste du jour, Numa travailla de trop bon courage pour avoir beaucoup de pensées. Cependant, lorsqu'il considérait ses bras nerveux, ses poignets carrés aux muscles proéminants, il se disait que M. Tournefort était bon de reste en l'avertissant de son âge avancé. À soixante-quinze ans, Numa se sentait aussi vigoureux qu'à cinquante. « J'aurai encore le temps de vendanger la vigne nouvelle dans une dizaine d'années, alors qu'elle sera en plein rapport, » se disait-il. Le soir venu, il soupa de bon appétit, causa un peu avec Betsy et ses sœurs, puis il alla dormir.

Au point du jour, le lendemain, il maniait déjà sa pioche bien-aimée, pendant que Pierre s'occupait du bétail à l'écurie. Vers neuf heures du matin, à ce moment où l'ouvrier de campagne casse une croûte avec satisfaction et avale avec non moins de plaisir deux bons verres de vin, Numa éprouva tout à coup une défaillance, accompagnée d'une

11 - Boutures de vigne.

sueur froide qu'il ne connaissait pas jusque-là. À l'ordinaire, malgré un travail actif, il ne transpirait pas. Son tempérament était sec. Tandis que Pierre ruisselait de la tête aux pieds, Numa gardait sa peau tannée aussi fraîche que l'empaigne provenant du cuir d'une génisse. Eh bien, au moment dont je parle, Numa transpirait avec une telle abondance, que les gouttelettes dont son visage était inondé tombaient devant lui, sur la terre du fossé ouvert. Numa ne savait que penser de cette indisposition subite et vraiment si étrange. Il s'assit au bord du fossé et essaya de manger une bouchée de pain qu'il eut bien de la peine à avaler.

— Eh ! dit-il, qu'est-ce que cela signifie ? Donne-moi un verre de vin.

Pierre, qui voyait pâlir son maître, s'empressa de le servir. Numa prit le verre ; sa main tremblait en le portant à ses lèvres. Quand il eut bu, il se trouva mieux. Mais se sentant glacé, il reprit sa pioche et voulut se réchauffer en travaillant. Après quelques coups donnés, l'outil lui tomba des mains.

— Il faut que je m'en aille, dit-il : ça ne va pas.

— Grand-père, il vous faut dire à Betsy de vous donner un bon verre chaud, avec du sucre et de l'eau de cerises. Puis, vous vous coucherez jusqu'à midi. Vous avez travaillé trop fortement hier ; cela vous aura un peu éprouvé.

Numa ne répondit pas. Il mit son brostou de laine et revint à la maison. Ses jambes tremblaient, ces jambes sèches et osseuses, qui n'avaient jamais fléchi jusqu'à ce moment. Arrivé à la maison, il eut grand-peine à ne pas s'évanouir, de faiblesse et d'émotion. Betsy et les tantes furent très alarmées en le voyant en cet état. Elles lui prodiguèrent leurs soins. On lui donna une boisson cordiale ; on chauffa les draps de son lit, dans lequel le vieux travailleur eut un accès de fièvre, autre mal absolument inconnu. Il essaya de dormir. Son sommeil agité fut troublé par des rêves étranges, et quand le soir vint, il était brisé de fatigue.

Sa sœur Méry lui disait de bonnes paroles, qu'il n'écoutait point. La tante François disait peu de chose, mais priait en secret pour ce frère, sur le visage duquel il lui semblait déjà voir planer la mort. Anxieuse, Betsy voulait passer la nuit dans la chambre de son grand-père, mais il s'y opposa.

— Veille un peu dans la tienne, dit-il, et si j'avais besoin de quelque chose, je t'appellerais ; mais ce n'est pas probable.

Pierre vint lui souhaiter le bonsoir. Le pauvre homme était tout émotionné :

— Et ça ne va pas, grand-père ? lui dit-il.

— Non.

— Mais ça ira demain.

— Nous n'en savons rien.

— J'ai déjà parlé à Frank Altier pour les chapons. Il nous gardera les meilleurs des siens.

— Tu feras comme tu voudras. Je ne les verrai peut-être pas planter. C'est quand tu m'as parlé de ce garçon que j'ai commencé à me sentir mal. Va dormir et laisse-moi tranquille.

— Si vous ne dormez pas, je resterai avec vous cette nuit.

— Non ; je ne veux personne. J'ai déjà refusé Betsy. Frank arriva bientôt, ayant appris de Pierre ce qui se passait à la Sizeronne. Betsy le reçut seule, en bas, et lui raconta exactement ce qu'éprouvait son grandpère.

— Je crains que ce ne soit un état bien grave, dit-elle ; il n'a jamais été malade.

— S'il n'est pas mieux demain matin, vous ferez sans doute appeler un docteur. J'irai le chercher, si vous voulez.

— Merci, Frank ; mais, comme je connais mon grand-père, il ne voudra ni médecin ni remèdes. Vous qui pouvez prier, faites-le, pour lui et pour nous.

— Et vous, chère Betsy, ne prierez-vous pas aussi avec moi pour lui ?

— Je ne sais pas prier.

— Parce que vous n'osez pas. Essayez ; vous verrez qu'un effort de foi sera béni de Dieu. Mais je veux encore espérer que cette indisposition passera promptement, comme elle est venue.

— Je ne le crois pas, répondit Betsy, les yeux pleins de larmes.

Le lendemain, se sentant mieux, Numa voulut se lever. Il pensait même, dans son lit, que peut-être il pourrait retourner au minage dans l'après-midi. Mais à peine fut-il à moitié vêtu, que son cœur se mit à battre si violemment, non pas vite, mais donnant de telles secousses, que tout son corps en était comme disloqué. Il dut bien vite rentrer dans son lit, où il lui semblait que les jointures craquaient, comme si elles allaient se désarticuler. Cette forte charpente osseuse était, en ce moment, semblable à celle d'une vieille maison, lorsque les tenons vermoulus se brisent dans les mortaises, que les chevilles se rompent et qu'un écroulement peut arriver d'un jour à l'autre.

On lui parla d'un médecin.

— Point, dit-il : ni médecin ni remèdes. Je m'en suis passé jusqu'à présent ; je m'en passerai jusqu'au bout.

Dans la journée, étant seul avec Betsy auprès de lui, il dit tout à coup :

— Si j'étais superstitieux, je croirais que le ministre m'a jeté un sort.

Il m'a menacé des maux de la vieillesse.

— Heureusement vous n'êtes pas superstitieux. Vous savez bien, d'ailleurs, que l'idée dont vous parlez est une chose impossible.

— Oui, je ne suis pas superstitieux ; mais je ne suis pas non plus chrétien. On dit que les vrais chrétiens peuvent mourir en paix.

— Voudriez-vous être chrétien, grand-père ? Numa regarda sa petite-fille d'un air étrange, presque égaré :

— Laisse-moi tranquille, lui dit-il.

La journée fut très mauvaise. Numa ne voulut aucune nourriture. De temps à autre, il prenait une gorgée d'eau froide. — On le supplia de consentir à voir un médecin.

— Non, dit-il, je vous défends d'en faire venir un, et même d'aller le consulter. Je ne le recevrais pas, et je ne veux prendre aucun remède. Je guérirai comme cela, ou je mourrai ; laissez-moi tranquille.

C'était ordinairement par ces mots qu'il terminait tout entretien qui lui était désagréable. Sa sœur Méry venait souvent et ne perdait pas une occasion de lui parler de Dieu et de la nécessité de recourir à sa miséricorde : « Laisse-moi tranquille, » lui disait-il.

Le troisième jour, faiblesse encore plus grande et secousses intérieures toujours violentes. On aurait pu penser que, las d'avoir donné la vie, — et quelle vie pendant soixante-quatorze ans ! — le cœur était pressé de résigner des fonctions auxquelles il ne pouvait plus suffire.

Dès le matin, Frank vint à la vigne, demander des nouvelles à Pierre.

— Hélas ! mon pauvre monsieur Frank, lui dit le vieux serviteur, je le vois trop bien, le grand-père est un homme perdu. Tout branle et tout craque dans sa machine. Il ne mange ni ne boit. Comment voulez-vous qu'il y tienne ! Pourtant, si vous l'aviez voulu, nous serions dans une autre position. Betsy vous aurait au moins pour l'aider à soigner le grand-père. — Pourquoi n'avez-vous pas pressé les temps au lieu de lambiner et de vous casser la tête l'un et l'autre ? Je n'ai que trop compris votre pensée, quand vous disiez que vous aviez peur de vous-même. Betsy est tout comme vous sur ce chapitre, je le vois bien. Parce qu'elle ne va pas *communier*, était-ce une raison pour rester ainsi le bec dans l'eau tous les deux ? Et Betsy n'est-elle pas une aussi bonne chrétienne que la tante Méry, par exemple, qui a toujours le nom de Dieu à la bouche et une observation prête à en sortir ? Non, voyez-vous : tout ça m'a chagriné plus que vous ne pensez. Maintenant, si le grand-père part pour l'autre monde, — il faudra bien qu'il y aille un jour, quand même il se persuade qu'il n'y en a point, — oui, s'il meurt un de ces quatre matins, qu'est-ce que je vais faire par là tout seul avec ces trois pauvres femmes ? Et il faudra

peut-être attendre une année de deuil, avant qu'il y ait un bon changement. C'est depuis la visite de monsieur le ministre que ce malheur nous est arrivé. M. Tournefort aurait pourtant bien pu laisser le grand-père tranquille, au lieu de le menacer de la mort comme il l'a fait.

— Il ne vous faut pas voir les choses de cette manière, mon brave Pierre ; votre maître peut se rétablir. Je demande à Dieu, de toute mon âme, qu'il lui fasse du bien et lui donne sa paix.

— Tout ça est bel et bon ; mais il aurait fallu épouser Betsy il y a trois mois, au lieu de tant lambiner. Il faudra bien en finir une fois, tout de même.

Durant ce troisième jour, le vieillard fut dans une grande angoisse morale. Des pensées étonnantes se présentèrent à son esprit. Et pendant que le corps se débattait contre un ennemi invisible mais acharné à le détruire, l'âme était visitée par un hôte bienfaisant, invisible aussi comme elle, et dont l'action se montrerait bientôt au grand jour.

Plusieurs fois, Betsy entendit son grand-père se parler à lui-même : « Ah ! mon Dieu ! si c'était vrai ! Et j'ai pu me conduire de cette manière ! Et j'ai pu l'oublier, le renier à ce point ! »

— Es-tu là, Betsy ?

— Oui, grand-père.

— Écoute : ne le dis pas à tes tantes, ni à Pierre ; mais si Frank vient ce soir, amène-le-moi.

Cette décision absolument inattendue causa une vive surprise à Betsy.

— Il viendra sûrement s'informer de vous, grand-père ; je le ferai entrer.

— Écoute encore : Je crois que je vais mourir de ceci, et sans tarder. — J'aurais dû y penser depuis longtemps, puisque je suis très âgé, mais j'étais aveugle.

— Grand-père, vous étiez encore si vigoureux...

— *J'étais*, comme tu dis : c'est bien cela ; mais aujourd'hui *la cognée est mise à la racine de l'arbre*. — Betsy, j'espérais te voir mariée avant de m'en aller. Dis-moi la vérité, mon enfant : où en êtes-vous, Frank et toi ? Il ne faut rien me cacher. — T'a-t-il demandée en mariage ?

— Non, grand-père, mais il m'a dit qu'il m'aime.

— Et toi, l'aimes-tu ?

— Oui, bien sûr.

— Pourquoi ne m'en avez-vous rien dit ?

— Parce que nous ne pouvons pas nous marier, tant que nous n'avons pas les mêmes convictions.

— Vous avez été sages. C'est bien. Je parlerai à Frank. Il faut

absolument que je le voie, pour toi et pour moi. S'il ne vient pas, fais-le demander.

Le soir venu, Betsy se rendit dans sa chambre. Son cœur était agité, son âme angoissée. Triste et pensive, elle se promena pendant quelques instants, allant et revenant de la porte à la fenêtre. Il faisait très sombre, une de ces nuits noires où l'on ne voit rien autour de soi. Betsy se rappelait ce que Frank lui avait dit la veille : « Osez prier ; cet effort de foi sera béni. » Puis elle se rappelait aussi les réflexions de son grand-père, et surtout cette parole : « On dit que les chrétiens peuvent mourir en paix. » — « Il n'a donc pas la paix, se disait-elle ; il ne possède pas cette force intérieure qui donne au disciple de Jésus la sérénité, même la joie en face de la mort. Pour mon grand-père, la mort, c'est le néant. C'est l'arbre qui tombe pour ne plus se relever. Et pour moi que sera-t-elle ? — *Amère*, fut le mot qui à l'instant lui vint au cœur : *amère*, parce que je n'ai de confiance qu'en ma faible raison ; *amère*, parce que je laisserais Frank à sa douleur ; *amère* et terrible serait pour moi la mort, parce que je suis sans conducteur pour traverser la sombre vallée. Je ne marche pas dans le chemin du ciel. »

En ce moment, sa chambre fut éclairée de la soudaine lumière que renvoie la lune, lorsqu'elle perce tout à coup de gros nuages qui nous cachaient ses rayons. Betsy était à la fenêtre ; elle plongea le regard dans cette trouée lumineuse, et y chercha l'infini. Plus loin que l'astre dont l'œil humain peut soutenir l'éclat, elle distingua d'autres corps célestes, qui peut-être sont des soleils. « C'est Dieu qui les a tous créés, tous animés d'ordre, de vie et de sagesse, pensa-t-elle. Ils célèbrent le Créateur, et moi, douée d'une âme intelligente et libre, je ne le loue pas. Je n'ai pas foi en lui, je me débats dans des raisonnements sans issue ; et chaque jour ma conscience me condamne ! Quel orgueil ! quelle ingratitude ! quelle dureté de cœur ! Sans croire au néant comme l'a fait jusqu'ici mon grand-père, je me suis tenue loin de Dieu. J'ai méprisé ses voies. S'il est Dieu de loin, jusque dans les espaces sans bornes, n'est-il pas aussi Dieu de près, ici même où je suis seule ? »

Cette dernière pensée vint à Betsy sans qu'elle se la rappelât d'abord comme étant exprimée dans la Bible. Mais, à ce moment-là, elle eut le sentiment très vif de la présence du Seigneur, dans cette chambre solitaire, redevenue obscure tout à coup. Elle fléchit les genoux, écoutant humblement ce que lui disaient son cœur et sa conscience, et prononçant ces paroles : « Pardonne, ô Dieu ! aide-moi dans mon incrédulité. Abats mon orgueilleuse raison, afin qu'elle se soumette à ta sagesse éternelle, afin aussi que je puisse croire à ton

amour. Donne-nous la paix, à mon grandpère et à moi. J'ai péché ; je n'ai pas voulu comprendre que nous recevons tout de toi, jusqu'à une simple respiration de vie. »

Cet acte de vraie soumission filiale fut béni. La jeune fille se releva soulagée, confiante en la bonté de Celui dont l'Esprit venait d'animer son propre cœur. Avant de quitter sa chambre, Betsy alluma une bougie et ouvrit la Bible. Elle y trouva, sans les chercher, deux paroles dont le sens profond la saisit avec puissance : « Je suis le chemin, la vérité et la vie. Celui qui me suit, ne marche point dans les ténèbres, mais il aura la lumière de la vie. »

Comme elle descendait l'escalier, Frank arrivait. C'était plus tard que la veille : il avait été retenu chez lui. Betsy le fit entrer dans la cuisine, où ils restèrent seuls un moment. Là, elle lui raconta ce qu'elle venait d'éprouver, ce qu'elle avait fait. Elle s'accusa d'orgueil devant Dieu, et même elle dit que, jusqu'à cette heure, elle avait été indigne d'une affection aussi généreuse que celle de Frank, mais qu'il en serait autrement dès aujourd'hui.

Frank écoutait avec ravissement ce nouveau langage ; des larmes de bonheur coulaient sur ses joues, et, pour la première fois, il osa serrer sur son cœur celle qui était maintenant sa vraie compagne dans le chemin de l'éternité.

Betsy lui fit part aussi de ce que lui avait dit son grand-père sur leur position de presque fiancés, et de ce qui le préoccupait pour lui-même.

— Mais il me faut vous conduire auprès de lui, dit-elle en terminant son récit.

Ils se rendirent donc ensemble dans la chambre du malade.

CHAPITRE XXVI

À LA ONZIÈME HEURE.



Dès que Frank put considérer les traits du vieillard, il le jugea comme frappé de mort et peut-être bien près de sa fin. Le mal avait fait de terribles ravages sur cette figure encore si sereine le dimanche précédent. Appuyé à des coussins dans son lit, les cheveux épars, les joues creuses avec des pommettes saillantes d'un rouge vif, les yeux ardents, les bras flasques et les mains ridées, cet homme autrefois si vigoureux n'était plus que l'ombre de lui-même. Sans cravate, la poitrine découverte et bronzée comme celle d'un simple ouvrier, Numa Carraud ne ressemblait plus au travailleur intrépide, qui donnait encore l'exemple de l'activité aux jeunes hommes dans ses vieux jours. Sans s'y être jamais préparé, il était arrivé à cette dernière étape de la vie, où il est ordonné à l'homme de mourir. À cette vue, Frank fut saisi d'une immense compassion.

Avant de rien dire, mais lui jetant un regard dans lequel se peignaient l'angoisse morale et la douleur physique, Numa tendit la main au jeune homme. Frank la pressa dans les siennes. Betsy allant se retirer, son grand-père lui dit :

— Reste seulement. Tu peux entendre ce que j'ai à dire à Frank.

Elle revint donc et resta debout au pied du lit.

— Je vous ai demandé de venir, dit le malade, pour vous expliquer ma position et vous entendre aussi sur la vôtre. Vous devez savoir, — car je ne l'ai pas caché, — que j'ai toujours nié l'existence de Dieu, depuis que je n'ai plus été un enfant. J'ai dès lors vécu comme un homme qui ne croit à rien et n'a d'autre idée que celle de la terre. N'ayant jamais été malade, je me représentais parfois que j'échapperais peut-être au sort commun de tous les hommes. Et maintenant il me faut mourir. Mais je crois aujourd'hui qu'il y a un Dieu ; je sens

que j'ai une âme. Ce qui s'agite en moi n'est pas de la matière ; c'est un être invisible, vivant et présent. Une telle conviction, absolument nouvelle pour moi, ne m'est pas venue des hommes. Aucun être humain ne m'a parlé de mon âme ces jours-ci, excepté ma sœur Méry que je n'ai pas même écoutée. C'est donc Dieu lui-même qui m'a visité...

Le vieillard s'arrêta un moment pour donner à une vive douleur le temps de passer : ses traits se contractaient, et la couverture du lit ressautait par intervalles, comme si le cœur allait éclater. Mais cet homme de fer ne laissa échapper aucune plainte. Le spasme diminuant, Numa reprit la parole :

— J'ai été un insensé, c'est la Bible qui le dit, et je le sais, bien que je n'en aie pas lu un mot depuis cinquante ans. — Dites-moi, Frank, vous qui avez le bonheur d'être resté pieux, croyez-vous, en votre âme et conscience, à la résurrection de Jésus-Christ ?

— Oui, répondit le jeune homme d'une voix douce et ferme en même temps, oui, en mon âme et conscience, je crois à cette glorieuse résurrection. Elle est pour moi aussi certaine que la lumière du soleil. Lors même qu'elle ne serait pas affirmée en de nombreux endroits des saintes Écritures, j'y croirais également, à cause des effets divins qu'elle a déployés. Est-il possible de penser que douze hommes et un grand nombre de disciples qui avaient vécu avec Jésus pendant quatre ans consécutifs, sans avoir jamais reconnu en lui la plus petite fraude, la plus imperceptible dissimulation, mais, au contraire, toujours la plus parfaite vérité, est-il possible de penser que ces hommes, faibles comme nous savons qu'ils l'étaient, se décident tous d'un accord à annoncer au monde entier un mensonge ? Est-il possible de croire que ce mensonge, s'il en avait été un, eût eu la puissance de rendre bons les méchants, d'amener les pécheurs à la repentance, de renverser les idoles païennes, et de présenter à toutes les nations cette étonnante doctrine de l'amour de Dieu envers les hommes et du salut éternel ? Est-il possible que la lumière morale et le grand principe de la Vérité en toutes choses puissent naître des ténèbres et du mensonge ? Est-il possible que ces mêmes hommes et des milliers d'autres après eux, donnent joyeusement leur vie, plutôt que de renoncer à ce qu'ils savent être une erreur ? Non, mille et mille fois non. « Ce que nous avons connu, ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nos mains ont touché concernant la Parole de vie, c'est là ce que nous vous annonçons. » Tel est leur langage en face de la mort. Des témoins qui s'expriment ainsi sont les esclaves de la vérité. L'œuvre accomplie par eux sur la terre vient, non de leur propre force, mais de la puissance de Dieu. Par lui-même seulement, l'homme est

incapable de l'accomplir. — Ce que vous éprouvez maintenant, monsieur Carraud, est aussi une œuvre de ce même Esprit de Dieu, j'en suis certain.

— Que Dieu vous entende, Frank. Oui, si Jésus est vraiment ressuscité, nous pouvons être assurés de la grâce de Dieu.

— Il n'y a plus de peine pour le péché, ajouta Frank. Et vous en ferez l'heureuse expérience.

— Betsy, dit le grand-père, tu vois où la vue prochaine de la mort m'a conduit, c'est-à-dire où Dieu me conduit. Profite pour toi-même de ce qui m'arrive.

— Oui, grand-père, je vous le promets.

Frank, regardant Betsy, vit que ses joues étaient inondées de larmes. Le grand-père continua :

— Laisse-nous un moment ; tu reviendras dans cinq minutes.

Betsy sortit.

— Je vous remercie de ce que vous m'avez dit, Frank. Maintenant, il faut nous expliquer. Mais, avant cela, je dois vous dire encore une chose bien triste. Je vous ai haï depuis longtemps, surtout depuis que j'ai compris vos intentions à l'égard de ma petite-fille. Je vous haïssais, hélas ! parce que vous êtes un jeune homme pieux et que j'étais un vieil incrédule. Je dois même m'accuser envers vous d'une chose insignifiante aux yeux des hommes, mais que ma conscience réveillée me montre comme un véritable péché : oui, plus d'une fois, dans le sentier qui sépare votre vigne de la mienne, j'ai pris des échaldas qui sans doute ne m'appartenaient pas. Pouvez-vous me pardonner tout cela ?

Frank prit une main du vieillard, et, la posant sur sa tête :

— Donnez-moi votre bénédiction, monsieur Carraud ; je ne vous demande pas autre chose. Vous allez vers le Dieu tout bon, juste et saint, qui nous pardonne par Jésus-Christ son Fils.

— Oui, que Dieu vous bénisse, dit le vieillard avec une grande émotion. Je sens que les choses vieilles sont passées. Pour moi toutes choses deviennent nouvelles.

Puis, au bout d'un moment :

— Vous ne m'avez pas demandé Betsy, parce que... La voici qui revient : reste seulement, mon enfant. — Vous ne m'avez pas demandé Betsy, reprit-il, parce qu'elle ne pensait pas comme vous en religion, et cependant j'ai bien vu que vous êtes d'accord sur tout le reste. Me la demandez-vous en ce moment ? Vous voyez que j'ai peu de temps ; bien peu, reprit-il. — Je crois qu'elle a fait aussi de bonnes réflexions depuis quelques jours.

— Oui, monsieur Carraud, je vous la demande, si elle m'accepte

librement.

— L'acceptes-tu, Betsy ?

— Oui, grand-père ; je le puis maintenant.

— Donne-lui donc ta main, et que le Dieu auquel je veux me confier vous bénisse. — Mais il faut se hâter. Vous irez demain matin signer vos publications de mariage. Quand ce sera fait, vous passerez à la cure, et vous direz à M. Tournefort que je désire le voir demain. — Aussitôt que le temps légal des publications sera écoulé, vous vous marierez. Le deuil ne doit pas vous arrêter, je vous en fais un devoir. Frank viendra me remplacer ici le plus tôt possible. Vous ne pouvez rester seules vous trois, et je ne serais pas étonné si Pierre vous quittait bientôt. Quand je ne serai plus là, sa vie sera bien changée. — Vous irez donc demain matin. Même si j'étais mort, il ne faudrait pas renvoyer plus d'une semaine. — Maintenant, laissez-moi. Je suis complètement épuisé.

— Ne prendrez-vous pas quelque chose à boire, grand-père, ou un peu de bouillon ?

— J'essayerai, pour te faire plaisir. Il faudra aussi que je parle à mes sœurs. Mais j'en suis incapable ce soir. Frank ira leur dire ce qui se passe. Allez, mes enfants.

Quand ils eurent quitté la chambre, Betsy se jeta en pleurant dans les bras de Frank. Leurs larmes se confondirent ; larmes du cœur, mais aussi larmes de paisible confiance.

— Qu'il m'ait fallu voir Dieu de si près, disait Betsy, pour croire à son action directe et personnelle sur nos âmes ! Ah ! j'avais le cœur bien dur, Frank ; mais après ce que j'ai vu et entendu, il est brisé. Puissé-je donc vous suivre dans la voie nouvelle où je sens que j'entre par la foi !

— Et moi, bien-aimée, puisse-je être assez reconnaissant envers Dieu, envers vous et envers votre grand-père !

Frank alla raconter de ce pas aux deux femmes éplorées ce qui venait d'avoir lieu. La tante Méry ne pouvait contenir son étonnement, son admiration pour un si grand changement dans les pensées de son frère et de sa petite-nièce. La tante François n'exprima pas grand'chose ; son cœur était trop plein de tendresse affectueuse et aussi de tristesse. Elle embrassa Frank tendrement et lui dit :

— Tu deviendras notre fils et notre soutien, si le grand-père nous quitte. Ce ne sera pas pour bien longtemps, car, moi aussi, je me sens décliner rapidement.

On comprend avec quelles pensées Frank revint chez lui.

Le lendemain, de bonne heure, il se rendit à la Sizeronne. En traversant le village, les gens lui demandaient des nouvelles du malade. Il

répondait ce qu'il pouvait dire, savoir que le grand-père avait dû souffrir beaucoup, pour être changé à ce point en quelques jours. Voyant passer Frank, Lydie sortit en courant et lui demanda ce qu'il savait.

— Rien encore aujourd'hui, lui dit-il ; mais hier au soir, M. Carraud a pu causer avec moi assez longtemps, malgré de violents spasmes.

— Il a pu causer avec toi, Frank ! il t'a donc reçu ?

— Oui ; il m'avait fait demander.

— Je voudrais bien aussi le voir. J'irai dans la matinée.

— S'il te reçoit, tu verras à quel point il est changé et quelle grâce Dieu lui a faite. C'est maintenant un autre homme, dont le cœur est tourné vers le Sauveur. Mais tu ne trouveras pas Betsy ce matin.

— Betsy est absente ?

— Non ; je puis te le dire, en te priant de n'en pas parler avant demain : selon la volonté expresse de son grand-père, nous allons signer ce matin les publications de notre mariage.

— Betsy et toi ?

— Oui.

— Ah ! comme je la trouve heureuse, même au milieu de son chagrin !

— Et moi, Lydie ?

— Toi ! sans doute, Frank. Mais qui se serait attendu à cela ?

— Personne, assurément. Comment va ta mère ?

— Pas bien du tout. Son état me donne une grande angoisse. — Mais voilà donc ton mariage décidé. Reçois tous mes vœux, cher ami, et fais-les aussi à ta charmante fiancée. J'irai également à la Sizeronne avant midi.

Le grand-père n'avait voulu personne dans sa chambre pendant la nuit. Quelques instants de sommeil entrecoupé avaient un peu calmé la fièvre, mais il était encore plus faible que la veille, lorsque Frank arriva. Le vieillard lui dit ce qu'il avait à faire, et les deux jeunes gens partirent pour le village où demeuraient le pasteur et l'officier de l'état civil.

— Dites à Pierre où vous allez, fit-il encore. On aurait pu croire qu'il pensait à tout.

Pierre ouvrit de grands yeux, lorsque Betsy lui fit part de la nouvelle.

— C'est bien heureux et je m'en réjouis, dit-il ; mais comme c'est triste ! Pourtant, si vous n'aviez pas été deux nigauds, il y a longtemps que vous seriez mari et femme.

— Non, Pierre, cela ne se pouvait pas.

— Et ça se peut bien, à présent que le grand-père est mourant et ne vous verra peut-être pas établis ! Quand ce n'aurait été que pour lui faire plaisir, vous auriez dû vous décider depuis longtemps.

— Mon grand-père n'y aurait pas consenti, et d'ailleurs...

— D'ailleurs quoi? Oui, c'est bon. Allez seulement et dépêchez-vous de revenir.

Un instant après, Pierre était appelé dans la chambre du malade.

— Je t'ai fait demander, lui dit Numa.

— Comment ça va-t-il, grand-père? interrompit le vieux serviteur; un peu mieux, n'est-ce pas?

— Pas mieux; moins souffrant, si tu veux, mais plus faible.

— Il faudrait boire un demi-verre de bon vin.

— Non; le vin me ferait sauter le cœur. Il ne bat déjà que trop fort. Écoute-moi: tu sais où Frank et Betsy sont allés?

— Oui; ils me l'ont dit.

— Frank me remplacera. C'est lui qui sera le maître, et il te faudra, mon pauvre ami, ne plus tutoyer Betsy.

— J'y ai déjà pensé.

— Je me dis aussi que peut-être tu ne voudras pas rester encore bien longtemps avec eux. Si tu les quittes, il faudra t'établir au village.

— J'y ai aussi pensé, mais sans avoir rien encore décidé. Et pour la vigne que faudra-t-il faire?

— Ce que Frank dira. — J'ai terriblement changé mes idées sur lui et sur des choses bien sérieuses, depuis que nous avons commencé le minage.

— Vous avez bien fait, grand-père, car vos anciennes idées ne valaient rien.

— Je crois maintenant en Dieu et en son Fils Jésus-Christ.

— C'est le devoir de tout bon chrétien; moi aussi, j'y crois. Vous étiez autrefois, grand-père, une espèce de païen.

— Non, pas un païen; quelque chose de pire: un homme sans Dieu et sans espérance future. — Pourrais-tu me dire où est cette parole du roi David: «Du matin au soir tu m'auras enlevé?»

— Non; mais c'est sûrement dans un psaume.

— Cherche-la, et tu me diras dans lequel on la trouve.

— Cherche-la! ce n'est pardi pas tant facile. Mais la tante Méry vous dira cela tout de suite.

— Eh bien, oui. Adieu. — Pense aussi que Dieu peut t'appeler bientôt. Tiens-toi prêt. N'attends pas à la onzième heure. Ne fais pas comme moi, qui n'ai vécu que pour la terre, pendant soixante-quinze ans.

— Vous ne voulez donc pas que j'aille chercher le médecin?

— Non; laisse-moi maintenant tranquille.

Pierre descendit. À la cuisine, où il vint s'asseoir, il se mit à pleurer comme un enfant.

— Ah! je vois bien que c'est fini, dit-il à la tante Méry et à Lydie qui

venait d'entrer. J'ai fait ce que j'ai pu pour être ferme vers son lit, mais maintenant je le pleure de toute mon âme. Avant trois jours, nous ne l'aurons plus.

— Nul ne le sait que Dieu, dit la tante. Il peut encore nous le rendre, si c'est sa volonté.

— Oui, tante Méry, c'est vrai ; mais ne la voyez-vous pas sur sa figure, cette volonté de Dieu ?

Ayant dit cela, il sortit.

— Vous désirez voir mon frère, Lydie ? dit la tante.

— Oui, si cela est possible sans le fatiguer. La tante alla voir, revint et dit :

— Montez ; mon frère vous recevra un instant.

Lydie alla droit au malade, lui prit une main et l'embrassa sur ses joues déformées.

— Que faites-vous, ma pauvre enfant ? C'est la mort que vous embrassez.

— Non, monsieur Carraud, c'est le grand-père de Betsy, c'est un vieillard que j'aime et que je vénère. Je prie Dieu qu'il soit avec vous et vous fasse du bien.

— Je vous remercie. Oui, Dieu m'en a fait beaucoup depuis qu'il me visite par une seule et dernière maladie. Savez-vous où se trouve ce passage qui me revient à la mémoire ? depuis cinquante ans je l'avais oublié : « L'Éternel est ma délivrance ; de qui aurai-je peur ? »

— C'est le premier verset du psaume XXVII. Désirez-vous que je le lise ?

— Oui, s'il vous plaît.

Lydie sortit un petit volume de sa poche, — un Nouveau Testament avec les psaumes, — et lut les quatorze versets de cet admirable cantique. Numa en répéta plusieurs paroles.

— Merci, dit-il. Vous êtes bien brave d'être venue dire adieu à un mourant. — Vous a-t-on dit que Betsy se marie ?

— Oui ; je viens de l'apprendre.

— Vous devriez lui offrir d'être son amie de noce.

— Si l'état de santé de ma mère le permet, j'en serai moi-même fort heureuse.

— Elle ne va pas mieux, votre mère ?

— Non ; elle est, au contraire, moins bien.

— Saluez-la de ma part et lisez-lui le psaume XXVII. Adieu.

À midi, les fiancés étaient de retour, ayant signé les papiers relatifs à leur mariage, et fait une visite au pasteur.

CHAPITRE XXVII

MDIUIT



Dans le monde moral, comme dans celui de la nature physique, Dieu se sert parfois de moyens très faibles en apparence, mais dont la puissance cachée suffit pour opérer de grandes choses. Ainsi, une goutte d'eau fait déborder un vase de grande dimension ; ainsi encore, le grain de sable qui se détache d'une montagne déterminera peut-être la chute de rochers immenses, ou sera la cause d'éboulements sous lesquels un village entier demeure enseveli. En notre temps, ne sommes-nous pas sous la terrible menace d'un insecte presque imperceptible à l'œil nu, et qui cependant, se multipliant par milliards de milliards, a dévoré en peu d'années, en France seulement, des espaces de vigne dix fois plus considérables que toutes celles du canton de Vaud ? Cette armée dévastatrice, plus nombreuse que les sauterelles du désert, s'approche de nous ; elle est à la frontière, et c'est à peine si nous nous figurons qu'un jour elle atteindra nos coteaux. Nous disons volontiers comme les contemporains de Noé : « Le déluge dont tu nous parles ne viendra pas. » Et cependant le déluge vint. Et si le phylloxéra vient, ne l'aurons-nous pas mérité ? N'y a-t-il pas trop longtemps que le dieu *argent*, le roi *petit-blanc* et le prince *cabaret* dominant sur nous ?

Dans l'ordre moral, nous voyons des hommes qui, pendant bien des années, ont entendu la prédication de l'Évangile, sans jamais donner leur cœur à Dieu. Ils ont eu de nombreuses conversations avec des docteurs, sur les preuves externes ou internes de la religion chrétienne ; ils ont lu de nombreux écrits pour ou contre la divinité de Jésus-Christ et des saints Livres. Malgré tout cela, ils sont restés absolument les mêmes. — Un jour, la maladie, une épreuve les atteint ; la pensée de la mort certaine les saisit, et leur conscience se réveille. Les

petites infractions aux lois de la justice éternelle, comme les grands péchés, s'ils en ont commis, se rangent en bataille devant eux, et les voilà criant miséricorde. Ou bien, même au fort de la santé et d'une vie relativement heureuse, un mot les frappe, une pensée sérieuse se cramponne à leur âme, et ils comprennent que le véritable bonheur consiste à aimer Dieu et à garder ses commandements. Comme un vent doux et subtil, le Saint-Esprit souffle dans le cœur et l'amène docile aux pieds de Jésus-Christ. — C'est ainsi que Dieu agit souvent et qu'il se fait entendre, alors que tous les moyens humains ont été inutiles. « Le monde n'ayant pas connu Dieu par la sagesse, est-il écrit, c'est par la folie de la croix qu'il a plu à Dieu de sauver les pécheurs. » Il faudra toujours en revenir là.

Le vieux Numa Carraud n'avait jamais été malade. Riche, il n'avait jamais pensé d'où lui venaient ses biens. Ne voyant pas le Créateur dans les œuvres où pourtant son nom est écrit en lettres de lumière, il s'était convaincu qu'il n'y avait point de Dieu. Mais du jour où son outil lui tomba des mains et où il crut à la réalité prochaine de la mort, il comprit qu'il y avait en lui autre chose que la vie matérielle, et que si le corps allait rentrer dans le sein de la terre, l'âme comparaitrait devant le tribunal du Dieu vivant. Toute sa vie d'incrédulité, et jusqu'aux petites indécidables qu'il pouvait se reprocher, tout cela vint agiter sa conscience et lui dire : « Tu es un pécheur ; tu as fait le mal devant le Dieu que tu t'es efforcé de nier. » Ce baptême de repentance fut suivi de celui de la grâce, et le vieil athée trouva la paix. Le nouvel esprit qui l'animait lui remettait en mémoire, ainsi qu'on l'a vu, des paroles de la Bible qu'il avait oubliées depuis cinquante ans ; et il se les appliquait directement, bien qu'il n'eût pu indiquer l'endroit où elles se trouvaient.

Quant à Betsy, son âme droite ne put résister à l'évidence. Le changement si complet dans les pensées et les convictions de son grand-père lui prouvèrent la sollicitude et l'amour de Dieu à son égard. Il ne lui en fallait pas davantage pour la convaincre elle-même. Ayant vu le Seigneur à l'œuvre, elle soumit son esprit, sa raison et son cœur à l'autorité suprême de son Créateur et de son Sauveur.

Après le retour des fiancés, Numa eut deux terribles crises dans l'après-midi. Le cœur se débattait entre la vie et la mort ; parfois il donnait une secousse qui faisait pousser un cri au malade ; ou bien, semblable au lutteur qui s'avoue vaincu, l'organe cessait de battre, jusqu'à ce qu'un nouvel effort de sa part redonnât une nouvelle souffrance à l'agonisant. Il y avait en ce vieillard une telle force de vie que, pour qu'elle cessât tout de bon en si peu de temps, il fallait non pas seulement qu'il eût beaucoup souffert, mais qu'il eût été *tué*. — Dans

les intervalles de repos comparatif, il donnait ses directions à Frank ou un ordre à Betsy.

— Il vous faudra, leur dit-il à tous deux, remettre 500 francs à M. Tournefort, pour qu'il les emploie à payer la pension, pendant une année ou deux, de quelque enfant pauvre, vicieux ou mal élevé. Puis, donnez de ma part 500 francs aussi à cette brave Lydie Martin, qui est venue m'embrasser et me lire le psaume XXVII. Je vois venir qu'elle n'aura rien de son père ; son frère mangera toute la succession. Cette petite somme aidera Lydie pour un trousseau, si elle se marie. Je n'ai plus le temps de faire un testament ; d'ailleurs, ce n'est pas nécessaire. Il faudra aussi doubler les derniers gages de Pierre pour cette année : donnez-lui tout d'un temps 1 000 francs au lieu de 800. Il y a assez d'argent dans mon bureau.

C'était ainsi que Numa achevait de régler ses affaires. Il voulait aussi régler la dernière, et c'est pour cela qu'il avait fait demander le pasteur. — Celui-ci arriva comme il était nuit. Ce que Frank et Betsy lui avaient déjà raconté dans la matinée, l'avait bien ému et intéressé. Peut-être les deux mots qu'il dit à Numa lors de sa précédente visite avaient-ils commencé à le faire réfléchir. Celui-ci, en tout cas, ne les oublia point. Ils lui étaient revenus à la mémoire plus d'une fois, même au moment où il dut quitter le minage. Ce jour-là, tout le contrariait : la certitude surtout que Frank et Betsy s'aimaient ; les insinuations de Pierre au sujet de leur mariage ; le nombre d'années qu'il devait accepter pour lui-même, tout cela, comme je le dis, le mettait en mauvaise humeur. Très probablement, la grande dépense de force physique qu'il avait faite le jour précédent, et toutes les pensées qui s'entrechoquaient dans son esprit le lendemain matin, éprouvèrent son corps et amenèrent une crise fatale. Qu'il était donc changé lorsque le pasteur entra dans sa chambre ! M. Tournefort lui serra la main et s'informa soigneusement de ce qu'il éprouvait dans son corps ; il conseilla de faire venir un médecin le plus tôt possible.

— Un médecin, dit-il, peut indiquer des remèdes pour vous soulager tout au moins.

— Merci, monsieur ; je sens trop bien que c'est inutile ; je suis dans un chemin d'où l'on ne revient pas. C'est le chemin de toute la terre ; — mais c'est aussi, j'en ai le ferme espoir, le chemin du salut. Le Père céleste que j'avais abandonné et renié a eu pitié de moi. Je sais maintenant, je sens qu'il est vivant et qu'il m'a donné la vie éternelle en Jésus-Christ.

— Je suis bien réjoui, cher monsieur, de ce que vous me dites et je bénis Dieu pour cette assurance qui fait votre force. Que le Seigneur vous la donne toujours plus puissante, jusqu'à ce qu'il vous

reçoive auprès de lui.

— Merci, monsieur. J'ai été un grand pécheur devant Dieu. Quand on le reconnaît et qu'on se sent pardonné, on est alors comme dans une autre vie. *La Bible parle d'une nouvelle naissance: je vous assure, pour ce qui me concerne, que cette expression n'a rien de trop fort*¹².

— Je vous ai fait prier de venir pour vous demander si vous pourriez, en l'état où je suis, me donner la sainte cène. Avant de m'en aller, je désirerais la prendre une fois en chrétien.

— Certainement, dit le pasteur. Je pourrai revenir demain.

— Non pas demain, reprit Numa: aujourd'hui, tout de suite, si cela est possible. Il n'y aura peut-être pas de demain pour moi ici-bas.

— Eh bien, cher monsieur, tout de suite, puisque vous le désirez; et les membres de votre famille pourront aussi participer à la table du Seigneur avec nous, s'ils en éprouvent le besoin. — Voulez-vous, mademoiselle, dit-il à Betsy, me procurer ce qui est nécessaire?

Les deux tantes étaient aussi là.

— Mes petits-enfants, dit Numa, vous ont annoncé leur prochain mariage. C'est moi qui ai voulu que les publications fussent écrites dès aujourd'hui. Mes sœurs et Betsy auront besoin d'un appui, et Frank en sera un bon pour elles. — Méry, il faudrait aussi appeler Pierre; je serais bien aise qu'il soit avec nous.

La tante descendit et appela le domestique.

— Mettez vos pantoufles, lui dit-elle, et montez doucement dans la chambre de mon frère. Il désire communier.

— Dans la maison? Est-ce que c'est permis?

— Pourquoi pas?

— Je croyais qu'il fallait toujours communier au temple. Il est vrai que dans les premiers jours de l'église les chrétiens rompaient le pain de maison en maison; mais les temps sont bien changés.

— Dépêchez-vous, Pierre, et faites doucement. Betsy avait mis une serviette sur la petite table près du lit du grand-père. Une coupe d'argent, que la famille possédait, était pleine de vin, et sur un petit plateau de métal blanc était une assiette avec une tranche de pain.

Le pasteur ouvrit son Nouveau Testament, après avoir prié à haute voix pendant un instant. Il lut les passages relatifs à l'institution de la cène, dans l'évangile et dans l'épître aux Corinthiens; puis il les fit suivre d'une explication et d'une application appropriées aux personnes présentes; après quoi il distribua les symboles du corps et du sang de Jésus-Christ, au vieillard d'abord, ensuite aux tantes, à Frank et à

12 - Ce sont les propres paroles que me dit un jour un vieillard converti à l'Évangile, après bien des années d'incrédulité et d'ivrognerie. *Et je suis si heureux*, ajouta-t-il.

Betsy, à Pierre, et enfin à lui-même. Il termina la sainte cérémonie par une prière pleine d'onction et de vie, souhaita une nuit tranquille au malade et revint chez lui, le cœur plein de reconnaissance envers Dieu pour la joie chrétienne qu'il venait de goûter. Frank l'accompagna jusqu'au bout du village.

— Vous devez être doublement heureux, monsieur Altier, lui dit le jeune pasteur. Non-seulement votre fiancée est supérieure à beaucoup d'autres jeunes filles de sa condition, mais elle est devenue sincèrement croyante, après bien des doutes et bien des raisonnements humains. Ce qu'elle m'a dit ce matin, lorsque vous êtes venus chez moi, m'a extrêmement frappé. C'est une nature bien remarquable par l'intelligence et par son amour pour la vérité. Je serai heureux de bénir votre mariage, si vous m'en chargez.

— Nous avons bien l'intention de vous le demander, monsieur, et je vous suis reconnaissant de nous l'offrir.

— Ne venez pas plus loin. Bonsoir. Vous me ferez donner des nouvelles demain. Que Dieu vous garde tous!

En traversant le village pour revenir à la Sizeronne, Frank entra chez lui. Il dit à sa ménagère de ne pas l'attendre; qu'il passerait probablement la nuit chez M. Carraud, ou ne reviendrait que tard.

Pendant la visite du pasteur, Numa n'avait pas eu de crise; il en eut une terrible, aussitôt après le départ de M. Tournefort. Frank le trouva encore haletant et couvert d'une sueur froide. Chacun étant fatigué, Frank demanda comme une faveur qu'on lui permit de rester seul auprès du malade pour la nuit; mais Numa dit qu'il ne voulait personne.

— Dans un moment je pourrai dormir, dit-il; je sens que le calme se fait. Ainsi, allez tous vous coucher. Frank, retourne chez toi. Adieu, et merci. Je peux bien te tutoyer maintenant. Je sonnerai si j'ai besoin de quelqu'un. Laissez-moi maintenant tranquille.

Numa se tourna sur le côté droit et ferma les yeux.

Les deux tantes allèrent aussi essayer de dormir. Betsy et Frank, avec Pierre, restèrent encore dans la chambre à manger, Frank disant qu'il ne voulait pas quitter la maison avant minuit.

— Eh bien, je resterai avec vous, dit Pierre, Betsy, vous êtes fatiguée, allez-vous-en. Maître Frank, dites-lui qu'elle aille se reposer.

— Quelle singulière façon de parler vous prenez avec nous, Pierre? lui dit Betsy.

— Ah! c'est comme cela: je sais ce que je fais. Quant à vous dire *tu*, c'est fini. Ce ne serait plus convenable. C'est aussi l'avis du pauvre grand-père. — Maître Frank, dites-lui donc de s'en aller.

— Eh bien oui, chérie, allez-vous-en, pour lui faire plaisir. Il faut

réserver vos forces, pour demain.

— Je m'en vais donc, dit-elle. Bonsoir, Pierre. — À demain, Frank, s'il plaît à Dieu.

— Voyons, reprit Pierre : embrassez-vous ! pourquoi se gêner devant moi ? Je sais bien que les fiancés peuvent s'embrasser sans que personne y ait à redire ; et il vaut mieux le faire ici que dans le corridor.

Betsy étant partie, les deux hommes continuèrent à causer amicalement. Pierre parla du minage que la maladie du grand-père arrêta à moitié ; il dit qu'il conviendrait de donner cet ouvrage à la tâche. Tonin Carcaille avait offert de s'en charger à un prix raisonnable. Lors même que le grand-père guérirait, de très longtemps encore il ne pourrait tenir un outil. Frank approuva fort l'idée de Pierre, et cela fit plaisir à l'honnête et intelligent serviteur.

— Vous vous chargez d'en parler demain au grandpère, maître Frank.

— Oui, si cela se peut.

— Alors, dites-moi : est-ce que vous amènerez votre vache ici, d'abord après le mariage ?

— Je n'ai pas encore pensé à cela.

— Il faut y penser. — Comme on a besoin de bois pour l'hiver, — non pas l'hiver prochain, l'autre, — vous devriez tâcher d'engager votre future à nous faire arracher le grand chêne, vers les châtaigniers. On pourrait vendre la tige 200 francs et faire encore deux moules de bois à brûler, avec le reste de l'arbre, sans parler des fascines. Ce chêne ne fait que du mal dans le pré.

— Betsy décidera elle-même. Pour ces choses-là, je ne la contrarierai jamais. Ce serait d'ailleurs bien dommage d'ôter le grand chêne ; il fait si bien dans le paysage.

— Oh ! si vous parlez de paysage, nous sommes perdus. Je me moque pas mal de votre paysage. Il s'agit d'un pré verger, et non d'un tableau. Je sais bien qu'on peut couper les *vernes* et quelques gros frênes au petit bois des Ornes ; mais ça ne fera pas assez de bois pour l'autre année. Tant pis si vous en manquez ; vous vous en procurerez.

— J'en ai chez moi dont je n'aurai pas besoin.

— Ah ! dans ce cas, c'est différent. — Ne voulez-vous pas prendre une bouchée ? Moi, je mangerai volontiers un morceau de pain.

— Mangez seulement, Pierre ; je n'ai pas faim.

— Et soif ?

— Non plus.

Pierre s'administra un *crochon* de pain et de viande froide, but deux verres de vin, referma l'armoire, et vint se chauffer les pieds.

— Le grand-père est bien tranquille, dit-il ; espérons qu'il dort. —

Voici bientôt minuit. Vous devriez aller chez vous. Je veillerai très bien jusqu'au matin. C'est inutile de rester deux ici, puisqu'il n'y a rien à faire.

— Attendons encore un moment, dit Frank. Lorsque minuit eut sonné à la pendule, Pierre revint à la charge.

— Eh bien, dit Frank, je vais monter, et m'assurer que je ne suis pas nécessaire. Après cela, je m'en irai.

Prenant la bougie, Frank se rendit doucement, suivi de Pierre, à la porte de la chambre du malade. On n'entendait pas même respirer.

— Entrons, dit Pierre qui eut comme un triste pressentiment.

Couché sur le côté droit comme ils l'avaient quitté, Numa s'était paisiblement endormi du dernier sommeil.

CHAPITRE XXVIII

MARZILLEUX-LES-COMBES.



u premier moment, Frank et Pierre furent consternés. Ils étaient restés debout à veiller et, pendant qu'ils causaient dans une chambre du rez-de-chaussée, le chef de la maison passait de ce monde à l'éternité, sans personne auprès de lui pour recevoir son dernier soupir. Mais aussi le vieux Numa avait voulu être seul, et dormir. Il venait d'expirer, lorsque les deux hommes étaient entrés, et son âme s'était envolée sans que le corps eût changé de position, probablement sans aucune crise dernière. Le cœur, peu à peu, s'était ralenti, et finalement il avait cessé de battre. Les membres étaient encore souples et chauds.

Que faire ? Pierre et Frank échangèrent quelques mots à voix basse et se décidèrent bientôt à ne réveiller ni Betsy ni les tantes, puisqu'elles avaient toutes trois grand besoin de repos. D'ailleurs la présence, même de Betsy, eût été inutile. Mais il n'y avait pas de temps à perdre. — Les vêtements de Numa étaient là, sur une chaise. Il fallait promptement les passer à ce pauvre corps, maintenant insensible. La vigueur de Pierre fut bien utile dans un moment pareil. Les vêtements étant mis, le corps fut étendu sur le lit. Frank donna les derniers soins de toilette au visage ; les mains furent croisées sur la poitrine, et quand tout fut terminé, les deux hommes redescendirent au rez-de-chaussée et y attendirent le jour. Lorsqu'il parut, Betsy arriva et fut bien surprise de les trouver encore là. Mais à l'air de Frank, elle comprit aussitôt que son grand-père avait cessé de souffrir.

— Que s'est-il passé ? demanda-t-elle.

— Il est entré dans le repos, dit Frank, et sans aucune agonie. On peut dire qu'il s'est endormi paisiblement.

— Que la sainte volonté de Dieu soit faite ! répondit Betsy.

Pierre alla à ses affaires, et Frank raconta tout à Betsy. Il la conduisit ensuite dans la chambre mortuaire.

— La paix repose sur ses traits, dit-elle. Quelle grâce Dieu nous a faite, à lui et à moi ! Croyez que je le sens dans mon âme, et tout ce que je vous dois. — Voulez-vous adresser au Seigneur une prière pour nous deux, Frank ? Ce sera la première fois qu'ensemble nous nous mettrons à genoux pour l'invoquer. Nous ne pourrions commencer mieux cette rude journée.

C'était aussi ce que Frank désirait ; mais il n'aurait point voulu presser Betsy dans ce sens, car il savait que, surtout pour la prière, une entière liberté doit être laissée à chacun. Betsy se hâta ensuite de préparer du café pour les deux veilleurs, afin que Frank pût retourner chez lui, où sa présence était nécessaire.

L'enterrement eut lieu comme on le fait aux Praslies, c'est-à-dire sans festin pour les invités. Après le culte, une simple collation est offerte, et chacun s'en va, dès que le convoi est de retour du cimetière. Félicien Carraud représenta la famille de son père ; les autres assistants étaient du village même, ou venus de localités voisines. Comme chez Frank, Lydie Martin se rendit très utile à Betsy dans cette circonstance et lui témoigna une sincère affection. Cette brave fille se développait aussi dans un bon sens ; elle était moins affectée dans son langage et beaucoup plus simple dans ses ajustements, ce qui la rendait plus agréable. Tous ceux qui la connaissaient pouvaient le remarquer.

Le jour du mariage, qui eut lieu cinq semaines après la mort du grand-père, Lydie accompagna Betsy à l'état civil et à l'église. Pour cette occasion, elle fit une toilette sans recherche, mais parfaitement soignée, comme était aussi celle de l'épouse. Rarement on avait vu deux personnes aussi remarquablement belles, chacune dans un genre très différent. Mais on voyait tout de suite que Betsy était la plus distinguée.

Il n'y eut pas de noce. On ne tira pas les mortiers au village. On ne fit aucun bruit. Les garçons des Praslies montrèrent par là qu'ils savaient respecter le deuil d'une famille, et qu'ils n'étaient pas dépourvus d'un sentiment de convenance qu'on ne trouve pas toujours chez les jeunes campagnards. En un jour pareil, ils veulent surtout boire et s'amuser.

Frank avait pour ami de noce un de ses cousins, employé des postes dans une ville vaudoise. Ses chefs lui avaient donné un congé de vingt-quatre heures, à l'expiration duquel il devait se retrouver à son bureau.

Le mariage étant célébré, les quatre personnages revinrent à la

Sizeronne où un modeste dîner les attendait. Betsy et Frank achevèrent leurs préparatifs et bientôt ils partirent avec l'employé des postes, les époux pour un voyage d'une semaine, et le cousin de Frank pour reprendre ses occupations. On ne pouvait rien de plus simple pour chacun. Quant à Lydie, il fut décidé qu'elle viendrait tous les jours autant que possible à la Sizeronne, pour faire dans le ménage ce qui était trop fatigant pour l'une ou l'autre des deux tantes. Pierre s'occuperait du petit bétail et soignerait aussi les porcs. Le minage était remis à Tonin Carcaille, dont les chansons ne tarissaient pas, ni la soif non plus et les racontages encore moins.

Le voyage de noce des époux était fort modeste. Ce n'était pourtant pas l'argent qui leur manquait, car le grand-père en laissait plus qu'il n'en fallait pour aller loin et longtemps. Mais tel n'était le désir, ni de Betsy, ni de Frank, et c'est beaucoup dire. Le goût des voyages, même parmi les campagnards, ne fait que croître et embellir, comme les impôts, le luxe et bien d'autres choses pas meilleures. — Frank avait reçu de M. De Clary, lorsqu'il lui annonça son mariage, l'invitation pressante d'amener sa femme à Marzilleux-les-Combes, où chacun serait content de le revoir. Ils y allaient donc. Bien qu'on fût au milieu de novembre, le temps n'était pas encore à l'hiver, même en plein Jura. Il y avait bien, çà et là, des gelées blanches dans les combes froides, mais les pentes au midi étaient vertes encore, et le bétail montagnard y trouvait quelque chose à mordre au soleil, dans le bon du jour.

Du village des Praslies, la route, pour se rendre à la grande usine de Marzilleux, est bien facile. On prend le chemin de fer et l'on se rend à Vallorbes, presque sans s'arrêter à Lausanne. On peut même continuer immédiatement par un train de France; mais, arrivant à Vallorbes dans la soirée, les époux voulaient y rester pour la nuit et y passer une partie du lendemain. Betsy ne connaissait pas la contrée et aurait du plaisir à voir de plein jour ce vallon gracieux, le village, ainsi que la source de l'Orbe, chantée par Juste Olivier dans un de ses premiers poèmes¹³.

Arrivés à la haute gare adossée aux rochers voisins, Frank et Betsy descendirent au village, qui a toute l'apparence d'un bourg, avec ses hôtels, son pont sur l'Orbe et ses magasins. Il y avait de la place à l'Hôtel de ville, où nos jeunes gens furent bien reçus, comme au temps où cette modeste auberge était tenue par M^{me} Truan. Le lendemain, ils employèrent la matinée à visiter les forges et la source. Betsy ne pouvait se lasser d'admirer les flots abondants de cette onde

si pure, sortant d'un seul bond par l'ouverture du rocher et se précipitant à flots rapides, jusque dans les prairies où elle va doucement, comme pour se reposer d'une course impétueuse. Au retour de la source, le village était en plein soleil. Vues du chemin supérieur, toutes ces maisons formaient un ensemble des plus gracieux, quelque chose de net, de propre, même d'élégant, qui n'a pas de rapport avec nos villages de la plaine. Mais à Vallorbes, la grande verdure manque autour des habitations. Elle est plus haut, sur les pentes de la montagne. Dans le vallon, les arbres fruitiers sont rares, chétifs assez généralement. Le sol n'a pas de profondeur végétale. À quelques pouces, le roc est là. Néanmoins, l'agriculture y est bien entendue et prospère. Je ne connais pas de territoire arable mieux cultivé, je dirai même avec autant de minutie. Mais, pour y faire de belles récoltes, il y faut souvent la pluie. Une sécheresse prolongée au printemps atrophie ou rend stériles les champs de froment si bien écobués, fumés et égalisés en automne. — Le Vallorbier est intelligent, vif et dégourdi plus qu'on ne l'est dans le vignoble. Je ne veux pas dire par là qu'il vaille mieux que ses concitoyens des bords du Léman. Il lutte peut-être pour son existence avec plus de ténacité, et doit penser à plus de choses à la fois. Tantôt laboureur, tantôt bûcheron, tantôt marchand, forgeron, chef d'atelier, pêcheur à la ligne, il va plus vite que le vigneron dont le labeur est plus constant et plus uniforme. Comme type moral, il tient du Bourguignon français et du Jurassien vaudois, c'est-à-dire que, chez le Vallorbier, une certaine finesse s'allie à une bonhomie agréable et parfois naïve. La cordialité et la retenue se donnent la main dans le caractère général de cette population, comme aussi l'élégance citadine et la rusticité villageoise s'y trouvent côte à côte.

Dans l'après-midi, nos heureux époux prirent le train pour Pontarlier. Frank montra du doigt à sa jeune femme la longue usine de la Ferrière, entre Vallorbes et Jougue. C'est un établissement similaire de celui de Marzilleux-les Combes. On y trouve les mêmes produits, presque les mêmes agencements de machines, une direction intelligente, affectueuse et sage envers les ouvriers. Ce fut, dit-on, des scieries de la Ferrière où s'était déclaré un incendie, qu'un foehn violent transporta des bardeaux enflammés jusque sur les toits des maisons de Jougue, à une demi-lieue plus haut : ils y mirent le feu. La ville entière fut brûlée en peu de temps. Elle a été dès lors rebâtie.

À l'une des modestes gares qui stationnent dans la contrée, Frank et Betsy trouvèrent M. Brévy, venu les attendre avec la voiture de son beau-père. C'était une aimable attention de ces excellentes gens. Un souper, vrai festin de noce, attendait les hôtes de la famille. Reçue

avec tant de cordialité, Betsy fut tout de suite à l'aise et sut se montrer à son avantage. Les De Clary étaient instruits dans les sciences métallurgiques et dans les arts se rapportant à leur industrie ; ils avaient les usages et la connaissance du monde, malgré leur accent provincial très franc-comtois. À ce dernier égard, Betsy aurait presque pu passer à côté d'eux pour une Parisienne, car elle avait très peu l'accent vaudois, assez lourd comme chacun sait. À Vallorbes, par exemple, cet accent est remarquable chez les hommes ; et chez nous autres campagnards de la plaine, il ne l'est pas moins. J'en dirai autant de celui des villes romandes, où l'on se pique pourtant d'en savoir plus que dans les villages. Entre l'ancien accent de Genève, et celui de Morges, de Lausanne, de Vevey, etc., on peut se dispenser de choisir.

Lorsque Betsy fut introduite dans la clouterie, où cinquante machines frappaient sans discontinuer leurs coups secs et retentissants, elle crut en perdre l'ouïe.

— Et tu as pu vivre là dedans pendant cinq ans ! dit-elle à Frank.

— Sans doute. La plupart de ces ouvriers y passent leur vie.

— Alors, je les plains. Je suis étonnée que leurs nerfs puissent résister à un tel tapage.

— Ils s'y habituent peu à peu ; les ouvriers se comprennent entre eux au seul mouvement des lèvres.

Frank serra la main à ses anciennes connaissances, dont il avait tant de fois réglé les comptes.

M. De Clary avait eu depuis longtemps la bonne idée d'organiser, pour ses employés et pour les ouvriers de la fabrique, une grande salle de lecture, qui portait le nom de *Cercle de l'union des travailleurs*. Frank en avait été membre. On y trouvait des livres, du papier à lettre et à dessiner, des timbres-poste, des cartes de géographie, etc. Parmi ses effets, Frank avait une petite caisse contenant vingt volumes neufs, qu'il remit à M. De Clary, en le priant de les accepter pour le Cercle, après en avoir pris connaissance. Ce présent fit un véritable plaisir au chef de la maison, qui, à son tour, voulut en faire un à son ancien employé.

— Vous êtes donc tout à fait voué à l'agriculture, lui dit-il.

— Oui. Ma femme possède une douzaine d'hectares de terres, et moi cinq ou six. J'aurai donc là de quoi m'occuper.

— Ce sont des champs, des prairies ?

— Oui ; nous avons aussi la vigne, et les bois plus haut, à peu de distance. Dans la prairie qui entoure la maison de ma femme, il y a un groupe de fort beaux châtaigniers. Betsy a pris un échantillon de leurs fruits pour les montrer à M^{me} De Clary.

— Je me réjouis de les goûter. Chez nous, il n'est pas question de

châtaignes. — Je vous enverrai, mon cher monsieur Altier, quelques outils de campagne, si vous permettez. Nous avons maintenant des pelles excellentes, des haches, et des faux dont vous me direz votre opinion l'année prochaine. Je vous ferai un petit envoi lorsque vous serez de retour.

Betsy voulut tout voir dans cette longue suite de bâtiments contenant chacun son industrie particulière. Elle se faisait expliquer les diverses transformations du métal et prenait plaisir à des travaux si différents de ceux qu'elle avait vus jusqu'ici.

À quelque distance de Marzilleux-les Combes, la rivière qui sert de moteur aux divers ateliers de l'usine se jette dans un petit lac. M. Brévy voulut en faire les honneurs à leurs hôtes et les conduisit en voiture jusqu'au bourg de peu d'importance qui a donné son nom à cette charmante nappe d'eau : le bourg de Crémaillant.

Au retour, le soir, chez M. De Clary, ils trouvèrent une lettre de la tante Méry, qui les priait de revenir le plus tôt possible, la mère de Lydie étant morte subitement, et la pauvre fille affligée allant se trouver probablement dans de grands embarras.

— Il faut repartir demain matin, ne penses-tu pas ? dit Betsy.

— Sans doute ; nous arriverons à la nuit.

— Voudrais-tu me faire un plaisir, Frank ?

— Bien plus d'un, ma chérie : de quoi s'agit-il ?

— Ce n'est pas une chose difficile ; tu vas en juger. Au lieu d'arriver de nuit à la Sizeronne, où nos tantes sont peut-être bien en émoi, la tante Méry surtout, — et Pierre pas trop de bonne humeur, — si nous arrivions chez toi, dans ta maison ? Tu m'y donnerais l'hospitalité, et le lendemain, dès le matin, nous irions à la Sizeronne. Que dis-tu de mon idée ?

Frank ne répondit pas. Il regarda Betsy dans les yeux, et lui donna les deux plus tendres baisers qu'un époux de quatre jours puisse appliquer sur les joues roses de sa femme bien-aimée.

— J'enverrai une dépêche à notre ménagère demain matin, dit-il.

— Pour qu'elle fasse du feu, oui, et qu'elle ait du pain frais. Mais je veux arranger moi-même notre chambre.

Et en effet, le lendemain au soir, cinquième jour depuis leur départ, ils arrivaient dans la petite maison où la mère Arnoul avait fait bon feu et préparé pourtant quelque chose à manger pour ses jeunes maîtres. — Pendant que Betsy prenait dans l'armoire le linge nécessaire à leur établissement d'un jour dans la chambre de Frank, celui-ci faisait une visite de condoléance à Lydie. Le frère Martin était aussi arrivé, et tous deux avaient un air abattu et bien triste.

CHAPITRE XXIX

UNE IDÉE DE PIERRE.



Vous pensez peut-être, mon cher lecteur, qu'ayant marié Frank avec Betsy et vous ayant raconté leur voyage de noce, puis les ayant ramenés chez eux, je n'ai plus rien à vous dire. Si vous pensiez cela, vous seriez dans l'erreur. Avant de prendre congé de vous, j'ai plusieurs faits à narrer pour compléter cette histoire. Il faut donc m'écouter encore pendant quelques instants.

Avouez que cette arrivée des jeunes mariés, dans leur maisonnette, était pourtant une jolie idée de Betsy. Qui d'entre nous n'aurait voulu être à leur place ? Mais il ne s'agit pas de cela.

Il s'agit de vous dire que Frank se leva de bonne heure, laissant sa femme paisiblement endormie. En général, les dames préfèrent le sommeil du matin à celui du soir : mais il est probable que, sur ce point comme sur beaucoup d'autres, Lafontaine a raison quand il dit qu'il existe

Bon nombre d'hommes qui sont femmes.

Quoi qu'il en soit, Frank avait déjà trait sa vache au petit jour et la conduisait à la fontaine avant le lever du soleil. Pour trouver l'abreuvoir, il fallait passer devant la maison Martin, dont les contrevents étaient encore fermés. Pierre, qui venait de la laiterie, se tenait là et avait l'air de considérer la propriété du frère et de la sœur en deuil de leur mère. On l'avait portée au cimetière le jour précédent, et déposée à côté de Numa, qui se trouvait ainsi entre la grand' mère de Frank et la fosse nouvellement recouverte. Tout absorbé dans sa contemplation et tournant d'ailleurs le dos à la rue, Pierre ne vit pas d'abord Frank. Celui-ci le salua par son nom, et alors le domestique se retourna aussitôt, comme tout surpris.

— Comment! dit-il, maître Frank, c'est vous! Quand êtes-vous arrivés?

— Hier au soir.

— Et vous n'êtes pas venus à la maison? — Vous avez pourtant ramené votre femme?

— J'espère qu'oui.

— Vous comptez cependant revenir chez nous? dit-il d'un air narquois.

— Dès que nous aurons déjeuné.

— Bien; j'avertirai la tante Méry, qui s'impatiente d'une belle manière. Parce que Betsy n'est pas là et que la pauvre Lydie a dû nous quitter, il semble que le feu est à la maison. Elle s'agite et se démène beaucoup trop. Vous avez fait bon voyage?

— Très bon et très heureux: merci, Pierre.

— Parbleu, je pense bien qu'il a dû être heureux.

— Je regardais la maison de cette pauvre Lydie, dit-il tout en marchant avec Frank, parce qu'il est probable qu'elle se vendra. On dit, fit-il à voix basse, que son frère a fait comme beaucoup d'autres: il a spéculé avec de l'argent qui n'était pas à lui, et il s'est coulé. J'en suis bien fâché pour sa sœur, qui sera ruinée de ce fait, car le père Martin avait cautionné son fils pour une dizaine de mille francs, et c'est à peine si la succession vaut cette somme. Savez-vous que Lydie est une fille active, propre dans un ménage? elle fait la soupe en perfection. J'ai vu cela dès le premier jour où elle a remplacé M^{me} Betsy à la Sizeronne. Il faudra qu'elle retourne en place. Que ferait-elle ici? — Je dirai donc chez nous que vous viendrez dans la matinée.

— Oui.

Lorsque Frank eut terminé ce qu'il avait à faire dans l'étable et à la grange, — choses que la mère Arnoul avait faites en son absence, tant bien que mal, — il rentra chez lui. Toute souriante, Betsy vint servir le café qu'elle avait préparé. Ayant pris le sien depuis longtemps, la mère Arnoul était vite allée un moment chez elle.

— Comme c'est joli d'être ici! disait la jeune femme. C'est presque dommage de quitter cette maison pour aller dans l'autre.

— Sans doute. Mais c'est ta faute. Au lieu d'être une fille riche, — tu te souviens à propos de quoi tu m'en as averti, — si tu ne possédais rien, ou seulement peu de chose comme moi, nous pourrions très bien rester ici.

— Et les tantes? et Pierre, et les châtaigniers?

— Et bien d'autres choses et d'autres devoirs qui nous attendent, ma chérie. Je viens de voir ce brave Pierre. Il regardait en passant la maison de Lydie et m'a appris, — si c'est vrai, — que le frère Martin

est ruiné. Il aurait fait de mauvaises spéculations. Et ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que le père Martin avait cautionné son fils pour une somme d'environ dix mille francs. S'il faut que Lydie en paye la moitié, il ne lui restera rien.

— Mais c'est affreux pour elle. Il faudra qu'elle retourne en place. Est-ce que nous ne pourrions pas l'aider ? Mon grand-père doit avoir laissé beaucoup d'argent, et j'en ai aussi un peu.

— Nous verrons, ma chère enfant. Pour le moment, il nous faut songer à plier bagage et à retourner chez toi.

— Chez *nous*, s'il te plaît.

— Eh bien oui : chez nous.

— Je voudrais pourtant voir un instant Lydie, avant d'aller plus loin.

— Vas-y tout de suite. Je t'appellerai en passant, lorsque la mère Arnoul sera de retour.

Betsy trouva Lydie seule. Le frère était reparti depuis un moment. Lydie confirma les mauvaises nouvelles déjà données par Pierre et ajouta que la banque créancière n'avait pas même attendu l'enterrement de leur mère, pour lancer un mandat de saisie sur toute la succession, en vertu du cautionnement souscrit par le père.

— Tout sera englouti dans cette malheureuse situation, dit-elle. Il me restera mes effets personnels, ceux de ma mère qu'elle me lègue, et les cinq cents francs que vous m'avez remis de la part de votre généreux grand-père. Je retournerai en place. Voilà où j'en suis, ma chère Betsy.

— Nous pourrions peut-être vous aider, Lydie.

— Merci, chère amie. Frank est si bon, je le sais bien. Mais à quoi cela servirait-il ? Pour sauver la situation de mon frère, il faudrait une somme considérable. Non ; ce que mon père nous a laissé, maison et terrain, sera vendu. Tout était à lui ; ma mère ne possédait que la jouissance et n'avait pas de fortune à elle.

— Enfin, nous en parlerons avec Frank, dit Betsy ; le voici qui vient m'appeler.

Lydie remercia son amie, et celle-ci arriva bientôt à la Sizeronne.

Au premier moment, la tante Méry leur fit une mine assez froide. Le caractère naturel de la vieille fille reprenait souvent le dessus, dans un cœur pourtant désireux de faire le bien et d'obéir à Dieu. Mais le vieil homme joue souvent de mauvais tours à l'homme nouveau : qui n'en a pas fait l'humiliante expérience ?

— Ah ! vous voici enfin, madame et monsieur les voyageurs. Il est sûr que vous êtes des gens aimables ! Ne pas arriver ici directement ! Qu'aviez-vous donc besoin de passer la nuit ailleurs ?

— Ma bonne tante, dit Betsy ; ce n'est pas la faute de Frank. Je suis

seule coupable ; c'est moi qui ai voulu dormir chez mon mari. N'était-ce pas bien naturel ?

— Non, ce n'était pas naturel.

— Eh bien, pardonnez-moi cette fantaisie. Nous savions par la mère Arnoul que tout allait bien ici.

— Oui, oui, tout y va bien, grâce à la peine qu'il m'a fallu prendre.

— Vous auriez dû, ma bonne tante, au lieu de vous fatiguer, faire venir une femme du village pour remplacer Lydie. J'ai bien du regret de vous avoir causé du souci par mon absence. Comment est la tante François ?

— Assez bien. Naturellement, je n'ai pas voulu qu'elle m'aidât à la cuisine.

— Enfin, puisque nous voici de retour, tout ira mieux, s'il plaît à Dieu.

Vaincue par le bon esprit de sa petite-nièce, la tante Méry fit taire son mauvais esprit familial, qui laissa la place à un meilleur que lui, et dans tous les cas moins ombrageux. Ce fut heureux ; car si la tante eût continué sur le même ton, Frank, cédant à son tour à quelque mouvement d'orgueil ou d'impatience, eût peut-être dit qu'il était le maître d'arranger leur voyage et leur retour comme il lui convenait, sans que personne eût rien à y voir et surtout rien à y blâmer.

Betsy reprit sans tarder ses fonctions de ménagère, et tout finit par s'arranger.

Mais ce qui ne s'arrangeait pas, c'était la situation de Lydie Martin. Dès le lendemain, chacun sut au village que les propriétés de l'hoirie allaient être vendues, si, dans le délai fixé par la loi, le débiteur n'avait pas payé la somme réclamée par le créancier. Or il était impossible qu'il se la procurât. Même en empruntant sur la totalité des immeubles, on n'aurait pas trouvé plus des deux tiers du capital nécessaire, et d'ailleurs, qui eût voulu prêter à Raoul Martin ? On le savait trop mal dans ses affaires.

Ce même soir, Betsy en causait avec son mari, Pierre mangeant sa soupe à côté d'eux. Ils n'étaient qu'eux trois. Pendant qu'il prenait son repas, Pierre ne prononça pas une parole. Il paraissait profondément absorbé, comme dans une idée fixe. Quand il eut fini, il regarda les époux en face et leur dit :

— Mes chers jeunes maîtres, moi aussi j'ai pensé à ce que vous dites, et comment il serait possible de tirer cette pauvre Lydie d'un pareil borborygme. Quant à son frère, il n'a que ce qu'il mérite. C'est un de ces beaux politiciens qui ne craignent pas la dépense et les grandes affaires. Mais quant à sa sœur, je vais vous dire une chose dont vous penserez ce que vous voudrez et que je vous soumetts, à

vous les premiers, parce que vous m'inspirez toute confiance. Serait-ce une folie à moi d'épouser Lydie, et en ferait-elle une en unissant son sort au mien ? Il ne vous faut pas rire (Betsy et Frank ne riaient pas du tout), mais j'ai pensé à cela toute la journée. Je sais bien que je ne suis qu'un domestique ; j'ai vingt ans de plus que Lydie Martin ; mais je puis lui offrir aussi vingt mille francs qu'elle n'a pas, même vingt et un mille en comptant le legs du grand-père. Je puis facilement mettre la moitié de cette somme à l'achat de tout ce que les Martin possèdent, payer leur dette, et faire à Lydie un sort qui ne serait pas malheureux. Ma santé est des plus robustes ; je possède toutes mes dents. En outre, je n'ai jamais été un buveur, et je ne serai jamais un libertin, puisque je ne l'ai pas été dans ma jeunesse. Tout bien compté et tout réfléchi, je crois que Lydie peut rencontrer plus mal que moi, surtout si elle épousait un jeune freluquet sans expérience et sans fortune.

Mes jeunes maîtres, voyons les choses comme elles sont. J'ai vécu trente-deux ans dans cette maison avec votre grand-père, Betsy. Je crois que c'est assez comme cela, bien que j'y aie toujours été heureux. Maintenant, vous conduirez les choses à votre manière, maître Frank, et je n'aurai pas besoin de vous contrarier. Il vous faudra un domestique plus jeune que moi ; et aussi une servante, car enfin il faut espérer qu'il y aura par là des marmots à élever. Il me semble, voyez-vous, que mon idée de m'établir dans la maison Martin et de faire une position convenable à Lydie n'est pas encore si mauvaise. Dites-moi votre avis.

Tel fut le discours de Pierre Tochard, le plus long qu'il eût prononcé depuis celui sur les impôts, le jour de la foire.

— Veux-tu répondre la première ? dit Frank à Betsy.

— Non, mon cher ami ; parle, toi.

— Eh bien, mon brave Pierre, je ne puis faire autrement que de vous approuver.

— Bon ! bon ! dit Betsy. Pierre, je vous aime beaucoup, pour votre bonne idée.

— Oui, reprit Frank ; mais il faut encore que Lydie accepte. Elle est jeune ; elle a des cheveux bouclés...

— Les boucles n'y font rien, reprit vite Betsy. Lydie aura le cœur touché par la délicatesse de Pierre, qui d'ailleurs est un très bon parti. Elle acceptera.

— Vous croyez ? dit celui-ci visiblement content.

— Oui, dit Betsy.

— Eh bien, mes jeunes maîtres, Tous allez de ce pas me rendre le service de présenter vous-mêmes ma demande à Lydie. Elle est seule

ce soir, je le sais. Il est plus convenable que vous alliez les deux ensemble, que si je m'y rendais moi-même. Est-ce convenu ?

— Je vais mettre un chapeau et des souliers, Frank. Arrange-toi vite.

Pour un rien, Betsy eût embrassé Pierre, comme autrefois Lydie embrassait Frank.

Les deux avocats étaient trop bien doués pour ne pas faire valoir les bons côtés de la cause. Au premier moment, Lydie éprouva un certain effroi ; mais bientôt la raison calma ce premier mouvement d'effervescence intérieure. À côté de ses imaginations, c'était aussi une nature positive pour les choses de la vie pratique. Comme l'avait pensé Betsy, elle fut touchée de la bonté de cœur et de la délicatesse de Pierre, qui se présentait dans un moment dont bien d'autres prétendants auraient profité pour s'enfuir. Puis elle savait qu'il était fort loin d'être un nigaud et d'avoir un caractère désagréable. Somme toute, puisqu'il se portait si bien, qu'il avait un extérieur très acceptable, ses quarante-huit ans ne parurent plus à Lydie quelque chose de si affreux. Enfin, l'idée d'avoir un chez-elle, de ne plus quitter la chère maison où elle était née, tout cela fit qu'elle dit *oui*, dès le même soir, ajoutant cependant qu'elle désirait avoir un entretien avec Pierre, le lendemain, avant d'aller plus loin.

Frank et Betsy apportèrent donc cette bonne nouvelle à Pierre, qui, depuis leur départ, avait été muet comme une souche. — Le lendemain matin, comme il revenait de la laiterie, il put entrer chez Lydie, sans avoir l'air de lui faire une visite en règle.

— Excusez-moi, dit-il, si je me présente dans un costume peu convenable et avec un bidon à la main ; mais je n'ai pas voulu qu'on me voie entrer chez vous en cérémonie, vous me comprenez. Betsy m'a rapporté vos bonnes paroles, Lydie ; je viens vous prier de les confirmer vous-même, comme je suis là pour vous promettre d'être pour vous un bon mari.

— Je vous suis reconnaissante de votre pensée et de votre démarche, Pierre. Veuillez seulement m'expliquer comment vous entendriez arranger nos affaires.

— Eh bien, voici mon plan. Vous et votre frère, vous me vendez votre maison et vos terrains. Je paie la créance due par votre frère, et s'il reste quelque chose après, ce quelque chose sera placé à votre nom. Combien est-il dû pour ce misérable cautionnement ?

— Neuf mille cinq cents francs.

— Neuf mille cinq cents. — Je donnerai dix mille cinq cents du tout ; c'est plus peut-être que cela ne vaut, mais ça m'est égal. Seulement, je veux la réponse de votre frère dans les vingt-quatre heures. S'il

accepte, nous passons l'acte immédiatement, afin d'arrêter toutes poursuites ultérieures. S'il refuse, j'offre également de vous épouser. Frank me louerait sa maison, où nous irions nous établir. Que vous semble de cela, Lydie ?

— J'accepte, et, avec l'aide de Dieu, je tâcherai d'être pour vous une bonne femme. Vous aurez égard à ma jeunesse : naturellement, vu la différence d'âge et d'habitudes, nous ne serons peut-être pas toujours du même avis. Vous aurez avec moi de la patience, de la condescendance.

— Ne vous inquiétez pas à ce sujet. Demandez à Betsy, — je devrais dire à M^{me} Altier, — mais la vieille habitude reprend le dessus, — demandez-lui si je suis difficile à vivre. Vous verrez ce qu'elle vous dira. — Moi, je vous demanderai aussi une chose : c'est que vous fassiez la soupe aussi bonne que lorsque vous étiez chez nous, à la Sizeronne ; et aussi, et surtout, que vous soyez toujours de bonne humeur le matin en vous levant. Ça, par exemple, est une condition de rigueur. S'il me fallait voir ma femme me taquiner pour un rien quand j'entre à la cuisine, je préférerais me passer de déjeuner. La tante Méry, — ceci entre nous, — m'a souvent remué la bile mal à propos de cette manière ; mais je tâche d'en prendre mon parti et de n'y pas faire attention. Au fond, elle n'est peut-être pas responsable de ces petites tracasseries.

— Je tâcherai bien d'être de bonne humeur, Pierre ; comme aussi vous aurez soin de ménager le carrelage avec vos sabots. Il est en bon état, comme vous voyez.

— Mais j'apporterai mes pantouffles.

— Nous sommes donc d'accord sur l'essentiel, dit Lydie. Je vais aller dès ce matin parler à mon frère. Ce soir, vous aurez la réponse.

— C'est bien ainsi que je l'entends. Pour vous et pour moi le temps presse. Nous ferons comme les jeunes de chez nous. La mort du grand-père ne les a pas arrêtés. Il faudra seulement attendre que Frank ait trouvé un bon domestique pour me remplacer. Permettez-moi de laisser sur votre table ce petit paquet. Vous vous en servirez pour acheter de ma part ce qui vous fera plaisir, et vous serez bien aise aussi d'offrir un cadeau à vos amies. Il y a 500 francs. Si vous avez besoin de quelques pièces de vingt francs de plus, vous me le direz. Voilà ma main.

Lydie mit la sienne, blanche et douce, mais ferme aussi, dans la forte main de Pierre, qui la garda un moment et lui dit en la regardant avec une vraie affection :

— Vous n'avez rien d'autre à me demander, ma chère enfant ?

— Non, répondit-elle, mais nous demanderons tous deux en parti-

culier la bénédiction de Dieu.

— C'est la première chose à faire.

— Eh bien, à ce soir, dit-elle : puis, comme il tenait toujours sa main, elle ajouta résolument : je crois que je pourrai vous aimer aussi beaucoup.

Cela dit, elle tendit sa joue à Pierre, qui l'embrassa cordialement et revint, de ce pas, tout content à la Sizeronne.

CHAPITRE XXX

CHRONIQUE DU MOIS.



Le frère de Lydie n'eut garde de refuser l'offre de son futur beau-frère, car le payement de cette grosse dette le remettait à flot, du moins pour quelque temps. La vente eut lieu, l'acte passé dans les huit jours, et trois semaines après, le mariage de Pierre et de Lydie fut célébré. Frank ayant engagé un bon domestique, Pierre s'établit au village, deux jours après la bénédiction reçue à l'église. On causa, on glosa, on se récria ; il laissa causer, gloser et se récrier. Bientôt personne ne dit plus rien, si ce n'est qu'après tout les époux Tochard n'étaient pas les moins heureux des Praslies. Les Frank donnèrent le dîner de noce, puis, le même soir, Pierre et Lydie firent comme auparavant les jeunes mariés de la Sizeronne : ils partirent pour un voyage.

Oui, Pierre voulait voir la ville de Genève, où il n'était pas retourné depuis que l'octroi de la porte de Cornavin lui fit payer vingt centimes pour deux saucissons qu'il avait dans ses poches. Qui a vu ce temps ancien et voit celui d'aujourd'hui, en voit deux absolument. C'est le blanc et le noir à ne pas s'y reconnaître. — Lydie, plus au courant des grandes villes que son mari, expliquait à celui-ci bien des choses, et des usages qu'il ne comprenait pas. Les passants curieux regardaient cet homme entre deux âges, donnant le bras à une jeune et belle femme, dont les boucles soyeuses tendaient toujours plus ou moins à s'échapper du mince réseau qui les retenait. Un tel couple, évidemment, devait venir de quelque coin du monde ignoré des gens élégants de Genève, car l'épouse était mise simplement, et l'on voyait bien que l'époux ne portait pas chaque jour une redingote noire et un tube de soie aux ailes relevées de côté, de façon à faire geler les oreilles.

Mais Pierre se souciait fort peu de ce qu'on pouvait dire ou penser à son sujet. Quant à sa femme, il voyait bien qu'on la trouvait jolie, et

cela lui faisait vraiment plaisir. Un homme est toujours sensible à une opinion de ce genre.

Comme ils sortaient de la magnifique promenade des Bastions, du côté de la place de Neuve, Pierre demanda ce qu'était le grand bâtiment qu'ils voyaient devant eux, lequel avait sur le toit une autre maison en guise de chapeau.

Un vieux monsieur qui se promenait aussi à quelques pas d'eux, répondit à Pierre que c'était le nouveau théâtre de Genève.

— C'est une construction qui doit coûter bien de l'argent, dit Pierre, braquant son regard sur le gros édifice.

— Combien pensez-vous ? demanda le monsieur genevois.

— Ma foi, au moins deux cent mille francs.

— Si vous disiez quatre millions, vous seriez plus près de la vérité.

— Quatre millions ! — Dieu vous bénisse, monsieur ! (le Genevois avait éternué) — quatre millions ! pour un théâtre où l'on jouera peut-être de vilaines comédies, et où des actrices se montreront sans vergogne au public ! Mais voilà, ce théâtre est sans doute une spéculation lucrative. À Genève, comme aussi chez nous, on est bien aise de gagner de l'argent.

Le vieux monsieur à cravate blanche et à haut col de chemise, — un banquier, sans doute, Genève en est plein, à ce qu'on dit, — le vieux monsieur sourit, aspira une prise de tabac, puis il ajouta :

— Oui, une bonne et belle spéculation, les quatre millions dépensés pour cette grande machine ; il faudra lui donner peut-être encore deux cent mille francs par an pour qu'elle puisse marcher.

— Ce n'est pas possible, dit Pierre. Mais enfin, je vous crois, monsieur. Vous êtes de Genève et sans doute au courant. Mais puisqu'on fait de pareilles entreprises dans votre ville, je croirais qu'on y est encore plus fou que chez nous, où nous ne le sommes déjà pas mal en fait de dépenses publiques et particulières. Au reste, peut-être que la ville de Genève ne savait que faire de ces quatre millions.

— De quel pays êtes-vous ? demanda le vieux Genevois.

— Mais, je pense, du canton de Vaud.

— Si beau ! ajouta l'inconnu, qui, sa canne sous le bras gauche, se frottait les mains en recommençant sa promenade, comme s'il avait eu du plaisir à causer avec notre rustique Pierre Tochard.

Celui-ci vit encore bien d'autres belles choses à Genève, et dit plus d'un bon mot à leur sujet. Mais nous ne voulons pas en fatiguer le lecteur.

Lorsque le nouveau domestique de la Sizeronne, Jean Nozon, de Penthéréaz, fut installé et bien au fait de ses fonctions, voici que la tante Méry tint un jour ce langage à son neveu et à sa nièce, mais

plus particulièrement à Frank.

— Vous avez, mon neveu, parlé de prendre une servante, afin que Betsy ne se fatigue pas et ne soit pas obligée d'aller souvent aux champs ou à la vigne. Votre idée me semble judicieuse et je l'approuve. Lorsque vous aurez cette servante, qui devra nécessairement n'être pas une jeune fille, mais une servante d'âge rassis, je ne vous serai plus nécessaire. Je dois dire aussi que je me sens le besoin d'une grande tranquillité. Vous êtes jeunes; Betsy chante volontiers en travaillant, — je ne l'en blâme pas, puisqu'elle a le cœur joyeux; — mais moi je me sens vieille et j'aspire au repos. Ma sœur, depuis quelque temps, semble se porter mieux. Quelque regret que j'eusse à me séparer d'elle et de vous deux, je voudrais louer votre maison et m'y établir avec une petite servante. Que pensez-vous de cela ?

— Ma chère tante, répondit Frank, si vous croyez être plus tranquille et moins fatiguée à votre ménage qu'en restant ici avec nous, vous pouvez disposer de ma maison quand et comme vous voudrez. Il y a déjà des meubles, les ustensiles nécessaires pour la cuisine, et du bois sec au bûcher.

— Je vous remercie, mon cher neveu. Oui, je crois, en effet, que je serai mieux seule. Si Ninette Crétin, de Marc, vous savez, peut venir chez moi, je me déciderai sans tarder. Elle a seize ans et montre de bonnes dispositions. Pour sûr, en tout cas, je ne lui permettrais pas d'aller aux danses.

Et cela s'arrangea selon le désir de la tante Méry. Elle prit deux abonnements de bonne lecture pour la jeune fille, puis elle acheta de la *ritte* de Bologne et se mit à filer au rouet pour passer le temps. Plus de Pierre Tochard pour la mettre de mauvaise humeur le matin; tout allait donc très bien pour les uns et les autres. Chaque soir, la Ninette venait chercher un litre de lait à la Sizeronne, pour le déjeuner et le goûter du lendemain. Sa maîtresse lui recommandait de ne pas s'arrêter à causer en chemin, et certes la tante Méry avait mille fois raison.

Nous avons laissé Tonin Carcaille occupé au minage de la vigne du grand-père Numa. Quand il l'eut terminé, il reçut 50 francs qui lui revenaient pour solder son compte. Connaissant sa légèreté et sa passion de boire, Frank lui proposa de ne prendre pour le moment que la moitié de cet argent. Tonin voulut le tout, ayant des vêtements d'hiver à acheter, disait-il. Mais au lieu de s'habiller chaudement, il se rendit au cabaret, d'où il ne sortit que lorsque son dernier franc fut dépensé. Cela dura trois semaines, pendant lesquelles on l'entendit chanter du matin au soir. Mais comme pour la cigale, la bise vint aussi

pour lui ; une bise glaciale, et on la sent bien aux Praslies. Le soir où, faute d'argent, il dut quitter l'auberge à une heure avancée, il trouva fermée la porte de la maison où il couchait. Comme il était ivre, il eut l'idée d'entrer dans un *boiton*¹⁴, d'où l'on avait sorti le jour même un porc destiné à la boucherie. La paille et le fumier y étaient encore. Il s'y coucha. — Le lendemain, nul n'aperçut le vieux buveur. On ne s'en inquiéta pas. Mais deux jours après, le propriétaire du boiton voulant le nettoyer, y trouva l'infortuné Tonin aussi raide qu'une barre de fer. Il avait été gelé dès la première nuit pendant son sommeil.

Dans les grandes villes, il y a des maisons dites *de tolérance*, dont aucun homme honnête ne voudrait même franchir le seuil. La réprobation publique flétrit ces repaires de la honte et de la débauche. Ceux qui les dirigent sont tenus pour des gens infâmes, et certes ils le méritent. Mais dans les villages, on trouve des établissements de boisson, dans lesquels des vieillards, des hommes faits et des jeunes gens ne se font aucun scrupule d'entrer, d'y passer de longues heures, des journées, des semaines entières à s'abrutir, à perdre leur corps et leur âme dans l'ivrognerie la plus dégradante. Et ceux qui les reçoivent, qui les gardent et les enivrent, alors que de pauvres mères de famille attendent leur mari à la maison, peut-être sans avoir du pain, ne se font non plus aucun scrupule de conscience à l'égard de leur affreuse industrie. Ainsi va le monde, et le diable s'en réjouit.

Une petite nouvelle qui intéressera le lecteur, c'est ce qui est arrivé à Félicien Carraud. Tout dernièrement, il a épousé une veuve sans enfants, ayant quatorze ans de plus que lui, bonne façon et mine fraîche encore. Ses cheveux pourraient presque rivaliser avec ceux de Betsy ; mais cette belle tresse, qui lui va si bien, a été achetée à Lausanne, ce qui change un peu la question. M^{me} Félicien Carraud avait aussi, de plus que son mari, une trentaine de mille francs. Il y a des gens qui la traitent de folle, mais c'est une fausseté. Tout simplement, cette veuve n'aimait pas les travaux de la campagne, et c'est à cause de cela qu'elle avait précédemment refusé un cultivateur. Être la femme d'un régent lui allait mieux. Elle a une bonne influence sur son jeune mari, lequel a coupé sa moustache et laisse arriver ses cheveux jusque sur le col de son habit. Avant peu de mois il sera devenu conservateur-libéral. Son école marche bien et les gens de Barins sont contents de lui.

M. Emmanuel-André Stirlin revint chez lui, enchanté d'être libéré, au moins pour quelque temps, du service militaire. Comme il était marié,

14 - Etable à porcs.

son établissement de boucherie n'a pas trop souffert d'une longue absence. M^{me} Stirlin est aussi très entendue dans ce difficile métier. D'ailleurs, de temps à autre, son mari trouvait encore l'occasion d'acheter quelques bœufs dans les environs d'Yverdon, et les expédiait rapidement en wagon : Mais tout ce qu'il a pu déclamer en français et en allemand contre la militairo-manie fédérale a dû faire tinter les oreilles à plus d'un promoteur ou admirateur de la loi nouvelle. Nous ne voulons pas revenir sur ce sujet. Chacun en sait assez, et beaucoup n'en pensent pas moins que l'intelligent sous-officier.

Si les Pierre, comme on les appelle au village, ont des enfants, leur père fera son possible pour qu'ils ne soient, ni des dépensiers, ni des ultra-radicaux. Lydie est à même aussi de les bien élever. Elle a complètement renoncé à ses tuniques et autres ornements de robes. Elle porte une ceinture correcte, et cela lui va beaucoup mieux. Pierre est toujours parfaitement *raccommodé*. Depuis son mariage, il a jeté au feu son ancien testament et en a fait un nouveau pour régler la position de sa femme. Il fait plaisir à voir et peut se féliciter de n'avoir pas suivi le même chemin que Tonin Carcaille. Parti de rien comme le pauvre malheureux buveur, il est pourtant arrivé à quelque chose, grâce à une bonne conduite, à une sévère économie et à de longues années de travaux. Il remarque, depuis quelque temps, qu'on ne parle plus guère de nouveaux impôts. Y renoncerait-on ? Ce serait œuvre de sagesse, pense-t-il.

Pierre Tochard a eu pourtant un chagrin, mais pas très poignant, bien qu'il l'ait senti. Cette haie de la Sizeronne, sur laquelle on pourrait presque marcher, tant elle est ferme et bien tondue, il est question de la couper par le pied, pour qu'elle reprenne son ancienne forme et entoure encore une fois la prairie de son poétique rideau. Alors les coudriers dresseront leurs baguettes lisses ; les charmes porteront la tête haute, et leur joli feuillage plissé donnera de l'ombre au passant. Le fusain montrera ses graines suspendues aux rameaux verts comme des pendeloques de corail. La viorne étalera ses grandes ombelles blanches ; le nerprun ses petits fruits ronds, d'un noir luisant. Les églantiers à l'état libre lanceront leurs guirlandes ; et dans ce fouillis d'arbustes, les fauvettes et les merles donneront de joyeux concerts, sans crainte de l'épervier. C'est Betsy qui désire voir et entendre tout cela. Comme elle est propriétaire, on peut bien lui reconnaître ce droit, lui accorder cette fantaisie. Le chemin herbeux qui longe la Sizeronne est une dévestiture non classée. La grande haie ne lui fera pas de mal ; et si l'autorité locale exige qu'on la rabatte, eh bien, Frank la rabattra.

En attendant, Frank et Betsy coulent des jours heureux avec la tante

François. Qu'ils en profitent et soient reconnaissants ! Pour eux aussi, comme pour nous tous, les mauvais jours viendront. Heureux alors ceux qui peuvent dire du fond du cœur : « L'Éternel est ma force et ma louange ; il a été mon Sauveur. »

F I D

